Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **290** sur **290**

Nombre de pages: **290**

Notice complète:

**Titre :** Pour le romantisme / Henri Bremond, de Académie française

**Auteur :** Bremond, Henri (1865-1933). Auteur du texte

**Éditeur :** libr. Bloud et Gay, 3, rue Garancière (Paris)

**Date d'édition :** 1923

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Langue :** language.label.français

**Format :** XV-252 p. ; In-8°

**Format :** application/pdf

**Format :** Nombre total de vues : 290

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k9614393g](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9614393g)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Littérature et art, 8-Z-22672

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb31869450z>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 16/11/2015

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 99 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

POUR LE ROMANTISME

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Inquiétude religieuse, 1" série. Aubes et lendemains de conversion (Perrin), 1900.

Ames religieuses (Perrin), 1902.

L'Enfant et la Vie (Téqui), 1902 (épuisé).

Le Bienheureux Thomas More (Lecoffe), 1904.

Le Charme d'Athènes (Sansot), 1905 (épuisé).

Newman. Essai de biographie psychologique (Bloud et Gay),

1905.

Newman. Le développement du dogme chrétien (Bloud l,

1906.

La Littérature religieuse d'avant-hier et d'aujourd'hui (Bloud), 1906.

L'évolution du clergé anglican (Bloud , 1906.

Méditation sur la Sainteté et la Vie des Saints (De Gigord ,

1906.

Gerbet (Bloud), collection La Pensée Chrétienne, 1907.

Gerbet. Dernières conférences d'Albérlc d'Assise iBloud),

1907.

Vingt-cinq années de vie littéraire. Pages choisies de Maurice Barrès (Bloud), 1908.

La Provence Mystique au XVII' siècle. Antoine Yvan et Madeleine Martin (Pion), 1908.

Nicole. Œuvres choisies (Bloud), 1909.

L'Inquiétude religieuse, 21 série (Perrin), 1909.

Apologie pour Fénelon (Perrin), 1910.

La ville enchantée, par Mrs Oliphant. Traduit de l'anglais,

(Émile-Paul), 1911.

Bossuet. Textes choisis et commentés (Pion), 1913.

Sainte Catherine d'Alexandrie (Laurens), 191 8.

Histoire littéraire du Sentiment religieux en France, depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours. 6 vol. parus (Bloud et Gay).

1. L'humanisme dévot (1916). —II. L'invasion mystique (1916). — 111. La conquête mystique \* L'Ecole Française (1921). — IV. La conquête mystique .. L'Ecole de Port-Royal (1920). — V. La conquête mystique L'Ecole du Père Lallemant (1920). — VI. La conquête mystique"1\*\* Mère Marie $e l'Incarnation (1922). En prière avec Pascal. Sermon prêché le 7 juillet 1923 dans la cathédrale de Clermont-Ferrand (Bloud et Gay), 1923.

HENRI BREMOND de l'Académie française.

POUR

LÉ ROMANTISME

PARIS

LIBRAIRIE BLOUD & GAY

3, rue Garancière

1923

Tous droits réservés

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

25 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 à 25 SUR VERGÉ HOLLANDE DE

VAN GELDER ZONEN

A LUCIEN DESCAVES

AVANT-PROPOS

Des articles réunis dans ce volume, le plus vieux — l'étude sur M. Barrès — date de 1908, le plus récent- le Sainte-Beuve-de 19Î91. Ils vont tous,par des sentiers différents, à la mème fin : montrer, ou, du moins insinuer, non pas que les romantiques sont sans défauts — car, pour ma part, je ne ferais que des objections , de détail à la thèse de mon ami Pierre Lasserre —, mais que le romantisme lui-même ne mérite pas les injures dont on le poursuit chez nous depuis quelque vingt ans. D'un point de vue exclusivement littéraire, la dispute me semblerait plus que vaine. « Romantique, classique, bêtises que tout cela », comme disait à M. Barrès h/oréas mourant. Au fond tout le monde est de cet avis. On admire plus que jamais les grands romantiques, mais on les baptise classiques. Il est vrai que tel ou tel des thèmes que le premier romantisme avait mis à la mode, est aujourd'hui périmé, -ainsi l'apothéose du maudit, — mais ces thèmes, pris en soi, n'ont rien de fon-

1. Presque tous ont paru dans le Correspondant.

cièrement romantique. Voltaire eût pu tout aussi bien les traiter.

Le malheur est que tout se tient, et que certaines façons de décrier le romantisme me semblent mettre en péril, avec la poésie véritable, la religion elle-même. IVéo-classicisme, rationa- I lisme, le premier ne mène-l-il pas au second, \n'est-il pas une des formes du second ? Le ro- \manlisme ne serait donc pas seulement Sha- \kespeare ou Victor Hugo, il serait encore Pas- ical, et, avec lui, celle apologétique chrétienne qui n'allend pas de la seule dialectique la conversion, le salut du monde. Non in dialectica complacuit Deo salvum facere populum SUUln. t Je ne suis pas le premier à élargir ainsi le t débat. Chateaubriand V a fait avant nous, el pour le plus grand bien de la critique littéraire, ainsi ouverte à de nouvelles lumières qu'elle eût vainement cherchées dans les opaques maximes de /'Art poétique. Sans remonter si loin, j'ai sous les yeux, pour me rassurer, l'exemple de mon aimable et savant confrère, M. le baron E. Se il- lière. Si jamais philosophe a tenté de nous persuader que toul est dans tout, ce fut bien, j'imagifle, l'auteur de ces volumes, heureusement innombrables, où se coudoient, presque sans surprise, La Calprenède et Nietzsche, Fénelon et Gobineau, Mme Guyon et George Sand, beaucoup d'autres encore, tous prototypes, ou sosies,

ou successeurs de Rousseau, tous associés avec lui,parail-il,à la naissance, au progrès du monstre à trois têtes — Impérialisme, Mysticisme, Romantisme — de qui sont venus tous nos maux et la fin de l'âge d'or. J'avoue du reste, à ma honte, que celle hydre m'a tout l'air du loup- garou. Ou bien, si elle naquit jamais, ce dut être dans un jardÙz ,plus antique de quatre mille ans que les Charmelles. Libre a chacun d'appeler romantisme ce que nous appelions jadis péché originel, mais, à ce jeu, qu'on laisse donc tranquille le pauvre Jean-Jacques, pour ne plus harceler que le vieil Adam. Quoi qu'il en soit néanmoins du monstre ou de ses petits, je goûte fort l'itispiralion d'ensenlble qui anime l'œuvre de M. Seillière, à savoir le sens profond des relations nécessaires, qui font de l'ordre poétique, de l'ordre moral ou social, de l'ordre religieux, bref de tous les ordres humains un seul et même ordre. Il me plaît donc infiniment que.... M. Seillière rapproche jusqu'à les confondre romantisme et mysticisme. Au lieu seulement de maudire en celui-ci et en celui-là deux venins de même famille, je bénirais plutôt la commune excellence qui les rend très bienfaisants l'un et Vautre, romantisme et mysticisme prenant également leur origine aux sources profondes de notre être, dans celle région mystérieuse où s'allume la « docte et sainte ivresse »-

du poète, et où la nature s'offre à la grâce, qui déjà l'a prévenue, et qui la prépare à la rencontre de Dieu. Non pas certes que f identifie de tous points l'expérience poétique — ou romantique ; c'est tout un; — et l'expérience mystique. Il me suffit que l'inspiration du poète se classe au premier rang de ces « états naturels, profanes », où, comme l'enseigne un théologien de marque, le R. P. L. de Grandmaison, « l'on peut déchiffrer les grandes lignes, reconnaître limage et déjà l'ébauche des étals mystiques ». D'où il suit que si le romantisme est nécessairement un principe d'anarchie, le mysticisme ne l'est pas moins. Que l'on y prenne donc garde: il ne s'agil plus de la chélive et absurde querelle entre Boileau et Victor Hugo ; il y va de tout. Si les néo-classiques ou les néo-rationalistes, si leurs alliés naturels, les anti-mystiques ont raisonne les défie bien,les uns et les autres, de justifier notre acte de foi. C'est là du moins l'inquiétude que voudraient suggérer les chapitres que l'on va lire et notamment le dernier.

Hélas ! qu'il est humiliant de se relire après Idix ou même deux ans. Eclairé par des controverses récentes, si j'avais aujourd'hui à m'occuper de Boileau, j'insisterais davantage sur

l'effrayante pauvreté de son esthétique \ Je ne i crois pas qu'il y ait jamais de « théorie du classicisnze », mais s'il y en a une, la demander à l'Art poétique ou aux Remarques me paraît de la dernière naïveté. Boileau critique ne vaut que par son instinct, et cet instinct n'est pas d'accord avec ce qu'à l'extrême rigueur on peut appeler sa pensée. Comme l'a dit récemment et le mieux du monde M. Bellessort, « il s'imagine obéir ci une règle, quand il ne cède qu'à son génie de poète réaliste », et romantique 9.

Inédit jusqu'à celte heure, bien qu'il soit contemporain du gros livre qu'il taquine, j'espère que le chapitre sur Lamennais aura pris, au cours des années, un certain air de sérénité. Celle vertu lui manquait tout à fait en 1913, et, s'il' trahit encore un peu trop d'agacement, j'en demande pardon au lecteur. Ce gros livide m'avait consterné et tout ensemble réjoui. Eh ! quoi ! est-ce donc à cela que se réduisent, cristallisées dans l'esprit d'un philosophe, les déclamations courantes contre le romantisme ? Est-ce donc là tout ce que l'on trouve, quand on en veut venir à des griefs précis ? Sur quoi, je

1. Cf. dans les Lettres (avril 1922) l'étincelante discussion entre M. E. Marsan d'un côté, MM. Bernoville et Johannet de l'autre. Voir aussi l'article de Maurice Brillant dans le Procès de l'Intelligence.

2. A. Bellessort. Sur les grands chemins de la poésie classique, Paris, 1914. C'est un beau livre.

reprends mon refrain : si les sources du romantisme catholique sont empoisonnées au point que vous dites, Gerbet lui-même mérite le feu.

Le chapitre sur Waller Scott dit bien ou mal ce que je dirais encore aujourd'hui, si f avais le temps de revenir à ce grand homme. L'article sur Sainte-Beuve avait ému, en son temps, quelques lettrés, niais, réflexion faite, je ne vois pas encore le moyen de me rendre aux objections qui me furent proposées.On n'apporta aucun document nouveau, sauf quelques leltres, récemment publiées, mais dont nous connaissions depuis longtemps la substance. D'ailleurs, lorsqu'il s'agit d analyses de cegenre, les affirmations de l'intéressé restent frappées d'une certaine suspicion. Il n'y a vraiment pas moyen aujourd'hui hui de croire a l'incrédulité précoce dont Sainte- Beuve se vante à plusieurs reprises. L'incrédulité de ses dernières années fut-elle aussi absolue et sereine qu 'il l'a dit, c'est tout le problème, et l'on voit bien que son témoignage sur ce point paraîtra d'autant moins décisif qu'il sera plus explicite. Savait-il bien lui-même, d'ailleurs, où il en était ? A nous de le guetter, de le confesser, de le surprendre comme nous pourrons, et sans nous flatter d'arriver jamais à un diagnostic infaillible.

Si j'ai cru pouvoir reproduire ici la vieille élude sur M. Barrès, ce n'est pas du tout qu'elle

me paraisse digne d'un si beau et si difficile sujet. Trois fois insuffisante, au contraire, et parce qu'elle ignore tout ce que M. Barrès a écrit depuis quinze ans; el parce qu'elle fait encore trop de place aux gémissements rituels sur la perversité romantique ; et parce que le style en est tendu plus que de raison. On a certes fait beaucoup mieux depuis ce timide essai de synthèse, le premier en date, je crois. Il y a là néanmoins quelques vues qui furent acceptées avec faveur par de bons esprits, et comme une orientation de la critique barrésienne, que les bibliographes de l'avenir devront mentionner. Quand ce travail parut dans la grave Revue des Deux-Mondes, M. Barrés achevait à peine son stage de « jeune ». Il intriguait, il effarouchait encore beaucoup de lecteurs. Le peuple le plus spirituel du monde goûterait fort l' ironie, n était la solle habitude qu'a celle-ci de n annoncer jamais son passage. L'humour, qui est tout ensemble férocité et tendresse, gaminerie el vénération, nous offusque davantage encore et reste impénétrable chez n011S à nombre de gens même très aigus. L' auteur de Bérénice a plus d'humour que d'esprit, el de là vient sans doute qu'on l'a si longtemps observé avec défiance. Il scandalisait jusqu'à Renan. Je n'oublie pas, du reste, qu'à la date où, vaillamment, la Revue et moi, nous nous portions au secours de JI. Barrès,

VAcadémie française avait déjà fait grâce à ce troublant génie. Mais, forte de son grand âge et de sa jeunesse élernelle, l'Académie peut se permettre des hardiesses, voire des fantaisies, où La Revue n'aurait pas le droit de se risquer. Pris au sérieux, étudié solennellement par elle, M. Barrès commençait enfin à être classé, je ne dispas parmi les maîtres de la langue — c'était déjà fait-mais parmi les écrivains de tout repos. Enfin, ce même chapitre a servi d'introduction à l'anthologie barrésienne—Vingt-cinq années de vie littétaire- que mon ami l'éditeur catholique E. Bloud m'avait demandé depréparer ad usum Delphlnorum-.Ce recueil eut l'hurnble, mais heureuse et charmante fortune que nous lui souhaitions. Il fut une révélation éblouissante pour celte avide jeunesse, qui n'avait pas encore accès aux livres mêmes de M. Barrès. Grâce à nous, ils sont allés d'abord au meilleur Barrès. Un peu grâce à nous, et en dépit de récentes excommunications, ils se refusent aujourd'hui d croire que celle œuvre mêlée comme tant d'autres que l'on oublie d'exorciser, mais plus noble, plus bienfaisante assurément que ces mêmes œuvres, ne soit autre chose qu'une boutique de poisons.

Avec cela je dois répéter que ces divers chapitres ne composent pas un livre. L'esprit qui

animait d mon insu la plupart d'entre eux, la doctrine qu'ils renferment tous et que je commence à peine à me formuler à moi-même ne s'y trouvent jamais exposés ex professo, sauf peut-être vers la fin du premier chapitre sur Sainte-Beuve. Je me permets de renvoyer ceux qui voudraient plus de précision au chapitre de mon Ecole de Port-Royal, qui a pour litre : Nicole ou l'anti-mystique.

POUR LE ROMANTISME

CHAPITRE PREMIER

LA LÉGENDE DE BOILEAU 1

Nos pères savaient Boileau par cœur. Sauf quelques fidèles de plus en plus rares, les moins romantiques d'entre nous le relisent une ou deux fois tous les cinq ans. C'est grand dommage, sans doute, mais à quelque chose ce malheur est bon. Si nous lui revenons moins

1. Œuvres poétiques de Boileau, avec une introduction et des notes par F. Brunetière, 1 vol. in-4°, illustré de 27 eaux-fortes d'après Mm. Madeleine Lemaire et MM. Bida, Bonnat, Boulanger, Cabanel, etc. (Hachette). — Essais de philologie et de littérature. La légende de Boileau, par Ch. Revillout (Montpellier, librairie centrale du Midi). — Les grands écrivains français, Boileau, par Gustave Lanson (Hachette).— P.-V. Delaporte, L'art poétique de Boileau commenté par Boileau et par ses contemporains (Lille, Desclée). — Les Satires de Boileau commentées par lui-même et publiées avec des notes, par Frédéric Lachèvre. Reproduction du commentaire inédit de Pierre Le Verrier avec les corrections autographes de Boileau (Paris, Champion). — Je regrette de ne pouvoir célébrer qu'en deux mots ce dernier et très curieux ouvrage. Comme Brossette, P. Le Verrier s'était donné la mission de provoquer patiemment une à une et de transmettre à la postérité les confidences littéraires de Boileau. Après chaque interview, il se hâtait d'en transcrire les résultats, qu'il soumettait ensuite à l'approbation de son maître, et que celui-ci, deux fois sévère, puisqu'il s'agissait de son propre éloge, corrigeait impitoyablement. Ce précieux manuscrit a été édité par M. Lachèvre. Il va sans dire que les confidences faites par Boileau à Le Verrier se rencontrent souvent avec celles qu'avait recueillies Brossette. Il y a pourtant, dans le travail de Le Verrier, nombre d'indications et d'anecdotes qu'on ne trouve pas ailleurs. M. Lachèvre a souligné ces passages dans les savantes notes qu'il a ajoutées à ce texte. Voici, par exemple, un trait bien amusant sur les relations entre Montausier et Boi-

souvent, nous ne l'en goûtons peut-être que mieux. N'étant jamais sorti de Boileau, si l'on peut ainsi parler, Désiré Nisard le connaissait mal, sa ferveur aveugle et routinière se fixant de préférence sur les pages les plus solennelles, les plus médiocres. Ainsi faisaient les dévots païens de la décadence avec l' Iliade, ce conte de fées qu'ils prenaient pour une somme théo- logique. Nous autres, au contraire, quand d'aventure nous secouons la poussière de Boileau, dès les premiers vers notre joie est grande, notre surprise plus grande encore. Est-ce donc là, pensons-nous, le classicisme fait homme, le Boileau des commentaires traditionnels, n'est-ce pas plutôt Mathurin ou Théophile? Non, c'est bien lui, vivant, pittoresque, coloré, savoureux, sonore, le vrai Boileau enfin, tout différent de celui de la légende. Que le lecteur en fasse l'expérience. Je lui promets de rares plaisirs. Saisi par ce poète imprévu, il ira d'un trait au bout du volume. Après les Satires, après le Lutrin, il voudra suivre, jusque dans l' Ai,l poétique, jusque dans YÉpître sur l'amour de Dieu, les étincelles finissantes de cette verve endiablée. Pour lui faciliter ce plaisir, je vais battre les buissons autour de l'œuvre de Boileau et de sa vie. J'ai déjà indiqué

leau. Montausier, qui avait longtemps tenu rigueur au satirique, daignait enfin se rapprocher de lui, mais Boileau ne se prêtait guère à ces avances. Il le dit du moins, se faisant, comme toujours, la part belle. « Un jour Montausier trouva dans la chambre du roi l'auteur à qui il dit : « Voulez-vous que toute la cour croie que nous sommes mal ensemble ? Si vous ne le voulez pas, venez donc dîner avec moi. » Il y alla. Le duc lui enseigna comment il fallait se tenir sur son siège, de quelle manière il fallait d'abord mettre la nappe sur ses genoux, puis la serviette par-dessus, enfin tout ce qu'il fallait pour observer les règles d'une politesse et d'une adresse fort outrées. L'auteur sortit de ce repas sans avoir fait de faute (c'est-à-dire de scène), et il s'admire encore aujourd'hui là-dessus. » N'oublions pas que cette interview de Le Verrier est authentiquée par Boileau.

le but dernier de cette promenade fantaisiste. Sous le Boileau de convention dont la mort me semble prochaine, je voudrais montrer le Boileau réel et durable. Les guides excellents que j'ai choisis, et que nous aurons l'occasion de saluer au passage, nous permettront de dire des choses presque nouvelles sur un sujet cent fois rebattu.

Depuis 1666, date de la première publication des Satires, jusqu'à la fin du xix" siècle, tout semble avoir conspiré chez nous à la gloire et à la légende de Boileau. On ne voit pas d'exemple d'une fortune égale à la sienne. Il a eu toutes les chances ; il a voulu, il a su profiter de toutes. Si grand que soit son mérite, son bonheur est encore plus grand. Avant comme après sa mort, son étoile obstinée fait que tout lui réussit. Il paraît au bon moment, après Régnier, après Malherbe, après Molière, lorsque la cause qu'il va prendre en main est déjà gagnée. Il n'a pas sonné les premières charges, il sonnera seul la victoire. Né vingt ou trente ans plus tôt, rien ne l'aurait distingué de la bande pittoresque dans laquelle il choisira ses victimes. Théophile Gautier, ce Boileau du romantisme, l'aurait immortalisé dans les Grotesques, et tout serait dit sur lui. Ne craignez rien, son étoile veille, non pas l'astre qui l'a fait poète, mais la sage et piteuse étoile qui préside aux destinées d'un certain Parnasse français, la même qui nous donnera plus tard Delille et Béranger. Bon gré mal gré, il faut que ce neveu de

Mathurin, que ce cadet de Théophile devienne notre poète national.

Rien ne contrarie cette vocation. Il grandit au cœur même de Paris qui était déjà toute la France, loin de cette exquise Loire qu'a chantée Ronsard ; loin de la Saône « infiniment douce » et noble, qui a bercé l'enfance de Lamartine. Un monde, avide, malin, turbulent, se presse dans l'étroit réseau de ruelles que Boileau voit de son grenier. Plus de dix églises entre la Sainte-Chapelle et Notre-Dame. La boutique de Barbin au pied de « l'escalier tortueux » du Palais. Là-haut, non pas le ciel, que les maisons cachent, mais la Discorde, contemplant son empire :

Elle voit par le coche et d'Evreux et du Mans Accourir à grands flots ses fidèles Normands.

Elle y voit aborder le marquis, la comtesse,

Le bourgeois, le manant, le clergé, la noblesse.

Pour voir ce monde rude, sain et vrai, pour s'empreindre de la poésie spéciale qui s'en dégage, le jeune Boileau n'a pas besoin de sortir de chez lui. Sa propre maison lui est un théâtre. Les Boileau sont légion. Ils s'aiment bien, quoi qu'on en ait dit, et ils ont tous de l'esprit. Nicolas, le dernier, loin d'éclipser prématurément ses grands frères, paraît le bon garçon de la famille. « En voilà un, pense le père, qui ne dira de mal de personne. » Nous verrons bien. C'étaient de braves gens, très à leur aise, et qui avaient fini par se croire nobles, dénichant un Boileau dans l'entourage de saint Louis. M. Racine, « ce fils d'une espèce de fermier », comme Nicolas dira plus tard à Brossette, leur aurait semblé un très petit sire. Ils voyaient du

très beau monde sans abdiquer leur indépendance frondeuse. Solides bourgeois,qui, fort heureusement, restaient peuple, au fond, de cœur et d'esprit. Il y avait là, notamment, une mordante personne à laquelle nous devons peut-être les meilleurs vers de Boileau, sa belle-sœur, la femme du greffier Jérôme, quinteuse, despotique, écho sonore et savoureux des beaux cris de Paris. Mme Jérôme avait de l'esprit au moins pour trois : pour elle d'abord, pour le jeune Nicolas, enfin pour Racine. Elle a collaboré aux Plaideurs.

Toujours la chance de Boileau. Son étoile impitoyable détourne de son chemin les objets trop charmants qui pourraient l'attendrir : elle pousse au couvent MUe de Bretonville, à qui Nicolas, jeune pour un jour, avait offert un bouquet timide; elle fixe le futur poète de la Raison dans l'intimité d'une furie, Mme Jérôme, dans le voisinage d'une sorcière, Mme Tardieu : deux épouvantails, deux caricatures qui le renseigneront, une fois pour toutes, sur les surprises du pays du Tendre. Dans ses parties de champagne avec la Champmeslé, Racine et le marquis de Sévigné, il trouvera ses amis bien fous d'aimer ces lys et ces roses, cette beaulé qui salira bientôt les mouchoirs de la comédienne, quand la fête sera passée.

Autre chance. La célébrité lui est venue toute seule, avant qu'il eût fait imprimer la moindre brochure. Admirablement déclamés et joués par lui, ses vers faisaient le tour de la capitale. Après les avoir essayés au cabaret, devant les intimes, Boileau les promenait de salon en salon, accompagné d'un de ses frères, le souple et bouffon Puymorin, qui se chargeait d'une moitié du répertoire. Heredia s'est-il

rappelé les débuts de Boileau, lorsqu'il nous fit attendre si longtemps la publication des Trophées?

Le succès, qui fut immense, valut au poète l'amitié et la protection de Lamoignon, une des puissances de ce temps-là. Restait Louis XIV, qui n'aimait pas les satiriques. Mais Boileau comptait plus d'un allié dans la place, Dangeau, Saint-Mauris, Félix de Tassy, le propre chirurgien de Sa Majesté, Vivonne, Md.a de Thiange et, qui plus est, Mm,) de Montespan. Il parut enfin devant le roi qu'il fit rire, en lui récitant le Lutrin, et auquel il ne parut pas très dangereux. Nous ne sommes encore qu'à la fin de 1673 ou dans les premiers mois de 1674. Boileau a trente-huit ans. Il faut bien le dire, puisqu'on s'obstine ou à ne pas voir, ou à nier cette évidence. De tous les grands poètes du siècle de Louis XIV, aucun n'a réussi plus vite que lui. Il a eu des ennemis, mais chétifs et déjà vaincus. La ville, la cour, le roi étaient avec lui contre ses ridicules victimes, contre la vieille garde académique qui lui tiendra rigueur, et pour cause, jusqu'en 1684. Dès 1674, Molière mort, Corneille éteint, Racine toujours harcelé par la cabale, La Fontaine dans la lune, Boileau est roi, comme il se l'était promis dans sa mégalomanie précoce. Pendant que Louis XIV, disait-il en 1666,

Va, la foudre à la main, rétablir l'équité...

Moi, la plume à la main, je gourmande les vices.

Sous une plume encore si jeune, cette gageure était bien impertinente. Boileau l'a tenue pourtant.

Ce n'est rien encore. Il a eu de bons amis, affectueux, dévoués, indulgents à ses manies et à sa vanité

encombrante, des amis dans tous les partis, Arnauld et Nicole, Bourdaloue et Bouhours, le délicieux chanoine Maucroix, Bossuet, Molière, La Fontaine, enfin et surtout Racine. N'est-ce pas trop de bonheur accumulé sur une seule tête, et, malgré ses menus travers, quel brave homme ne devait-il pas être pour mériter de tels amis ? Racine, son protégé, sa prétendue créature, le défendra toujours contre la Némésis, lente, mais inexorable, qui guette l'auteur de l' Art poétique. Sa gloire, celle du moins qu'il avait rêvée, ne sera pas éternelle, mais aussi longtemps qu'on aimera son ami Racine, on sera forcé d'aimer Boileau. Une des lettres de ce dernier égale toutes les lettres de Racine, et c'est beaucoup dire, la brusque et tendre lettre du 9 avril 1692 :

Mme de Maintenon, lui écrivait Racine, m'a dit ce matin que le Roi avait réglé notre pension à 4.000 francs pour moi et à 2.000 francs pour vous... Je ne laisse pas d'avoir une vraie peine de ce qu'il semble que je gagne à cela plus que vous ;mais, outre les dépenses et les fatigues des voyages dont je suis assez aise que vous soyez délivré, je vous connais si noble et si plein d'amitié que je suis assuré que vous souhaiteriez de bon cœur que je fusse encore mieux traité.

Là-dessus, Boileau étouffe un juron et saute sur sa bonne plume :

Êtes-vous fou avec vos compliments ! Tout va le mieux du monde et je suis encore plus réjoui pour vous que pour moi-même.

Et puis, il a eu pour lui le temps, le temps refusé à Molière et à Chénier. Près de lui, un à un, tous les

illustres tombent, Boileau ne meurt pas. Longue, longue vieillesse de l'homme de lettres qui revoit indéfiniment ses ouvrages, qui vide ses maigres tiroirs, qui règle minutieusement les détails du culte que la postérité doit lui rendre. Les autres ont disparu sans avoir eu l'idée de rédiger, ou le moyen de nous imposer le commentaire de leurs œuvres. Socrate avait eu Platon ; Boileau aura Brossette, l'enfant de chœur à la main diligente, l'interviewer, le secrétaire, l'éditeur modèle. Histoire authentique, bien qu'invraisemblable, touchante et d'ailleurs absurde comme un conte. Des autres que nous voudrions suivre heure par heure, en vérité, nous ne savons rien. De Boileau, qui ne passionne aujourd'hui personne, grâce à Brossette, nous savons tout, et plus encore. En effet, cet avocat lyonnais, dans sa ferveur amoureuse, c'est le mot propre, dans sa religion, nous a donné, non pas le vrai Boileau qu'avait connu Racine, mais le Boileau tel que ce glorieux vieillard se voyait lui-même, le Boileau immobile et ne varietur, le réformateur unique, le dictateur du Parnasse.

Boileau mort, sa liturgie s'organise, conformément aux directions léguées à Brossette. Sauf quelques coups d'épingle donnés par Voltaire, quelques éclipses momentanées, sa gloire tient bon. Il est, de plus en plus, notre poète national. Ses éditions ne se comptent pas. Berriat-Saint-Prix, un autre de ses amoureux et qui ne pouvait penser à Brossette sans un frisson de jalousie, a palpé de ses mains trois cent cinquante-deux éditions complètes ou partielles. En retenant seulement celles qui présentent un intérêt particulier, on arrive à ce bilan fantastique :

De 1711 à 1741 : éditions : 50

De 1711 à 1772 : — 41

De 1772 à 1802 : — 41

De 1802 à 1832... Ici qu'attendez-vous ? Un arrêt, sans doute, dans cette marche triomphale. Dites plutôt un nouveau triomphe et sans précédent. De 1802 à 1832, c'est-à-dire depuis le Génie du christianisme jusqu'à l'explosion romantique, quatre-vingt-treize éditions, soit plus de trois éditions par an. Pour se consoler de la mort de Delille, pour se donner du courage contre Victor Hugo, la France, pendant le premier tiers du xix" siècle, a relu Boileau avec une sorte de frénésie.

Parmi tant d'éditions, les plus humbles ne me paraissent pas les moins intéressantes. Cartonnage lie- de-vin, papier à chandelles, illustrations de l'âge de pierre, je veux parler de ces innombrables « Boileau des collèges » que se léguèrent dix générations de petits Français. Que les hommes de quarante ou de cinquante ans consultent leurs souvenirs. N'est-il pas vrai que Boileau nous a révélé la poésie ? Fond et forme, il est le seul poète classique qu'un enfant puisse pleinement, je veux dire sincèrement, comprendre et goûter. Les autres, Corneille lui-même, sauf dans quelques scènes, leur échappent. De Racine et de La Fontaine, ils ne retiennent qu'un joli murmure. Cette musique est trop savante pour eux ; elle orchestre des sentiments et des idées dans lesquels un enfant ne saurait entrer. Pour nous conduire insensiblement à la poésie, pour nous initier à la cadence des vers, il n'est pas de meilleur maître que Boileau. C'est là

une des raisons de sa longue popularité. A une certaine heure de notre vie, il a été pour nous la poésie même. Son archet grêle et nerveux a préludé pour nous aux concerts de Lamartine. Lyre ou crécelle, les deux sans doute, ses vers ont enchanté, ont façonné notre enfance. Aussi ne parlerons-nous jamais de lui sans quelque tendresse. Je plains fort les collégiens d'aujourd'hui qui, m'assure-t-on, ne connaissent plus le Lutrin.

Tous les gardiens de nos traditions littéraires, tous les collèges de France pendant deux siècles, Boileau a d'autres amis encore qui montent la garde autour de son monument. La critique solennelle les oublie toujours, et c'est une raison de plus pour rappeler cette légion d'artistes qui illustra le Lutrin, les Satires et jusqu' aux Epîtres les plus abstraites.Si je n'avais craint de paraître trop frivole, je me serais contenté de décrire ici les plus curieuses et les plus belles de ces images. Leur commentaire pittoresque n'est pas moins pertinent que les gloses doctorales, et il me paraît plus sûr. La vision des artistes est plus directe et plus désintéressée ; l'interprétation qu'ils nous donnent de Boileau plus lumineuse. Même lorsqu'ils obéissent à leurs propres préjugés d'école et à la consigne qu'ils ont reçue des commentateurs officiels, même lorsqu'ils accommodent le vieux texte à la mode et au goût de leur temps, un instinct libre et clairvoyant peut les aider à retrouver et à traduire le véritable Boileau.

Voici, par exemple, sous un rempart de maroquin et de soie, la précieuse édition des Satires du sieur D..., publiée chez Barbin et Billaine, en -1668. A la première

page, s'étale un frontispice qui nous en dit plus long que Nisard sur l'originalité de Boileau. Une femme, — la Satire,— se détourne avec dégoût d'un monstre chauve à tête de nègre, — c'est l'Homme — dont elle vient d'arracher le masque et la perruque. Près du monstre, qui retient d'une main le masque et de l'autre la perruque, et qui, dans son émoi, laisse tomber des cartes à jouer et des dominos, un chèvre-pied, en dansant, promène une torche et se moque de la victime en lui faisant un pied de nez. Plus bas, de joyeux faunes s'amusent à déchirer des livres et à sonner de la trompe dans des cornets en papier. Désiré Nisard aurait pâli devant cette image vigoureuse, haute en couleur et un peu brutale. « Enlevez-moi ces magots », aurait dit le roi Louis XIV. Le jeune Boileau, qui n'incarnait pas encore l'idéal classique, se montra moins dégoûté.

Ouvrons maintenant le Boileau de 1718, la magnifique édition illustrée par Bernard Picart. La légende du frontispice vaut un poème. La voici dans sa majesté :

Le portrait de Boileau-Despréaux est apporté sur le Parnasse par la poésie satirique représentée par une femme accompagnée d'un petit satire. Elle a un air moqueur et tient un sifflet. Elle présente le portrait à Apollon, qui tend les bras pour le recevoir. Calliope, qui préside aux poèmes héroïques, est appuyée sur les poèmes de l' Iliade, 1 Odyssée et l'Enéide. Cette Muse et Polymnie lui préparent des couronnes de laurier. L'Amour accompagneErato. On remarque sur son visage qu'elle ne peut dissimuler le chagrin qu'elle a conservé contre ce poète, ennemi des poésies tendres...

Les autres muses sont de la fête,

dans la joie et dans l'admiration, et il n'y a pas jusqu'au cheval Pégase qui ne semble s'applaudir d'avoir été monté par un si habile maître.

Une fresque de Raphaël pour figurer l'apothéose de Boileau ? Oui, sans doute. Ainsi le voulait la tradition déjà triomphante. Mais défiez-vous de la malice de l'artiste. Ah ! qu'il savait bien son Boileau! Ces muses d'une gravité et d'une élégance racinienne, Apollon, tous les personnages ont les yeux levés vers le plus haut de la scène, vers le sextuple sifflet que la Satire tient d'une main au-dessus du médaillon de Boileau.

Le reste du commentaire de Picart va de la sorte, tantôt solennel comme une toile de Lebrun, tantôt menu, sautillant, aigu comme un tableautin de Callot. Toute la pompe de Louis XIV et déjà la fantaisie de Louis XV, avec cela toute la vivacité flamande, jamais peut-être Boileau ne fut ni mieux compris, ni mieux corrigé.

Arrêtons-nous sur un détail de l'encadrement des grandes planches du Lutrin. Tout le monde se rappelle la fameuse sieste de la Mollesse :

Les Plaisirs nonchalants folâtrent à l'entour:

L'un pétrit dans un coin l'embonpoint des chanoines, L'autre broie en riant le vermillon des moines.

« Vers charmants, disait le poète Lebrun, et qui ont le coloris du pinceau de l'Albane. » Mais un autre poète, Andrieux, n'est pas tout à fait de cet avis :

Rien de plus imaginaire, de plus idéal, écrivait-il, que cet embonpoint des chanoines. Il est même assez difficile

de se faire une idée exacte de ce que ce peut être... On voit mieux comment un autre Plaisir peut broyer en riant le vermillon... Mais qui serait assez insensible au charme de ces vers pour être tenté de remarquer dans le second un peu de vague, une inexactitude ! Quel censeur pointilleux voudrait soutenir que ce vers n'est pas urat? Une pareille rigueur serait la mort de la poésie.

Cruelle incertitude, qui a tourmenté le : dévot Ber- riat-Saint-Prix.

J'oserai croire, répond ce grave magistrat, qu'en effet aucun censeur ne pourrait attaquer la vérité idéale de ce vers. Un génie, ce me semble, peut pétrir le tissu cellulaire qui doit former le frais embonpoint d'un chanoine... Boileau s'en formait tellement l'idée, que, dans une planche de la première édition du Lutrin, il a fait représenter deux génies, dont l'un pétrit l'embonpoint...

Cette planche signée par Chauveau, est en effet très jolie. Celle de Picart l'est plus encore. Deux amours déguisés, l'un en chanoine, l'autre en moine, travaillent à la tâche difficile que leur assigna Boileau. Mais leur besogne est enveloppée d'un profond mystère. Cet amour à genoux bourre-t-il un traversin de plumes, manie-t-il de la pâte dans un pétrin, nous ne le saurons jamais. Ce n'est pas l'illustration qui éclaire le texte, mais le texte l'illustration. Faut-il conclure de là que le vers de Boileau n'a qu'une apparence de beauté? Aux métaphysiciens de voir. Pour moi, si je m'écoutais, je suivrais de gravure en gravure l'évolution de ces minuscules chanoines. Ils égaient délicieusement une des plus jolies planches d'Eisen. Puis on les voit se ratatiner peu à peu, honteux, dirait-on,

d'eux-mêmes. Sous Napoléon, dans l'édition stéréotype de 1812, nus et ahuris, ils font tout à fait pitié.

Que dire des gravures d'Eisen, parues en 1747 ? Heureux, trop heureux Boileau, d'avoir eu pour interprète ce maître charmant. Du rude bourgeois parisien, Eisen a fait un jeune marquis de la cour de Louis XV, qui, mollement couché sur l'herbe du sacré vallon, regarde, sans enthousiasme, piaffer le cheval ailé. Le vrai Boileau lui est pourtant familier et lui a inspiré des vignettes d'une vie et d'une couleur surprenantes. Mais j'ai hâte d'en venir à des images qui nous touchent de plus près, puisqu'elles datent d'hier. Jusqu'ici, chemin faisant, nous avons senti chanceler, non pas le génie de Boileau, mais l'idée traditionnelle qu'on s'était faite de son génie. Avant de mourir, cette légende va s'illuminer d'un éclat suprême. Nous allons voir le demi-dieu Boileau monter sur le bûcher d'Hercule,et s'éteindre dans la splendeur du soleil couchant.

Brunetière adorait ou croyait adorer Boileau. Ce qu'il a écrit sur lui ouvre plus d'aperçus que le chapitre, longtemps classique, de Désiré Nisard. Pourquoi faut-il que sur ce point, comme sur tant d'autres, Brunetière n'ait pas eu le temps de mettre à profit les derniers travaux des érudits et de contrôler de plus près ses propres intuitions? Il a bien senti, en effet, les limites de Boileau. Il a même discrètement corrigé quel- ques-unes des exagérations que presque tout le monde avant lui répétait de confiance, mais enfin, loin de rompre avec la tradition établie, il l'a restaurée plu-

tôt, en l'appuyant sur une de ces vastes et éloquentes synthèses dans lesquelles il excellait. Il voulut plus encore et il se promit de fixer, par un monument grandiose, l'idée grandiose qu'il se faisait de Boileau. En 1820, Pierre Didot avait offert à Louis XVIII une édition imposante du poète, deux in-folio, sobres de gravures, et qui ne doivent leur prix qu'à la solennelle immensité de leurs pages et qu'à la magnificence, vraiment royale, des caractères. Le Boileau qu'a publié la maison Hachette,avec une introduction de Brunetière, édition anticipée du centenaire, nous ramène, comme celui de Didot, à l'âge d'or des grandes impressions françaises. Le seul nom de Brunetière, gardien du temple, nous avertirait au besoin que cette édition n'est pas critique. On nous donne le texte définitif, sans les mille variantes, plus libres et moins sages, qui, du reste, auraient fait le plus fâcheux effet au bas de ces pages sereines et lumineuses. Ces nobles caractères, ces augustes marges conviendraient également aux œuvres de Bossuet. Brossette, qui trouvait sans doute les deux in-folio de Bernard Picart un peu familiers, s'il avait pu contempler le splendide in-quarto de Hachette, il serait mort de plaisir. Les illustrations, vingt-sept eaux-fortes dues aux maîtres du moment, s'accordent harmonieusement à la tradition littéraire que Brunetière et les éditeurs s'étaient promis de défendre. On dirait d'une série de Gobelins racontant les victoires de l'idéal classique, les prouesses du poète en qui s'incarne cet idéal. Tout y est grand, même les scènes pittoresques, telles que le départ de Damon (Vibert), la visite à Molière (Gérome), les embarras de Paris (Delort), les deux scènes de boudoir

(Hédouin, Heilbuth). Trois fresques (Bida, Maignan et Lhermitte) symbolisent les plus nobles pages morales des Epîtres. Français a évoqué les plaisirs des champs, Mme Madeleine Lemaire, le jardin d'Auteuil ; Bonnat, l' Idylle de l' Art poétique ; Cabanel, la Tragédie ; Galland, la Muse satirique et Le Blant,le passage du Rhin. On pense bien que la série du Lutrin a été laissée tout entière au pinceau de Luc Olivier-Merson. L'artiste a gardé quatre des sujets traités par Bernard Picart : Guillaume, enfant de chœur, prêtant sa main novice ; le perruquier avec les deux acolytes, dans les ruelles nocturnes; la panique à l'apparition soudaine du hibou, et la bataille chez Barbin. Rien n'est plaisant comme de voir la solennité académique et la libre fantaisie oublier un instant leur querelle et se réconcilier sous la main bénissante du prélat et de Boileau.

Chargé d'illustrer l'Epilre sur l'amour de Dieu,quelle ne dut pas être la perplexité de J.-P. Laurens, quelle serait aujourd'hui celle de notre Maurice Denis ! Boileau en extase, le malicieux Picart, renonçant à ce tour de force impossible, avait tout bonnement laissé la page blanche. Eisen, plus intrépide, avait accumulé, dans son étroite vignette, vingt contre-sens pleins de charme, nous montrant Boileau, toujours en jeune marquis de Louis XV, debout, un genou en avant et l'œil mollement figé sur un triangle de lumière. Entre le silence de Picart et le cantique déconcertant d'Eisen, J.-P. Laurens a pris une voie moyenne. Il a représenté l'amour du prochain inspiré par l'amour de Dieu : saint Vincent de Paul, re- venant d'une de ses tournées charitables. C'est ainsi que les artistes savent échapper aux consignes im-

possibles. Examinons maintenant de plus près la légende même du poète, cette légende qui s'est imposée, presque sans combats, pendant plus de deux siècles, et qui a trouvé son expression la plus parfaite dans la préface, le caractère et les images de la somptueuse édition qu'on]vient de décrire.

« S'il y a eu, nous dit Brunetière, depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution, un idéal classique commun à l'Europe entière, l'honneur appartient (à Boileau) de l'avoir plus nettement conçu, défini et fixé que personne. » « Les Satires ont sauvé la poésie française des dangers urgents qui la menaçaient tout au début du règne de Louis XIV : emphase d'un côté, préciosité de l'autre, et c'étaient bien les mêmes dont les Provinciales avaient sauvé la prose. » Boileau et Pascal, c'est déjà beaucoup. Voici mieux encore : « Aussi n'est-ce pas étonnant qu'aussitôt que les Satires eurent paru, Molière, La Fontaine, Racine se soient comme groupés autour de Boileau. » Ce que La Fontaine a écrit de plus rare, il l'a écrit « après et d'après les Satires de Boileau ». Plus loin, on nous montre encore « Molière et Racine... s'appropriant les idées de Boileau ». Telle est, formulée avec éclat, la tradition que presque tous les critiques ont acceptée de toutes pièces, et qui nous vient, en droite ligne, de Boileau lui-même. Celui-ci, écrit Revillout, « se présente à la postérité comme ayant seul endoctriné son siècle, dirigé, sinon formé, les écrivains de génie qui en font la gloire. A l'entendre, ils lui doivent tous

quelque chose de leur mérite et de leur succès ; lui ne doit rien à personne, mais est le créancier de tout le monde. Resté le dernier des beaux esprits qui ont illustré le règne de Louis XIV, il a grandi son rôle outre mesure... Ayant à juger ses amis et lui-même, il a, défaut ordinaire aux vieillards, un peu mis dans l'ombre et diminué les autres, tandis qu'il se donnait une importance hors de proportion avec l'exacte réalité. N'est-ce pas le cas de dire, avec le proverbe espagnol : Parle Nicolas, para si lo mas, Nicolas fait les parts, il prend pour lui la plus grosse. »

Nicolas avait-il raison ? Deux ouvrages, vieux de vingt ans, mais encore très peu connus, vont nous permettre de répondre à cette question. Le premier, celui de Revillout, me paraît un chef-d'œuvre de sagacité et d'érudition ; le second, du R. P. Delaporte, un peu lourd et menu tout à la fois, est néanmoins d'un rare mérite.

Commentant l' Art poétique mot par mot, le P. Delaporte, qui possédait parfaitement la littérature, grande et petite, du XVIIe siècle, a démontré sans peine que Boileau n'a fait que répéter ce que disait alors et depuis longtemps tout le monde, Chapelain comme les autres.

J'allai d'un pas hardi, par moi-même guidé,

nous dit le poète. Rien n'est moins exact. Boileau répète, fort bien, d'ailleurs, mais enfin répète ce que lui ont appris, les uns après les autres, les maîtres de ce temps-là, Patru d'abord, puis Molière, puis Bouhours, Rapin et d'autres. Encore s'il était entré dans la raison dernière des choses, s'il avait fait sienne la tra-

dition commune par une méditation vigoureuse et personnelle. Mais non. De tous nos grands poètes, Boileau est le moins « intelligent ». Comme penseur, qui ne voit que son originalité est nulle ? Personne, parmi ses pairs, ne donne moins à penser que lui. En tous cas, penseur ou non, il ne nous éclaire jamais ni sur le pourquoi ni sur le comment de ses arrêts. Il ne définit, il n'explique, il ne prouve rien. « Le vrai seul est aimable. » — « Aimez donc la raison. » De moindres que lui en diraient autant. Mais qu'est-ce que le vrai, qu'est-ce que la raison, et pourquoi faut-il être raisonnable en pleine ivresse pindarique, et comment surtout? Au poète qui vient d'enfourcher Pégase, Boileau crie de ne pas broncher. Nous voilà bien avancés. En un mot, rien de personnel, de stimulant, de fécond, rien qui ajoute une clarté neuve aux truismes éternels de la poétique scolaire. Je sais bien que des banalités de ce code, Brunetière et M. Lanson ont dégagé toute une philosophie, mais je sais aussi que de cette philosophie on rencontre partout les prémisses dans les œuvres de ce temps-là et de tous les temps, et jusque dans les manifestes doctrinaux de Chapelain et de Pradon. En vérité, l'honnête Boileau s'est trompé de rôle. Il s'est cru le législateur unique, il n'est qu'un des multiples greffiers du Parnasse.

Mais, dira-t-on, si la pensée explicite de Boileau reste médiocre, ses haines du moins et ses amours nous renseignent beaucoup mieux qu'une théorie profonde sur ce fameux idéal classique, que le poète aurait imposé, pendant deux siècles, soit à la France, soit au monde civilisé. Je veux bien. Dressez d'une part la liste des victimes de Boileau, de l'autre, celle

des auteurs qu'il a célébrés. La première n'en finit plus.

Et pour un que j'en veux, j'en trouve plus de mille.

On voit là bien des nullités, en effet, mais on y voit aussi Ronsard et Corneille, Corneille que Boileau égra- tigne à cœur joie. Quant aux autres exécutions, « je voudrais convenir, dit encore Revillout, qu'elles ont été d'un salutaire effet, et que la cause du bon goût y a gagné tout autant que la célébrité de l'exécuteur. Plusieurs raisons m'empêchent de suivre sur ce point l'opinion commune. La première, c'est que Boileau n'a rien ou presque rien appris au public sur le mérite de ses victimes. Le plus souvent, il s'en prend à des auteurs décriés ou oubliés... Ma principale raison, c'est que dans cette guerre d'épigrammes, de bons mots, d'épithètes déshonorantes, il n'a presque jamais édifié ses lecteurs sur la justice de ses condamnations. »

La polémique de Boileau est vite définie, écrit M. Faguet : « Sauf Malherbe, Racan et Voiture, Boileau a attaqué tout ce qui précédait ses amis... Il fut étroit et prit plaisir à être plus aveugle qu'il n'était. C'est la définition même du sectaire. » Un sectaire, le mot est juste, et un sectaire étourdi, comme on le montrerait aisément. Voilà notre idéal classique en de belles mains !

Mais quoi, n'est-ce donc rien que d'avoir admiré d'instinct les plus grands poètes de ce temps-là? Oui, c'est beaucoup, mais ici encore Boileau nous inquiète. Voiture ne fut-il pas une de ses admirations les plus

décidées ? N'a-t-il pas écrit cette phrase singulière : « Les deux plus beaux esprits de notre siècle, je veux dire M. Racine et M. Chapelle ? » Il évite soigneusement de célébrer La Fontaine, et tout ce qu'il a dit à Brossette sur le compte de Racine n'est pas d'un admirateur bien passionné. Il n'aurait rien compris au Racine de Jules Lemaître, encore moins au Racine de M. Anatole France. Même attitude vis-à-vis de Molière ; on dirait parfois que Boileau regrette les éloges qu'il a donnés à son maître. On connaît le passage injustifiable de l' Art poétique. Quelqu'un se dressa pour répondre à ces tristes vers, et ce quelqu'un, dont le nom sonne assez mal, parla ce jour-là comme la postérité :

N'est-on pas indigné pour l'illustre Molière ?...

Tu ternis sa mémoire en l'immortalisant.

Mais quoi ! S'il eût vécu, ta muse, moins hardie,

Eût craint d'être l'objet de quelque comédie ;

Si ta plume eût sur lui répandu son venin,

Il t'aurait su berner dans le sac de Scapin ;

Mais sitôt que la mort dans un drap l'enveloppe,

Tu ne reconnais plus l'auteur du Misanthrope.

N'insistons pas, Boileau est assez puni. Ce vengeur de Molière s'appelle Pradon.

Je n'insisterai pas non plus sur le prodigieux système, qui, défiant à la fois et l'histoire et la vraisemblance, veut que la discipline de Boileau, nous ait donné Molière, Racine et La Fontaine. Revillout a démontré péremptoirement l'inanité de ce paradoxe que, désormais, aucun bon esprit ne s'avisera de défendre. Loin d'être le maître de ces trois génies, il ne

fut pas même, à proprement parler, leur disciple authentique. Intimement lié avec eux, cette amitié ne modifia qu'à la surface un esprit comme le sien, je veux dire fermé, tout d'une pièce, tenace et dominateur. Il leur doit beaucoup, mais si tant est que Molière, Racine et La Fontaine forment à eux trois une seule école, Boileau n'appartient pas à cette école. Quand on serre de près les théories littéraires sur lesquelles il est revenu avec le plus d'emphase, les œuvres d'art où son génie naturel s'est affirmé le plus nettement, on ne tarde pas à reconnaître que, soit comme théoricien, soit comme artiste, ce prétendu novateur se rattache non pas aux glorieux indépendants, aux sublimes irréguliers dont il s'est cru le père et le maître, mais plus modestement à la littérature moyenne et courante du xvne siècle, à la foule des gens de lettres et des poètes de ce temps-là.

L'idéal que cette foule professe ou accepte de plus en plus est très simple. De Balzac à Patru, de Patru à Bouhours, en passant par Boileau, ils l'ont formulé, précisé sans fin et ils l'ont suivi avec une docilité merveilleuse. Ecrire est un art et cet art est tout. C'est leur devise, et telle ne fut jamais la devise essentielle ni de Pascal, ni de Bossuet, ni de Molière, ni des autres indépendants que j'ai dits, lesquels estiment, à sa valeur « la retenue qui est l'effet du jugement et du choix », mais qui préfèrent à cette retenue « la hardiesse qui convient à la liberté », et qui, soumis sans fétichisme aux exigences des grammairiens et des rhéteurs, prennent garde « qu'une trop scrupuleuse régularité n'éteigne le feu des esprits et n'affaiblisse la vigueur du style ». Ce sont là, comme chacun sait,

les propres paroles de Bossuet, dans son discours de réception à l'Académie française. « Boileau, dit encore Revillout, apporte quelque chose de personnel, un principe régulateur qui manque un peu, soit à Molière, soit à ses autres amis. Disciple sévère des grammairiens et des stylistes de l'âge précédent, il est passionné pour la pureté et la correction de la forme... Avec le souci de la langue, il a le souci de la versification... Il fut, dès le début, le martyr ou le confesseur du travail difficile. Voilà son originalité, son lot dans l'œuvre commune. » Originalité qui s'accusera plus encore lorsque, Molière mort, Boileau se rapprochera davantage de Rapin et de Bouhours.

Cela me paraît la justesse même. Mais je crois qu'il faut aller plus avant et montrer que la«part d'originalité », d'ailleurs empruntée, que Boileau apporte à « l'œuvre commune », loin de s'accorder à la véritable originalité de Molière, de Racine et de La Fontaine, s'en éloigne au contraire et tendrait à la fausser.

Méditez en effet ces paroles, les plus intelligentes et les plus fortes que Boileau ait peut-être jamais écrites. Pour une fois il touche presque aux remarques profondes. On est toujours bon philosophe quand on parle de l'abondance du cœur :

M. Godeau, écrivait-il à Maucroir, n'a point cette force de style et cette vivacité d'expression qu'on cherche dans les ouvrages (Malherbe, au contraire). La nature ne l'avait pas fait grand poète, mais il corrige ce défaut par son esprit et par son travail. Il excelle surtout, à mon avis, A DIRE LES PETrrES CHOSES ET C'EST EN QUOI IL RESSEMBLE MIEUX AUX ANCIENS, QUE J'ADMIRE SURTOUT PAR CET ENDROIT. Plus les choses sont sèches et malaisées à dire en vers, plus elles

frappent quand elles sont dites noblement et avec cette élégance qui fait proprement la poésie... QUAND JE FAIS DES VERS, JE SONGE TOUJOURS A DIRE CE QUI NE S'EST POINT ENCORE DIT DANS NOTRE LANGUE.

La théorie est assez lumineuse. Mais laissons Boi- leau lui-même l'expliquer et la confirmer par un exemple tiré de ses œuvres. Soit ces deux vers de la huitième satire :

Et souvent tel y vient qui sait pour tout secret

Cinq et quatre font neuf, ôtez deux, reste sept.

Voici là-dessus le commentaire enthousiaste de

Le Verrier, dicté et renforcé par Boileau :

Tout le monde sait que l'addition et la soustraction sont deux règles d'arithmétique (Boileau continue : qui, étant si heureusement mises en vers, font un forl grand agrément).

Le Verrier avait écrit d'abord :

Mais de mettre en vers des choses si communes, et de les mettre avec grâce, c'est ce que bien des poètes ont ignoré de tout temps '.

Cinq et quatre font neuf, ôtez deux, reste sept !

A chacun de voir s'il partage ou non pour ce vers la complaisance de Boileau. Pour moi, je dis simplement que Molière, Racine et La Fontaine entendent la poésie d'une autre façon, et toute contraire. Si le

1. Cette simple citation suffirait à montrer l'extrême intérêt de ce commentaire.

principe de Boileau vaut quelque chose, Martial doit être préféré à Virgile, et l'abbé Delille à Lamartine.

Je reconnais volontiers que tout le génie de Boileau ne tient pas dans cette merveille. Peu importe pour l'instant. Mais que l'homme en qui s'incarne « l'idéal classique » s'extasie devant des prouesses verbales de ce genre, voilà qui nous intéresse. Qu'est-ce à dire en effet, sinon qu'une moitié de l'œuvre de Boileau, et celle qu'il jugeait la meilleure, relève tout uniment de la littérature précieuse et de la plus dépourvue de poésie. Qu'il raille Balzac et les autres, tout à son aise, il les continue pourtant, et du même coup il annonce l'auteur des Emaux el Camées, et, avec lui, notre école parnassienne, tout comme La Bruyère, cet autre fils de Balzac, annonce les Goncourt et Gustave Flaubert. A Dieu ne plaise que je reproche à Boileau ses affinités avec les précieuses. Aujourd'hui comme avant- hier, sur dix Français qui se piquent d'écrire, huit au moins sont précieux jusque dans les moelles, ils aiment le travail difficile, l'esprit de mots, le joli, le bien tourné et le fin du fin. Ce faisant, ils maintiennent à leur façon contre les barbares, sinon l'atticisme, rare chez nous, mais enfin quelques-unes de nos meilleures traditions nationales. Loin de l'en blâmer, louons au contraire notre Boileau d'avoir popularisé, si j'ose dire, vulgarisé, imposé de vive force, le goût raffiné de Patru et de Bouhours. Le temps n'est pas encore venu où nous pourrons nous passer de sa férule et de son exemple.

Mais enfin le précieux, comme les roses, ne dure qu'une heure. Balzac, Patru, Voiture, exquis du reste, ne charment plus aujourd'hui que les amateurs. Boi-

leau vit encore et vivra toujours. Pourquoi cette différence ? Ce précieux qui s'ignore est aussi poète, poète au plein sens du mot. Nous avons beau rire de sa docte et sainte ivresse, de son Pégase et de son attirail pindarique, personne peut-être, parmi ses contemporains, Corneille excepté, n'est plus véritablement inspiré que lui. Il décrit gauchement son délire, mais il délire comme pas un. Montesquieu l'a fort bien vu :

Les imitations des anciens, écrit-il, ont fait croire que Boileau avait plus d'esprit que de génie, et moi, vu la stérilité de son esprit, je lui trouverais plus de génie que d'esprit. Effectivement, il n'y a presque pas une de ses pièces où l'on ne voie l'homme de génie '.

Ses trois grands amis sont doués d'une intelligence merveilleuse. Ils comprennent tout et de part en part. Boileau ne comprend qu'à demi le peu qu'il comprend, mais, à certains jours, une flamme s'allume en lui et il s'élève au-dessus de terre. Littéralement, il ne se possède plus, il « brûle d'écrire », comme la sibylle de vaticiner. Ne dites pas que sa poésie est d'ordre inférieur. La poésie n'a pas de degrés. On est poète ou on ne l'est pas, et l'inspiration du pauvre Boileau est un phénomène de même nature que l'inspiration de Lamartine. Même flamme de part et d'autre, mais, chez Boileau, d'esprit stérile et de cœur bourgeois, elle ne trouve presque rien à consumer. Il a des ailes, mais une fatalité l'emprisonne dans une cage. Il n'écrira pas le Lac, mais la Satire sur les femmes, monument grossier et pathétique d'un lyrisme véritable mais

1. Œuvre» inédites (Barckhausen), Pensées, 11, 52.

vulgaire. Il raille brutalement, mais ardemment ce qu'il ne peut pas aimer. Il n'a jamais vu que les petits côtés des choses. La femme est pour lui un animal qui se peint ou qui fait des scènes. Dans la Sainte Chapelle, où il a prié enfant, son inspiration tâtonnante n'a pu saisir que la figure rubiconde des chantres. Lyrique à l'envers, si l'on peut dire, poète manqué, mais poète et grand poète. Désespérant de l'élever jusqu'à elles, les chastes filles du Permesse l'ont visité souvent dans l'enfer de la satire. Elles n'ont pu lui dire grand'chose, mais enfin, il les a vues.

C'est par là, du reste, qu'il nous tient encore, et non, comme on l'a dit, par le caractère prosaïque, et terre à terre de son âme et de son talent. Serait- il vraiment besoin de remonter jusqu'au siècle de Louis XIV, pour découvrir chez noùs un poète qui manque de poésie ? Qu'on le sache ou non, a-t-on dit encore, nous l'aimons parce qu'il fut réaliste. « Voilà précisément, écrit M. Lanson, toute la poésie de Boi- leau : il a vu et il a fait voir. Il n'a pas l'ampleur épique, il n'a pas l'élan lyrique, il n'a pas le mouvement oratoire, mais il rend ce qu'il a perçu de la nature comme il l'a perçu... Il n'a pas l'intuition du monde intérieur. Toute la sympathie dont il est touché, c'est celle d'un peintre devant un panier de cerises ou un chaudron de cuivre. »

Réaliste, il l'est, sans doute, et descriptif de premier ordre, mais avec une certaine fougue, un certain feu intérieur, qui n'est autre que celui des lyriques et qui s'allume fatalement « aux réalités invisibles ». Je serais très embarrassé pour le démontrer, mais cela se sent. Il y a, chez Boileau, quelques centaines de

vers d'une beauté souveraine et d'une allure inspirée.

Mais, prenez-y garde, pas plus que les tours de force précieux que nous rappelions plus haut, ces vers inspirés ne ressemblent aux vers de Molière, de Racine ou de La Fontaine. Par la verve,la couleur, la fusée fulgurante de ses alexandrins solitaires, ce précieux, qui a tant médit des précieux, se rattache à Théophile, à Saint-Amant, au P. Lemoine, à Maynard, enfin à cette libre école des poètes de Louis XIII qu'il a poursuivie, on ne saura jamais pourquoi, d'une haine si farouche. Lui qui a persécuté la postérité de Re- gnier, il n'est, dans ses bons moments, qu'un Regnier légèrement assagi ; et, par là, je veux dire par Regnier et les autres, ce prétendu novateur, ce chef de l'école de 1660, remonte au vieil esprit national, à l'esprit des fabliaux et des farces, à l'esprit de Rabelais.

Préciosité et verve gauloise, il est donc nôtre et nôtre deux fois. Ce qu'il avait cru détruire, non seulement n'est pas mort, mais le sauve lui-même de l'oubli. Encore un peu de temps, et nos manuels ne nous diront plus que nous lui devons Molière, Racine et La Fontaine ; mais nous aimerons toujours Boi- leau, et parce qu'il a écrit de très belles choses, et parce qu'il représente excellemment la littérature moyenne du grand siècle ; enfin, parce que, malgré ses ridicules, il fut un brave homme, honnête, courageux et franchement bon. Aujourd'hui, 2 mars 1911, à l'heure où je revois l'épreuve de cet article, comment évoquerais-je, sans amitié et sans émotion, la scène simple et touchante qui se passa, le 2 mars 1711, tout près du fleuve de Seine, « par devant notaire »,

dans la chambre où le vieux poète achevait de s'éteindre :

Fut présent Nicolas Boileau-Despréaux, écuY2r, demeurant cloître Notre-Dame, paroisse Saint-Jean le Rond, en une maison appartenante à M. l'abbé Lenoir, étant dans sa robe de chambre, couché sur son lit, dans l'alcôve d'une chambre au premier étage de ladite maison, ayant vue par une croisée sur une terrasse donnant sur l'eau, infirme de corps, sain d'esprit, mémoire et jugement...

Lequel dans la vue de la mort, dont le moment est connu à Dieu seul..., après avoir recommandé son âme à Dieu, et imploré l'aide de Jésus-Christ, le glorieux Rédempteur de tous les hommes...

Ordonne son corps mort être enterré sans pompe et sans aucun faste dans la basse Sainte-Chapelle du Palais, à Paris...

Il laissait presque tout son bien aux pauvres.

Lesquels pauvres honteux il fait ses légataires universels, et qu'à chaque distribution auxdits pauvres on les charge et exhorte de prier Dieu pour l'âme de leur bienfaiteur.

Il passa « en l'autre vie », à dix heures du soir, le 11 de ce mois de mars, âgé de soixante-quatorze ans.

CHAPITRE Il

LAMENNAIS ET LES ORIGINES

DU ROMANTISME CATHOLIQUE

Le romantisme catholique, c'est Lamennais ; Lamennais, c'est Rousseau ; Rousseau enfin, c'esl le mal: telles sont les trois propositions où se réduit, en dernière analyse, le gros volume de M. Christian Marcchal : La jeunesse de Lamennais. Contribution à l'étude des origines du romantisme religieux en France au XIX6 sièclel. La conclusion sauterait aux yeux du dialecticien le plus novice. Si d'un côté A = B, si de l'autre B == C, il va de soi que A = C, ou, en d'autres termes, que notre romantisme catholique — entendez par là Gerbet, Guéranger, Lacordaire, Monla- lembert, Veuillot, etc., — que ce romantisme, dis-je, c'est le mal. Voilà qui est clair.

Bien qu'il ne la formule jamais, on ne peut se méprendre sur l'inspiration trop spécieuse qui a séduit

1. M. Maréchal publiait en méme temps une sorte d'introduction qui a pour titre : La famille de Lamennais sous l'ancien régime et la Révolution, Paris, Perrin, 1913.

M. Maréchal et l'a engagé, nous semble-t-il, sur une voie sans issue. Dès son premier volume consacré, à la famille et à la jeunesse de Lamennais, il s'est proposé de raconter l'histoire d'une grande révolte, de décrire la psychologie d'un grand révolté. Pas une ligne de ces livres où ne tinte le glas de 1836. Où que M. Maréchal prenne son héros, celui-ci glisse et tombe déjà. Il n'est pas, je crois, jusqu'aux thèmes enfantins du petit Féli — Ilic scriptio faclus est ab ego — où ce critique clairvoyant ne lise, en traits de feu, l'ébauche des Paroles d'un croyant. Ego, n'est-ce pas déjà Y individualisme forcené d'un second Rousseau ? Au dernier jour, les étoiles tomberont, la terre ne sera plus qu'une boule embrasée. Que penserait-on de l'astronome chrétien, qui, fort de ces prévisions lugubres, noterait dès aujourd'hui les signes avant-coureurs de la catastrophe finale ? Que penserait-on du touriste apocalyptique qui verrait déjà toutes rouges les gentianes du mont Cervin? L'auteur de la Jeunesse de Lamennais est cet astronome, il est ce touriste, il est ce prophète. Pas de jeunesse pour Lamennais. Sa vie n'a jamais été simplement, purement catholique. L'auteur du premier volume de l' Essai sur /' indifférence n'est qu'un Rousseau qui s'ignore, qui se trouvera demain. La renaissance religieuse dont, malgré tout ce qui a suivi, notre candeur, à nous, lui reste reconnaissante, n'a été qu'un faux printemps. En deux mots, crus et précis, telles sont les conclusions de ce livre.

La genèse de ce travail est simple ; elle l'est même infiniment trop. D'une part, en effet, M. Maréchal s'est dit que Lamennais, en quittant l'Eglise, avait commis une grande faute; d'autre part, il s'est rap-

pelé avec Racine que quelques fautes précèdent toujours les grands crimes, qu'

Un seul jour ne fait pas d'un mortel vertueux

Un perfide assassin, un lâche incestueux,

et que, pareillement, un seul jour n'avait pas fait un révolté de l'auteur de l' Essai sur V l'in difféi-eii ce. A la vérité, nous sommes tous d'accord là-dessus, et M. Maréchal ne se montre novateur que dans l'étrange parti qu'il a tiré de ces évidences. Imaginons le discours qu'il a dû se tenir à lui-même : « Puisque le péché commis par Lamennais en 1836 n'est pas un fait isolé, puisque, sans doute, de nombreuses faiblesses, ou personnelles ou même ancestrales, l'ont précédé, préparé et rendu possible, je dirai une à une, depuis la jeunesse de Lamennais, depuis son berceau, mieux encore, depuis son père, son oncle et son siècle, les causes éloignées, les esquisses plus ou moins légères, les essais imparfaits, mais déjà menaçants, du grand geste de révolte qui s'est enfin pleinement déployé en 1836. Un tel péché a toute une histoire. Je raconterai cette histoire. »

Un mot aurait dû le retenir, ce mot de péché qui lui est toujours présent, bien qu'il ne l'écrive point en toutes lettres. Si vaste en effet que soit le domaine des psychologues, si grandes que nous ouvrions les portes à leurs curiosités légitimes, ce qui s'appelle péché ne leur appartient aucunement. Nous pouvons fixer de notre mieux la physionomie d'une âme, dessiner les ressorts ordinaires qui la font agir, la pente de ses goûts, les plis mêmes que ses vertus ou que ses fautes passées lui ont imprimés, mais nous ignorons

la fine pointe de ses actes, en tant du moins que ceux-ci, contrariant la volonté divine, gênent ou suspendent l'action de la grâce. Cela nous échappera toujours. Et notre expérience intime, et les fautes extérieures qui tombent sous les yeux, et d'autres indices permettent aux prédicateurs et aux moralistes chrétiens d'indiquer, par une certaine courbe schématique, la naissance, le progrès et les ravages du mal dans le genre humain. Mais personne, Dieu seul excepté, ne peut connaître l'histoire authentique de telle âme pécheresse, ne peut déterrer les racines ou les radicelles, ne peut décrire la courbe vivante d'aucun péché. Nous autres mortels, dit fort sagement un personnage de Corneille, nous

jugeons tout sur la foi de nos yeux,

Et laissons le dedans à pénétrer aux dieux

Il reste vrai néanmoins, nous répond M. Maréchal, qu'« un seul jour ne fait pas... », et le reste. Qui en doute? Mais, long ou court, ce travail, ou d'affaiblissement progressif ou de préparation directe, nous reste caché. Nous l'ignorons d'autant plus qu'il est constamment accompagné, compensé, effacé, pour ainsi dire, — dans le cas de Lamennais, entre autres, — par un travail tout contraire. Restons dans les limites que le livre de M. Maréchal nous a tracées. Ne dépassons pas l'année 1818. Au cours de la période ainsi limitée, n'est-il pas certain que les bonnes actions l'emportent de beaucoup sur les autres, dans cette vie d'ailleurs partagée et changeante, comme le sont toutes les vies ? M. Maréchal n'en doute pas plus que nous, mais l'idée ne lui est pas venue, que, dans une

âme où la grâce garde ordinairement le dessus, les fautes mêmes, loyalement reconnues, dûment expiées, concourent à l'œuvre divine. Une parole de Dieu sur cette âme humiliée, et celle-ci devient plus blanche que la neige. Au lieu de cela, que les Psaumes, l'Evangile et le torrent des Pères nous prêchent, M. Maréchal semble voir dans les faiblesses du jeune Lamennais, autant de blocs de granit, autant de bornes immuables, fixant, à tout jamais, la voie infernale par où passera, tôt ou tard, et quasi fatalement, le démon vainqueur.

Ah ! s'il avait pris Lamennais à la veille même de la révolte, je lui concéderais tristement que, dès lors, on pouvait tout craindre. Les oreilles fines avaient discerné déjà, et plus d'une fois, le grondement lointain du tonnerre.

Il y a bien des choses qui me paraissent inconcevables et qui me font trembler, écrivait le P. Roothan, en 1832. Ce ne serait pas le premier exemple du plus grand des malheurs qui puisse arriver à un esprit supérieur, après avoir commencé dans les meilleures intentions possibles.

Quandla foudre éclata, beaucoup furent plus conster- nésque vraiment surpris. Mais, encore une fois, de telles prévisions auraient paru encore plus absurdes que diaboliquement téméraires, au moment où se termine le premier volume de M. Maréchal. Celui-ci a-t-il le droit de faire peser un aussi désolant nuage sur toute la jeunesse, sur toute la vie catholique de l'abbé de Lamennais ?

Enfin, et quoi qu'il en soit, ou de ses origines, ou des symptômes qui, jusqu'à un certain point, per-

mettent de le prévoir, le péché, en tant que péché, demeure, par sa nature même, un impénétrable mystère. Lorsqu'un incendie dévaste nos collines de Provence, la gendarmerie ne se contente pas de gémir sur la sécheresse du pays. Elle cherche, ou les criminels, ou les chasseurs imprudents qui ont semé ou l'étincelle ou la flamme. Ainsi du péché grave et de la tiédeur plus ou moins coupable, qui semble lui ouvrir la voie et faciliter ses ravages. Il y a là toujours un fait entièrement nouveau, une décision, une étincelle, qui s'est allumée elle-même. La faute grave ne succède pas aux vénielles comme la fleur au bouton, comme l'homme à l'adolescent. Elle ne s'insère pas, à son rang, dans la chaîne indéfinie des actes humains. Elle est, pour ainsi parler, un phénomène singulier, une création. Ce caractère ne lui vient pas de sa malice. Ce que nous disons ici du péché s'applique également au geste béni qui fait les convertis ou les saints. Autant que la résolution funeste de Lamennais, la décision qui amène Madeleine aux pieds de Jésus défie les analyses des psychologues. Deux forces que ceux- ci ne définiront jamais en ce monde, la liberté et la grâce, ont transformé, peut-être en moins d'une minute, celle qui était in civilale peccalrix. Voici que je renouvelle tout, dit le Seigneur. Le démon, singe de Dieu, peut en dire autant. Aidé par nous, il fait, lui aussi, des miracles de ce genre. Le chrétien qui, soudainement ou non, capitule devant un devoir formel, ne ressemble pas à un homme qui, sans quitter sa maison, descendrait un à un tous les étages et passerait enfin du rez-de-chaussée à la cave. Il change de maison et même de pays. En un sens très juste,

il n'est plus l'homme qu'il était avant son péché. En attendant l'heure du pardon, les anges ne le reconnaissent plus. Siccine est hœc urbs perfecti decol'is?.. Si ma critique tourne au sermon, c'est M. Maréchal qui l'a voulu. Philosophe, il a pris l'étole du prêtre, et lui qui estime, je crois, que Lamennais a jadis beaucoup souffert de ses confesseurs, il inflige à ce malheureux pénitent un examen de conscience aussi cruel qu'inutile, et qui nous ferait tous sombrer dans le désespoir. Puisqu'il y tient, suivons-le au confessionnal, et Lamennais à la question.

Dans le courant de 1804, Lamennais, sous l'influence de son frère Jean, s'est converti pour de bon. Conversion indiscutable, mais dont les circonstances resteront sans doute à jamais obscures, puisque M. Maréchal lui-même ne les a point éclaircies. Peu importe. Il est désormais franchement et généreusement chrétien. Croire ne lui suffit pas. Il veut les œuvres, la piété et mieux encore. Comme à peu près tout le monde, il a des hauts et des bas. D'une nervosité maladive, d'une irritabilité extrême, il traverse périodiquement des phases de lassitude et de dépression, durant lesquelles une certaine aboulie, qui lui est naturelle, devient plus intense. Inutile d'ajouter que, pendant ses mauvais jours, les joies de la piété lui manquent. Mais ni la foi ni la volonté foncière du bien ne paraissent sérieusement ébranlées. Il gémit, il se plaint, et avec autant plus de liberté que ses confidents le connaissent mieux. Quoi qu'il en soit, il ne cède pas. L'allégresse lui revient, du reste, assez vite.

Il était de bonne race et avait beaucoup de ressort. Enfin, quelque navrantes que soient ses détresses, sa vie reste pure. Ses amis et ses confidents le voient sur le chemin de la sainteté. Prévenu par son affection et son zèle, mais rendu clairvoyant par les misères dont il a reçu la confidence, Jean écrit en 1809 :

Son âme est toute ardente de foi et d'amour, il se perd, il s'abîme en Dieu '.

Ailleurs, le même témoin nous le montre « pieux comme un ange ». Bruté, Carron, Teyssère et d'autres le jugeaient ainsi.

Je ne l'oublie pas. Nous avons jadis fait remarquer que Lamennais, toujours éloquent, toujours souple à s'assimiler ses lectures, montre parfois, dans les lettres et écrits de sa jeunesse, une piété ardente et suave qu'il n'avait pas encore à ce degré-là a. Non qu'il se flatte jamais ou qu'il veuille en imposer à qui que ce soit. Rien n'est moins dans sa nature. Mais, comme tous les jeunes gens, il s'enchante de ce qu'il désire, et ce désir le soulève, le transforme déjà en le ravissant. Il ne faut donc prendre au mot ni tout le bien ni tout le mal dont sa correspondance éveille en nous les images. M. Maréchal l'a bien senti. C'est ainsi, par exemple, qu'il réduit à sa juste valeur la lettre tragique dont nous avions tous fait trop d'état, la lettre désespérée que Lamennais écrivit au lendemain de son ordination sacerdotale. Cette lettre reste douloureuse ; mais, en vérité, elle ne nous apprend rien de nouveau.

1. La jeunesse de Lamennais, p. 290.

2. La détresse de Lamennais (L utqute[Hde religieuse, 3' série).

Une fois de plus, Lamennais est en proie à un de ses accès périodiques de dépression, disons le mot, à ses idées noires. Le ciel s'est voilé, la terre s'est assombrie, et il appelle la mort. Attendons, non pas sans pitié, mais sans trop d'épouvante, la fin de la crise.

Mais, s'il en est ainsi, comment M. Maréchal a-t-il été amené à donner constamment tant d'importance, un sens si profond, une portée si inéluctable à tant d'autres confidences du même genre ? Dès qu'il apprend une nouvelle crise, il court chez Lamennais, non, certes, avec la harpe de David pour le consoler, mais pour l'accabler davantage, pour lui faire de véritables scènes et lui prédire enfin qu'avec des nerfs pareils, tôt ou tard on quitte l'Eglise. Encore s'il se contentait de donner raison au malheureux qui se calomnie, mais non, il ajoute aux reproches que Lamennais se fait à lui-même, et avec une décision, une assurance qui, je l'avoue, me plongent dans une sorte de stupeur. Dès 1804, au lendemain de cette conversion, il dit tout crûment à Lamennais que sa foi est morte, qu' « il ne sait pas », qu' « il ne peut pas » vouloir être bon. Et il continue :

D'où vient cette accablante apathie, ce vide d'idées, de sentiments et d'énergies qui le livre aux sursauts de l'instinct? Ah! c'est qu'il ne vit pas ce qu'il sait. Contre l'autorité vivante et parlante de l'Eglise..., son cœur, que le joug indigne, se. révolte secrètement. Non, jamais répugnance à croire, jamais incapacité de vivre une vérité que l'on justifie par des arguments vraisemblables, ne fut plus violente, ne régna plus tyranniquement sur cette âme désemparée. Qui fera sentir au disciple de Rousseau qu'il doit, pour se guérir, s'incliner, se soumettre?

Quand je vous disais qu'il brouille les dates ; que, pour lui, 1804, 1818, 1833 ne formaient qu'une seule et même journée. On n'est pas plus ingénument cruel; mais aussi, par bonheur, on n'est pas moins juste. Pas une de ces lignes qui n'appelle autant de «sursauts». Je ne m'en permettrai qu'un seul, mais qui suffira. M. Maréchal déclare qu'en 1804, Lamennais ne vit pas sa foi, qu'il se contente d'écrire pour elle. Qui le lui a dit? Comment peut-il être sûr d'une chose pareille ? Il va plus loin, il déclare Lamennais incapable de la vivre. Juste ciel ! Prenez garde aux mots que vous employez ! Mais à quoi bon nous échauffer? Les faits sont là. Ce Lamennais incapable de s'incliner, de se soumettre, voué par vous au déterminisme le plus tyrannique, pendant près de trente ans, il s'est incliné, il s'est soumis.

Ce paragraphe donne exactement le ton des harangues prophétiques qui fondent sur Lamennais à chaque nouvelle crise. Ce n'est rien encore. Aussitôt que cette âme généreuse, secouant sa détresse, se ressaisit, se relève et reprend sa route, survient M. Maréchal toujours menaçant. Lamennais malade le désespère, Lamennais guéri ou faisant effort pour se guérir, plus encore.

Car ce malade ne caresse pas son mal, comme on semble nous l'insinuer. Il veut guérir et il en cherche les divers moyens. Tout autre lui saurait quelque gré de ces tentatives, qu'inspire autant de bonne volonté que de clairvoyance, mais, dans chacune d'elles, 1\1. Maréchal verra la confirmation de ses pronostics sinistres.

Le travail est un des remèdes que recommandent

tous les maîtres de la vie spirituelle, pour les cas analogues à celui de Lamennais. Remède facile pour celui- ci, que ses livres, que le jeu des idées, qu'une feuille de papier blanc fascinent toujours. La lecture, la composition l'apaisent, le rassérènent, lui rendent bientôt son entrain. M. Maréchal a noté le mieux du monde, et sur vingt exemples, les étapes de cette cure. Vous pensez qu'il va s'apaiser lui-même? Ah! que vous le connaissez mal! Dès que Lamennais, penché sur sa table, commence à retrouver la paix : « Insensé, lui crie M. Maréchal, tu te divertis. De ton encrier, ne vois-tu pas sortir ce noir démon qui déjà aiguise ses griffes pour l'assaut de 1833 ? » On le dit. Tâchons de le croire. Ecrire, pour Lamennais, est de toute nécessité, est toujours « divertissement » au sens funeste que Pascal donne à ce mot '.

On nous conseillait aussi, jadis, de recourir dans nos heures ténébreuses à un directeur éclairé. Les désolés et les hésitants ne trouvent de paix qu'à ce prix. Lamennais s'applique sans peine cet autre remède. Il est naturellement docile. Une main affectueuse et ferme fait de lui ce qu'elle veut. Je ne croyais pas que la subtilité de M. Maréchal dût aller jusqu'à discerner dans cette humble obéissance le ferment de la désobéissance future. Mais ne faut-il pas que de chacun des actes de Lamennais, des bons comme des mauvais, sorte la révolte ? Après tout, on lui permettrait des directeurs, mais triés sur le volet, c'est-à-dire grincheux, hérissés, rebutants. On ne lui pardonne pas d'avoir eu de la tendresse pour M. Teyssère, pour

1. La jeunesse de Lamennais, p. 365, seq. ; etc., etc.

M. Caron, trop aimables l'un et l'autre. Puisqu'il les aime, il se cherche donc lui-même, lorsqu'il suit leurs conseils, même les plus durs. Vue neuve, vue pénétrante, que les admirateurs de saint François de Sales feront bien de méditer.

C'est ainsi qu'un esprit préoccupé s'obstine à faire entrer dans le moule étroit d'un système les manifestations les plus diverses d'une vie intérieure, et l'action divinement souple de la grâce qui travaille cette vie. Ce que nous avons aperçu jusqu'ici, derrière les échafaudages compliqués de ce livre, n'est qu'un paradoxe assez irritant. L'auteur nous réserve d'autres surprises plus pénibles encore peut-être. Il va nous démontrer, avec une érudition et un acharnement sans mesure, il va nous démontrer que, de 1804 à 1818, le jeune Lamennais n'a pas atteint les derniers sommets de la perfection. D'où l'on conclura, par une logique certes plus imprévue que de telles prémisses, qu'en 1818 l'auteur de l' Essai est à moitié révolté, puisqu'il n'est qu'à moitié saint.

Abnega lemelipsum, fais abnégation de toi-même, et que l'amour de Dieu règne en toi sur les ruines de l'amour-propre. On sait que la perfection est dans ces deux mots ; on sait aussi que très peu de saints arrivent ici-bas à ce dépouillement absolu. Après et avec tous les auteurs spirituels, Lamennais s'est plusieurs fois proposé, il a plusieurs fois prêché la dure parole. Ainsi dans la préface à sa traduction du Guide spirituel, nous donne-t-il ce précepte comme le plus important... le plus difficile à pratiquer. Les italiques sont naturellement de M. Maréchal qui, par suite, a vu là quelque chose d'inouï.

Tout homme, continue Lamennais, même le plus pieux, est attaché aux créatures par mille liens secrets, dont il ne sent la force que lorsqu'il essaie de les briser ; mais surtout il tient à lui-même par un indestructible amour- propre, qui, toujours combattu, se reproduit toujours...

Tout le monde sait cela. Trente ou quarante mille écrivains, un million de prédicateurs l'ont répété. Qu'importe ! Ces pauvres lignes condamneront une fois de plus Lamennais.

Son commentaire — dit M. Maréchal avec une assurance héroïque — éclaire profondément son âme et fait déjà pressentir son étonnant et douloureux destin 1.

A ce coup, les italiques sont de moi. Il aurait fallu des capitales. Plus loin, Lamennais parle encore de cet amour-propre qui ne se sacrifie jamais qu'à demi et qui renaît sous le couteau même. M. Maréchal, qui souligne encore, « veut bien » reconnaître que cette idée est vieille de quelques siècles. Minute d'égarement, bientôt réparée.

On y reconnaît aussi, ajoute-t-il en gémissant, le disciple de Rousseau dont le moi, sans cesse en révolte, ne sera jamais écrasé

Pareil à tous les « moi » de notre connaissance, le « moi » de Lamennais n'est donc pas encore écrasé. Il semble que, telle quelle, cette proposition aurait pu suffire. Point. M. Maréchal veut nous en convaincre par le menu. Pendant la fameuse retraite qu'il fit à

1. La jeunesse de Lamennais, p. 259.

2. Ib., p. 260, 261.

Londres, en 1815, sous la conduite de l'abbé Caron, Lamennais pensait fréquemment à ceux qu'il aimait et à sa Bretagne. C'est là plus qu'il n'en faut pour inspirer à M. Maréchal les plus noirs pressentiments.

En retraite, quels regards il jette vers tout ce qu'il aime! Combien il est visible, hélas! qu'il n'est pas, qu'il ne sera jamais détaché... (Il) se console de l'éloignement en évoquant les douceurs du retour. Il nomme donc tous ceux qu'il aime, le cher Bruté, le bon M. Vielle, Papa, Tonton et Teysseyre... Voilà ses vrais élans de cœur... Je note avec inquiétude qu'à si peu de jours d'une décision si importante, tous ses mouvements l'emportent vers les amitiés de la terre t.

« Tous ses mouvements », encore une fois, qu'en savez-vous? A cette heure même, Lamennais s'immole à la volonté de Dieu, qui lui est formulée par le directeur de sa retraite. Il a promis d'obéir à ce directeur, et il tiendra sa promesse. J'avoue que cet acte héroïque, il ne le célèbre pas dans toutes ses lettres. Il se contente de « nommer ceux qu'il aime ». Nous n'y voyons aucun mal, nous qui l'aimons lui- même pour la tendresse de son cœur. M. Maréchal en juge autrement et il conclut d'un air de triomphe :

Non, certes, il ne s'est pas renoncé '.

Vers ce même temps, Lamennais, après un regard mélancolique sur tout ce qu'il vient de sacrifier à Dieu, coupe court à ce commencement de regret. « Il

1. La jeunesse de Lamennais, p. 516.

2. lb., p. 516.

faut tout vaincre, dit-il, en renonçant à tout. » Et M. Maréchal, toujours là au bon moment :

Renoncer à tout, le peut-il? La complaisance attendrie avec laquelle il évoque ces souvenirs auxquels tout son cœur est lié, prouve qu'il n'a pas su s'en déprendre... Si (l'on) a vécu la claire ascension de l'esprit enfin délié, ah ! sans doute (on) reconnaîtra que celui-ci n'est pas sur la voie divine \*.

Evidemment, il nous ferme la bouche, à moi du moins qui n'ai pas encore « vécu la claire ascension de l'esprit enfin délié ». Mais comment donc sont faites les routes, dans l'invraisemblable pays qu'habite M. Maréchal? Parce que Lamennais n'a pas encore touché le terme extrême de « la voie divine », il n'est pas sur cette voie. Concluez qu'il marche déjà vers la perdition. M. Maréchal n'en doute pas un instant, et voici, entre vingt de même force, le beau raisonnement sur lequel il appuie cette assurance.

Lamennais veut être heureux. Qui l'aurait jamais cru? Dès ce monde, s'il se peut, ou du moins dans l'autre. Les bonheurs de la terre ne lui suffisant pas, il s'est tourné vers les joies de la piété, il a dit avec David : Redde mihi lœtitiam salularis lui. Ces joies, enfin, lui étant souvent refusées, il a voulu faire, il a fait, plus ou moins parfaitement, mais comme il a pu, ce que les saints ont fait avant lui, il a cherché son refuge dans sa propre souffrance acceptée, bénie comme un gage des joies du ciel. « L'amour, l'amour seul avec la croix. » Coupable recherche et grosse de conséquences fatales :

1. La jeunesse de Lamennais, p. 521.

Toujours en quête de bonheur humain, sous le nom et sous le prétexte de la soumission à Dieu, la croix n'est pour lui que la voie douloureuse, mais fortunée par le terme auquel elle arrive, de la satisfaction et des délices intérieures

Ou encore :

La croix n'est, à ses yeux, qu'un passage, et vers la félicité toutes ses facultés sont tendues 1.

Les voudriez-vous tendues vers l'enfer ? La croix n'est-elle pas toujours un passage ? Si vous lui enlevez enfin « l'unique espérance », que restera-t-il à ce malheureux ?

Quoi ? Oh ! C'est bien simple. Le désespoir. Il veut être heureux. Donc il se recherche lui-même, donc il quittera l'Eglise ? Folie de l'abbé Jean et des autres directeurs de Lamennais qui ont traité toujours

cet incurable en malade qui pourrait à la fin guérir i.

Répétons encore

ce que tant de fois déjà, nous avons dû constater : celui- là ne guérira pas, pour ne s'être point renoncé '.

Pauvre psychologue, la sainte mère Eglise qui fait dire à des pécheurs plus désespérés que ne l'était Lamennais en 1818 : « Seigneur, une parole de vous et mon âme sera guérie ! »

Après cela, je n'entrerai pas dans les chétives que-

1. La jeunesse de Lamennais, p. 297.

2. Ib., p. 291.

3. Ib., p. 291.

4. Ib., p. 297.

relies que M. Maréchal cherche à Lamennais, à propos de tout, à propos de rien. Si, par exemple, l'auteur de la Tradition défend le Pape contre Bonaparte, c'est assurément qu'il aime l'Eglise, mais c'est aussi qu'il garde rancune à la politique impériale pour je ne sais quelle mesure qui a ruiné le père de Lamennais. Cette dernière remarque, M. Maréchal la formule indéfiniment. J'en avais commencé le compte, mais, je l'avoue, la plume m'est tombée des mains.

Car tout cela ne nous mène pas à grand'chose. Un si long travail pour nous prouver que cet homme est homme, qu'il a été conçu dans le péché, que son amour-propre a eu la vie dure, à quoi bon en vérité ? Cette maladie est assez connue. Serons-nous plus avancés si, comme M. Maréchal va le faire, on l'affuble d'un nouveau nom ?

Il est vain de discuter sur les mots. S'il plaît à notre philosophe d'appeler romantisme, soit le péché originel et ses conséquences, soit le désir que nous avons tous d'être heureux, soit le penchant naturel qui nous attendrit au souvenir de notre famille, de nos amis et de notre terre natale, soit enfin, et du même coup cet amour-propre, démasqué jadis par La Rochefoucauld, et que, sans avoir vu les Maximes, notre premier père connaissait d'expérience avant même d'avoir touché au fruit défendu, nous n'avons qu'à lui donner acte de cette fantaisie originale et qu'à le renvoyer à la commission du Dictionnait,e. Mais ce terme ainsi défini, poussé au noir et frotté de je ne sais quelle essence

méphitique, si M. Maréchal l'applique tout uniment à Lamennais catholique et à son école, nous ne pouvons l'adopter de confiance et sans l'avoir sérieusement discuté.

A première vue, en effet, il doit nous paraître assez étrange qu'une thèse sur la Jeunesse de Lamennais s'adapte, comme une sorte d'appendice, à la thèse de M. Pierre Lasserre sur le Romantisme français. Non que celle-ci nous gêne le moins du monde. Elle est excellente, elle a rendu les plus grands services, et si quelques esprits chagrins estiment que, d'ici de là, M. Lasserre, d'ailleurs beaucoup moins absolu qu'on ne l'a dit, force un peu la note, on serait mal inspiré, selon nous, de répudier, pour un si mince défaut, une œuvre aussi bienfaisante. Mais il ne faut pas tout brouiller, confondre Lamennais avec George Sand, l' Essai sur l'indifférence avec les Confessions de Jean-Jacques. Le romantisme roussien que poursuit M. Lasserre, n'a que des rapports très superficiels, et, en somme, très négligeables avec ce que plusieurs appellent le romantisme catholique, c'est-à-dire avec ce vaste mouvement de renaissance religieuse qui a réjoui l'Eglise, et auquel l'abbé de Lamennais, prédestiné par Dieu à cette mission glorieuse, comme parle le cardinal de Cabrières, a donné l'élan décisif.

La question est donc de savoir si, pendant la période de formation chrétienne et pieuse qui nous occupe (1804-1818), l'abbé de Lamennais a subi l'influence prépondérante de l'esprit de Dieu ou celle

1. Roussien, rousseauisme, nous ne devrions plus employer ces mots monstrueux. Mon cher et docte confrère, M. Pierre de Nolhac propose roussellien, roussellitme, conformes, du moins au génie de la langue.

d'un autre esprit. Grave question, comme on le voit. Si la source est empoisonnée, que roulera le fleuve ? Si l'un des chefs principaux du mouvement que nous avons dit, n'est en somme, qu'un romantique, au sens abominable de ce mot, en d'autres termes, qu'un disciple et continuateur du pire Jean-Jacques, ne faut-il pas craindre que, dans la mesure où elle dérive de lui, la renaissance du catholicisme français au xixe siècle ne soit elle-même assez fortement contaminée ?

Non, grâce à Dieu, nous n'avons rien à craindre. De toute son érudition qui est immense, de tout son esprit tenace, M. Maréchal s'est acharné à rendre à Rousseau ce qui appartient au Christ, je veux dire la jeunesse de Lamennais. Rousseau par ci, Rousseau par là, ce nom revient à toutes les pages du livre, mais sans que jamais un document limpide ou une preuve convaincante justifie cette obsession monotone. Si M. Maréchal n'a pas réussi à débaptiser le romantisme catholique, qui réussira ?

Il est très vrai que le père de Lamennais et que son oncle des Saudrais ont accepté quelques-unes des idées de Rousseau, qu'ils ont accueilli avec faveur le mouvement de 1789, qu'ils ont approuvé pour un temps la constitution civile du clergé, qu'ils ont peu goûté les ordres mendiants. Mais on va trop loin, sans doute, lorsqu'on se flatte de découvrir des microbes roussel- liens dans les moindres recoins de cette solide maison et sous tous les meubles. Vieille famille, très saine, dans l'ensemble, très équilibrée, très réaliste — nous devons à M. Maréchal de les bien connaître— les parents de Feli n'étaient pas des maniaques. S'ils eurent quelques illusions dangereuses,celles-ci tombèrent vite.

Lorsqu'il entreprit l'éducation de Feli, Robert des Saudrais voulait mal de mort aux « philosophes ». Lamennais, toujours prodigieusement sensible à l'influence de ceux qu'il aime, a grandi, pour ainsi dire, dans la réaction. Adolescent, il a lu Rousseau. On imagine, on veut que cette lecture l'ait infecté jusqu'aux moelles. Au vrai, nous n'en savons rien. Mais qu'à cela ne tienne. Faudra-t-il donc que j'apprenne à M. Maréchal que son héros, aussi prompt à se donner qu'à se refuser tout entier, brise le lendemain ses idoles doctrinales de la veille avec une fougue et une rapidité déconcertantes. Depuis sa conversion, il n'a pas cessé de combattre Rousseau, et comme je ne sache pas qu'on l'ait jamais accusé de pactiser avec ses adversaires, j'ai bien le droit de conclure que, pendant cette période hostile, la funeste doctrine ne lui était plus de rien. Comme d'ailleurs il n'était pas fou, les vérités qu'il est arrivé à Rousseau de défendre ne lui causaient pas d'horreur. Le Vicaire savoyard croyait, par exemple, à l'existence de Dieu qu'il démontrait — rare trouvaille ! — par le consentement unanime du genre humain. Lamennais a fait de même, d'où M. Maréchal déduit triomphalement que Rousseau le tenait encore. A ce jeu, Bossuet lui-même revient de Genève. Quoi qu'il en soit, nous avons, pour nous rassurer sur la pleine orthodoxie du premier Lamennais, sinon les aveux, du moins le silence de son juge. Feli s'est mis passionnément à l'étude des Pères, de Pascal, de Bossuet, de Bonald, de Joseph de Maistre. Saint-Sulpice dirige ses études. Il est décidément sur le bon chemin.

Mais si, de la doctrine nous passons aux profondeurs

de la vie intérieure, tout change. Rousseau prend sa revanche. Cette âme est à lui. Il ne la cédera point. Ainsi l'affirme M. Maréchal, nous avons déjà dit à quelles enseignes. Tout revient à répéter inlassablement qu'en 1818 Lamennais ne réalise pas encore en lui-même le crucifiement mystique de saint Paul, qu'il n'a pas les extases de sainte Thérèse. Son amour-propre vit encore. « Il ne s'est pas renoncé. » Nous nous en doutions, mais, de bonne foi, qu'est-ce que le romantisme et Jean-Jacques ont à faire ici ? S'il y a un coupable, c'est le premier des romantiques, c'est le vieil Adam. N'appuyons pas de nouveau sur ces évidences. Un seul point, mais capital — à savoir la sensibilité de Lamennais — doit nous retenir.

Ne lui faisons pas cet honneur. Rousseau n'a pas inventé la sensibilité. Celle de Lamennais était d'une vivacité, d'une irritabilité et d'une exigence extrêmes. La nature l'avait ainsi façonné, capable de faire beaucoup souffrir autour de lui et de beaucoup souffrir lui-même. Ses lectures ne sont pour rien là-dedans. Aussi bien avait-il reçu du même coup un don royal, source lui aussi de souffrances, mais qui fut — pendant la période catholique notamment — la joie et la force de Lamennais, mais qui aurait pu le sauver. « Ce grand homme eût fléchi devant un enfant tendre et pieux, écrivait Mme Swetchine à Montalembert, car il me semble bien que c'est à la seule tendresse que peut céder M. de Lamennais. » Elle avait raison, quoi qu'en ait dit Sainte-Beuve, qui trouvait assez ridicule « de supposer à ce vieux (?) cœur breton de telles tendresses ». Ridicule, lui, plutôt, de n'avoir pas deviné ce clair secret. M. Maréchal est de notre avis là-dessus,

mais cette vive tendresse l'inquiète. Il y voit un romantisme de mauvais présage. Nous l'avons dit, Lamennais, d'après lui, a trop aimé son frère, Teyssère, Caron et les autres. Eh ! que ne les a-t-il aimés encore davantage! Il ne les aurait pas désolés en quittant l'Eglise. En pareil cas, j'ai peine à comprendre ce que « trop » veut dire. Où voit-on qu'il ait sacrifié son devoir à ses amitiés ? Il avait rêvé de vivre toujours à la Chênaie avec l'abbé Jean. Etait-ce là du romantisme ? Son père en ayant décidé autrement, Féli a grondé, s'est un peu mis en colère. Le grand crime ! Il avait un insatiable besoin d'affection. Que voit-on là de si grave ? Nous ne le proposons pas comme un miracle d'abnégation, nous disons simplement que ses amitiés lui furent généralement si bienfaisantes qu'aux yeux d'un chrétien plusieurs d'entre elles peuvent sembler providentielles, et que les excès que l'on peut lui reprocher en ce genre furent toujours largement compensés par un oubli de soi, par une générosité admirables. « Vraiment, ces lettres de Lamennais, dit M. Rébelliau à propos de la correspondance avec la baronne Cottu, vèngent les hommes, ou tout au moins les grands hommes, du reproche d'égoïsme invincible que les femmes ont raison de faire à un Chateaubriand. Lamennais fut capable d'aimer autrement qu'en s'aimant chez autrui. » Si c'est là du romantisme, M. Maréchal a cause gagnée.

D'un autre côté, nous n'hésiterons pas une seconde à reconnaître que la sensibilité de Lamennais fut un des facteurs essentiels dans la préparation et le succès de notre renaissance religieuse au siècle dernier. Cela ni ne nous surprend ni ne nous gêne. N'en

déplaise, en effet, à qui voudrait canoniser la sécheresse, Dieu ne s'aide jamais de la seule raison de l'homme pour produire de tels miracles. S'il n'avait été qu'un subtil penseur, s'il n'avait pas écrit les Confessions, saint Augustin aurait-il remué l'Eglise ? S'il n'avait mis que son très ferme bon sens au service de sa piété, saint François de Sales aurait-il ramené le XVIIO siècle au goût et à la pratique de la vie dévote ? Tous les grands mouvements religieux s'appuient de même sur les puissances de sentiment, les chefs attirant à eux la foule, beaucoup plus par le chaud rayonnement de leurs qualités personnelles que par les constructions de leur esprit. A l'heure où il jeta ses plus belles flammes, Lamennais n'apportait pas une seule idée nouvelle. La nouveauté paraîtra plus tard, l'erreur avec elle. Que professait-il avant de s'être fourvoyé dans cette philosophie du sens commun, — qui d'ailleurs n'était pas de lui, — sinon la théologie de Saint-Sulpice, corrigée sur un point, par Joseph de Maistre ? S'il ne s'était agi que d'apprendre le catéchisme à une génération incrédule, l'exactitude un peu terne et presque trop sage d'Emery, la froide solennité de Frayssinous auraient suffi. Pour gagner cette bataille, il fallait une vive imagination et un cœur ardent. C'est là, n'en doutons pas, ce qui explique le succès de l'Essai sur l'indifférenee, succès prodigieux qui nous étonne aujourd'hui. Les autres prouvaient l'Eglise, Lamennais la fit aimer, parce que lui-même il l'aimait alors passionnément, et que son génie d'écrivain était à la hauteur de ce grand amour. Parce que Rousseau fut lui aussi un poète, parce qu'il fit appel aux mêmes puissances de sentiment, devrons-

nous désormais renoncer à la poésie, bâillonner un Lamennais, appeler à sa place un abbé Boyer ? Dès qu'une plume frémit, serait-ce la plume de Dante, M. Maréchal songe à Rousseau, et le voilà, j'imagine, nous rappelant que saint Pierre a été béni pour avoir cru à des dogmes que ni la chair ni le sang ne lui avaient révélés. Et qui donc soutint jamais que le romantisme catholique ait dû la fermeté de ses convictions religieuses aux seuls mouvements du cœur? Non, ce n'est pas non plus la chair et le sang qui ont appris la vraie religion soit à Lamennais, soit à ses disciples. Qu'auraient-ils pu trouver, livrés sans la grâce et sans l'enseignement traditionnel à l'impulsion de leurs sentiments ? Mais il est écrit aussi que la chair et le sang du fidèle tressaillent à la pensée de Dieu. Cor meum el caro mea exullaverunl in Deum vivum. La pensée de Dieu et de son Eglise. Ce beau texte est la devise même des Considérations de Ger- bet, des conférences de Lacordaire et des Moines d'Occident, après avoir été la devise de Lamennais. Pense- t-on que l'Eglise, ses dogmes, ses sacrements, ses saints, son histoire aient fait tressaillir de même le cœur et les sens de Rousseau ?

M. Maréchal ne demande pas, j'imagine que l'on déchire de l'histoire de l'Église une page aussi glorieuse. C'est jusque-là néanmoins que devrait le conduire la logique de son anti-romantisme. Sans cela, que voudrait donc dire le sous-titre flamboyant de sa thèse : « Contribution à l'étude des origines du romantisme religieux ? » Si Lamennais n'est qu'un second Rousseau, l'idée viendra d'elle-même à presque tous que les microbes du roussellisme ont dû péné-

trer profondément et empoisonner soit la pensée, soit la vie religieuse, en France, au cours du siècle dernier. Lisez plutôt la conclusion de la thèse. Lamennais, nous dit-on, va bientôt se transformer, écrire Y Essai, organiser la renaissance ultramontaine,

mais ce sera moins au profit de la cause catholique qu'au profit d'une influence toujours présente et qui semble être le secret moteur de l'évolution passée, comme elle le sera de l'évolution future de l'abbé de Lamennais : l'influence de Jean-Jacques Rousseau... C'est à Jean-Jacques qu'il doit d'avoir placé et de maintenir toujours au premier rang de ses préoccupations l'ardent et passionné besoin de la liberté, l'impatience de tous les jougs..., de toutes les autorités 1...

Etrange conclusion et deux fois étrange, lorsqu'on songe que, pendant tout son livre, M. Maréchal reproche à Lamennais d'avoir été trop soumis à ses directeurs, lorsqu'on se rappelle que, dès avant 1818, Lamennais a déclaré la guerre au gallicanisme, c'est- à-dire à une des formes de l'indépendance. Découvrir dans l'ultramontanisme un principe de révolte contre « toutes les autorités », je l'avoue, cela me dépasse.

Au lieu donc de le baptiser roussellien ou romantique, ce qui, proprement, ne veut rien dire, tirons de ce drame désolant les saines leçons qu'il comporte. Malade ou non, c'était un homme de bonne volonté. Il obéissait à ses directeurs. La grâce ne lui manquait

1. La jeunesse de Lamenn&is, p. 694, 695. La liberté qu'ils demandaient alors, c'était la liberté de l'Eglise.

pas. Chrétien exemplaire, il pouvait devenir un saint. Quel traitement aurait-il dû suivre ? Quel a-t-il suivi ? On voit que je déplace à peine le problème tel que l'a posé M. Maréchal. Mais cette déviation presque insensible nous ramène, nous fixe dans les sages limites de la psychologie chrétienne. Une fois sur la bonne route, s'il y a quelque chose à trouver, nous le trouverons.

Voici d'abord une médiocre étincelle, partie du feu de broussailles que j'ai allumé jadis, moi-même, il y a quelques années, — M. Maréchal veut bien gentiment s'en souvenir, — et qui, grâce à beaucoup d'érudition et d'intelligence, va devenir un flambeau. Une chose nous frappait. Il nous semblait que Lamennais tenait bien moins à ses idées qu'on ne le croyait d'ordinaire, qu'il les abandonnait comme un enfant son château de cartes, avec une ardeur égale à celle qui d'abord les lui avait rendues très chères. Je ne parle pas de certaines idées simples sur lesquelles il n'a jamais sérieusement varié, et qui répondaient à ses sentiments les plus profonds, le besoin de Dieu, par exemple, et une immense pitié pour les misères humaines. Mais que ses constructions intellectuelles proprement dites, son ultramontanisme, sa philosophie du sens commun, paraissent mal assurés ! Il y croit de toute son âme à l'heure où il les professe, et plus encore à l'heure où il combat pour elles. Mais comme il s'en fatigue vite ! Ainsi, je suis quasi persuadé qu'au moment du pèlerinage de Rome, il ne se souciait déjà presque plus de la doctrine du sens commun, une de celles pourtant qu'il était venu défendre. N'est-ce pas là ce qui explique une anecdote fort curieuse racontée

par M. Dudon ? A Rome, un jésuite invite Lamennais à une discussion amicale sur le système incriminé. Après une heure ou deux de syllogismes, la partie est interrompue. On prend date pour une nouvelle rencontre, mais Lamennais ne reparaît point. A-t-il eu peur ? Non, mais son cœur n'y était plus. Le huis-clos de ce duel inutile l'agaçait. Bref, disions-nous, n'est- il pas un de ces esprits qui le plus souvent pensent par le dehors, qui prennent toutes faites et construites les idées d'autrui, qui les accueillent avec enthousiasme, les saisissant parfois avec plus de force que ceux qui les leur ont suggérées ou imposées, et enfin les exploitant avec autant de conviction que d'éloquence. Rien là qui soit humiliant pour l'auteur de l'Essai. Bossuet pensait de la sorte, et cela ne lui a pas si mal réussi. Cette conjecture timide est devenue pour moi, depuis la thèse de M. Maréchal, une certitude absolue, appuyée sur des preuves éblouissantes qu'il serait trop long de donner ici.

Autre lumière, mais celle-ci d'un tout autre éclat. Nous disions : il pense par le dehors, M. Blondel ajoute : « Il pense, presque toujours, contre quelqu'un. » Ici, nous touchons vraiment le fond.

Certes, Lamennais aimait les idées pour elles-mêmes. Il y avait chez lui, sinon un méditatif, du moins un spéculatif de premier ordre. Au reste, rien d'un dilettante. Les idées, qu'il s'assimile avec tant d'avidité et de vigueur, vont toujours, en dernière analyse, à satisfaire les besoins profondément religieux de son âme. On dirait néanmoins que ce lutteur trouve ses convictions dogmatiques dans la lutte même, que son intelligence a tout à la fois besoin et d'une inspiration

étrangère et des troubles lumières de sa propre passion. S'il n'avait pas eu à la défendre contre des attaques très vives, il aurait soutenu avec beaucoup moins d'intransigeance sa doctrine du sens commun. Son ul- tramontanisme aurait été moins absolu, disons le mot, moins violent, si Tabaraud n'avait surgi au bon moment pour rajeunir la vieille théologie gallicane. Tabaraud pulvérisé, Lamennais s'ennuie et se ronge comme un soldat qui n'a pas vidé son carquois. Vite, un nouvel adversaire qui le stimule.

M. Garnier, écrit-il, m'a appris qu'on se préparait à nous attaquer... J'attends la censure impatiemment. Elle me réveillera. Depuis que je n'ai plus Tabaraud pour m'amuser, je ne fais que languir. J'avais besoin d'un peu de mouvement. Dieu garde du mal celui qui veut bien venir à mon secours en cette occasion et contribuer à mes menus plaisirs t.

Ces lignes ne nous livrent pas tout Lamennais, — ce qu'à Dieu ne plaise ! — mais l'un des deux hommes qu'il portait en lui. Les excuses ne lui manquaient pas. Il a raison contre Tabaraud et beaucoup d'autres, et, d'un autre côté, quelques-uns de ses dons les plus splendides le poussent joyeusement au combat. Il y avait en lui de sublimes puissances de mépris qui rappellent Dante, une fougue sarcastique, qui, déchaînée, ne s'arrêtait plus. Mais devait-il s'abandonner, comme il l'a fait, à la pente la plus redoutable de son génie ? La question est là et la réponse ne me semble pas douteuse.

1. La jeunesse de Lamennais, p. 4M.

La polémique est un mal nécessaire. Si les causes justes ne veulent pas qu'on les défende avec des armes empoisonnées, il semble que l'épée soit permise aux apologistes de l'Eglise, et même quelquefois, l'honnête gourdin. Mais il peut arriver que ces armes blessent ou accablent ceux qui les brandissent. Tous les écrivains ne sont pas appelés à ce métier-là. Il y faut une grâce particulière et des qualités naturelles, qui permettent au polémiste chrétien de conserver, au plus âpre de la bataille, cet esprit pacifique auquel sont promises les seules victoires que le Christ attend de nous. La plus sûre marque de vocation est de ne pas aimer la violence, et de souffrir soi-même des coups que l'on se résigne à porter. Humainement si bien doué pour la lutte, Lamennais n'avait pas cette vocation. Dieu, croyons-nous, l'avait choisi pour édifier et non pour détruire. La paix de son âme, le développement régulier de sa vie intérieure, était à ce prix. Après l'avoir observé à la veille, au moment et au lendemain de ses premières batailles, on aurait dû lui conseiller de remettre sur l'autel l'arme terrible qu'il maniait avec tant de joie. A cette consigne, longtemps après le premier volume de l'Essai, je crois fermement que Lamennais aurait obéi.

S'il est en effet de saintes colères, les siennes ne l'étaient pas. Elles le bouleversaient trop profondément. Une fois lancé, dans quelle mesure gardait-il la pleine responsabilité de ses outrances ? Dieu le sait, mais puisqu'elle lui enlève à ce point la possession de lui-même, il est manifeste que l'apologétique virulente contrarie la vraie grâce de Lamennais. Il avait l'imagination souvent malade. Un jour, à Juilly, il disait à

ses disciples « qu'à Paris, dans les temps mauvais, il avait pu observer sur la face des hommes du sang, des taches et des barres jaunes et noires parfaitement semblables aux flammes qui bouillonnent dans le cratère du Vésuve ». Avec cela, que l'on imagine la figure tragique ou bouffonne que devaient faire à ses yeux, surexcités par la passion de vaincre, Tabaraud, Roger, Picot et Mgr Mathias le Groing de la Roma- gère, et d'autres, hélas ! tous ceux enfin qui le provoqueront ou qui se risqueront à le contredire. Qu'on ne me rappelle pas qu'un visionnaire ainsi transporté a droit à plus d'indulgence que ceux qui disent les paroles qui tuent avec un sang-froid frelaté d'onction. J'en suis assez convaincu. Mais puisque la polémique troublait ainsi jusqu'aux sens de Lamennais, au lieu d'encourager ce nouveau David, n'aurait-on pas dû lui enlever sa fronde encore innocente ? Prophètes que nous sommes, Dieu nous garde d'accuser des innocents qui n'ont voulu que le bien et qui ne lisaient pas dans l'avenir. Mais quoi ! Presque tout le monde aujourd'hui est persuadé que l'abbé Caron s'est trompé lourdement lorsqu'il a décidé, d'autorité, la démarche irrévocable de son pénitent. Pour moi, plus j'y réfléchis, en essayant de me mettre à sa place, et plus je me demande si je n'aurais pas fait comme lui. On a beau dire. Je ne vois Lamennais que prêtre. Etait-il donc plus tendre que saint Augustin ou que saint François de Sales ? Cette tendresse sur laquelle on bâtit, on rêve pour lui, avec lui peut-être, je ne sais quelle existence, où l'on semble croire qu'il aurait trouvé le calme parfait ; cette tendresse, à la bien comprendre, dans son étendue si noble et si gé-

1

néreuse, n'est-elle pas, au contraire, une des marques de sa vocation ? Prêtre et jusqu'aux moelles, même lorsque ce caractère lui a pesé de la façon la plus insupportable, tel nous le montrent et l'histoire de son apostolat, et ses lettres, et ses écrits, tel l'ont vu la plupart de ses contemporains, croyants ou non. Mais ce prêtre, au lieu de le laisser partir pour des expéditions lointaines, d'autant plus dangereuses pour lui qu'elles l'attiraient davantage, n'aurait-il pas mieux valu mille fois le condamner à n'être que prêtre, l'enfermer dans le sanctuaire, — et, que M. Maréchal me pardonne cette faiblesse, — et à la Chênaie ?

La polémique l'épuisait et le desséchait deux fois, et parce qu'en elle-même, elle n'est pas nourrissante, et parce qu'elle le retenait loin de son vrai centre. Qu'on se rappelle, en effet, ce que nous disions tantôt sur la nature de son intelligence. Si la doctrine ul- tramontaine s'était lentement formée en lui dans une méditation pieuse sur la vie de l'Eglise, la guerre aux Picot et aux Tabaraud aurait pu, en quelque façon, rendre sa propre dévotion plus fervente. Mais ce dogme, reçu par lui et de toutes pièces, sous une dictée étrangère, il ne s'en est pénétré qu'en le discutant, qu'en le défendant. Le fond de sa doctrine était la vérité même. Le concile du Vatican lui a donné raison sur ce point. Comme tous nos dogmes, celui- ci est principe de force intérieure et de sainteté. Mais Lamennais y voit, avant tout, le granit contre lequel il jette et fracasse des ennemis lamentables. N'est- il pas à craindre que ces flots de sang, dont l'attente, dont le spectacle l'enivre, détournent sa pensée, son cœur, ses lèvres de la source vive, mais pacifiante,

qui sort de la pierre évangélique pour le rafraîchissement et la sanctification des fidèles ? Ajoutez à cela les effets déprimants de ces sortes de triomphe, lorsqu'un esprit d'amour n'en atténue pas la violence ; la détresse qui suit les œuvres de mort, la bassesse qui souvent les accompagne. Mathias le Groing de la Romagère aurait-il été un sot, jouer sur le nom ridicule, railler la sénilité de cet évêque, est-ce digne d'un Lamennais, et cela lui est-il bon ? Ou la parole du Maître n'a pas de sens, ou nous devons conclure qu'un glaive aussi vil, une massue aussi grossière ne conviennent ni à saint Pierre, ni à ceux qui luttent pour lui. Un grand écrivain, qui n'ignore pas l'art terrible du mépris, mais qui estime à leur juste valeur les « œuvres de colère », M. Maurice Barrès nous le disait hier magnifiquement à propos du plus noble des poètes :

Un Lamartine n'écrit pas avec sa souffrance et sa fièvre, par soubresauts maladifs. Quand sa source est empoisonnée, il ne la laisse plus se verser sur le monde. C'est une âme trop pure et trop haute pour haïr. « Six mille vers d'injures ! » s'écria-t-il en lisant les Châtiments. Dans chaque être, il y a des parties dignes d'être aimées, et pour celui qui les voit, qui les sent, un pamphlet devient insupportable. « Ce n'est pas, disait-il, le métier des immortels. » Il replie ses ailes sur son visage, il se tait'.

Lamennais, qui, dans ses heures calmes, trouvait sans peine, dans tous les cœurs, « des parties dignes d'être aimées », Lamennais, en 1820, n'avait pas à

1. Echo de Paris, 30 avril 1913.

replier ses ailes, mais, au contraire, à reprendre, à élargir son premier essor, cet essor laborieux, sans doute, mais béni du ciel, et que M. Maréchal, je ne saurai jamais pourquoi, s'acharne à lui interdire. Un ou deux livres de combat, le premier volume de l'Es- sai, un coup de clairon qui ressuscite les morts, qui rende l'allégresse aux catholiques et qui apprenne à la France qu'elle compte un génie de plus ; après cela, qu'il laisse l'ennemi, qu'il ne songe plus désormais qu'à se nourrir lui-même, et nous avec lui, de sa foi, de son espérance et de son amour. Nous l'avons assez dit jadis, trop peut-être, puisque M. Maréchal a tiré de nos remarques des conséquences qui nous épouvantent, oui Lamennais a souffert, et souffrira peut-être toujours du « silence de Dieu ». Ses efforts vers la piété ne lui font pas sentir Dieu, comme sa confiance naïve se l'était promis. Sa traduction du Guide spirituel, ses Réflexions sur l'Imitation, en nous laissant voir l'ardent chrétien qu'il voudrait être, nous cachent ses propres désolations et son impuissance. Irons-nous pour cela lui défendre ce pieux travail, comme un « divertissement » funeste ? Lui dirons- nous que, cherchant Rousseau dans Y iniilalion, il n'y trouvera que Rousseau. Cruelle et fausse doctrine. Eh ! tout au contraire, ce travail que Rousseau n'inspire ni de près, ni de loin, ce travail lui est tout à la fois et remède et nourriture. Comptes sur son incomparable souplesse, sur la sincérité et la pureté de ses désirs, comptes sur la grâce. Qu'il écrive, qu'il écrive encore, mais uniquement des œuvres d'amour, et, Dieu aidant, sa plume le sauvera. Faisons-nous à ce rare génie une part trop grêle ? L'imagination s'enivre,

au contraire, à la pensée de tant de chefs-d'œuvre qu'il aurait pu nous laisser, et qui, après l'avoir lentement guéri, pacifié, façonné lui-même, auraient édifié des milliers et des milliers de lecteurs. Tout ce qui a été fait depuis, et, ne l'oublions pas, par ses disciples, — Gerbet, Montalembert, Lacordaire, Guéranger, — il aurait pu l'entreprendre, lui à qui le travail ne coûtait rien, et qui avait en lui de telles sources de poésie. La vie des saints de Bretagne, ou encore une Année liturgique écrite par Lamennais, serait-ce assez beau ! Il avait songé, nous dit-on, à refaire les Martyrs. Pourquoi pas ? Rappelez-vous le pittoresque familier des Affaires de Rome, les courts poèmes en prose qu'il a semés dans le Livre du peuple. Une lyre, comme la sienne eût assemblé les pierres de vingt cathédrales. Que n'a-t-il brisé, sans pitié, la corde d'airain ?

Mais, suprême inquiétude, si vous désarmez ainsi Lamennais, qui donc luttera contre Rousseau — ce Ronsseau qu'il faut bien qu'on tue, au moins une fois par an, — semble nous demander en finissant M. Maréchal ? Dominus providebit. Joseph de Maistre vient de mourir, mais son œuvre ne passera pas. Louis Veuillot est déjà né. L'épée d'une part, le gourdin de l'autre. De nouveaux venus leur succéderont, et nous aurons toujours assez de violents. Pour Lamennais, moins il ressemble à François de Sales, plus il doit répéter avec ce grand saint : « Qui prêche avec amour prêche assez contre l'hérétique, même s'il n'use d'aucune parole contre eux. »

CHAPITRE III

LE ROMANTISME CONSERVATEUR

§. I. — WALTER. SCOTT

Bien que Walter Scott ait enchanté jadis plusieurs générations de jeunes Français, les grandes personnes qui le croiraient indigne d'elles et « Bibliothèque rose » se tromperaient fort. Le dernier des auteurs auxquels on puisse le comparer, c'est Jules Verne ; le premier nom qui vienne à l'esprit lorsqu'on étudie les Waver- leij novels, c'est Shakespeare. Un de ses disciples les plus fervents, Balzac, place les romans de Scott dans la bibliothèque de Lucien de Rubempré, « parmi les grandes œuvres qui apparurent depuis la paix sur l'horizon littéraire et scientifique, les ouvrages de Schiller, de Gœthe, de lord Byron, de Berzelius..., de Cuvier, de Lamartine1 ». Personne, du reste, ne l'ignore, ces livres que la France néglige depuis quelque temps, mais que les pays de langue anglaise réimpriment sans cesse, ont eu, pendant la première moitié du XIXe siècle, une gloire européenne, une vogue, un rayonnement

1. Dans les Illusions perdues, il cite au moins trois fois W.Scott et une fois, pour comparer la Rebecca d'ivanhoe aux créations de la littérature universelle, Angélique, Francesca, Alceste, Figaro, Don Quichotte.

extraordinaires \ L'influence exercée par W. Scott sur les destinées du romantisme français fut capitale, et cette influence dure encore. Tel livre d'hier, la Grande pitié des églises de France, continue la tradition du grand Écossais. Les maîtresses pages de ce livre où M. Maurice Barrès s'est enfin pleinement défini, Scott, médiocre styliste, n'aurait pu les écrire, mais il y aurait certainement reconnu la claire expression de sa pensée la plus profonde. Dans la mesure où nous restons romantiques, nous vivons encore du vieux Scott. Ceux d'entre nous qui ne l'ont pas lu ou qui l'ont abandonné gardent sa marque. Celle-ci, je l'espère, ne s'effacera pas de sitôt.

Ce mot de romantisme ne doit pas nous épouvanter. D'excellents esprits le font aujourd'hui synonyme de peste noire. Comme il leur plaira. Pour ma part, j'ai passé l'âge où l'on s'excite pour ou contre un être de raison. Il y a romantisme et romantisme, ou plutôt il y a des romantiques innombrables, les uns malsains et les autres bienfaisants. Proscrire d'un seul décret tout romantisme, fulminer contre tous les romantiques, un catholique ne le pourrait faire sans se renier lui- même. Pour avoir été l'un des chefs principaux du romantisme, Walter Scott n'en reste pas moins la vivante contradiction de Rousseau. Relèvent directement de lui et notre Montalembert, et Newman, et Manzoni, enfin et surtout peut-être Mistral lui-même,

1. A la mort de Scott, en t832, l'éditeur Gosselin évaluait à 1.500.000 le nombre de volumes de Scott (traduction Defauconpret) imprimés à Paris. Il y avait eu d'autres traductions. Du reste, le succès avait été si grand qu'on dut traduire alors, non pas seulement les romans et les poèmes, mais les œuvres complètes. Dans l'édition in-12 de Gosselin, la série Recomposait de 165 volumes.

les Waverley novels étant l'ébauche fruste de Mireio et de Calendau. Si cela est vrai, comme je vais essayer de le montrer, en faut-il davantage pour que nous gardions le culte de ce grand romantique ?

Lorsqu'il publia son premier roman, Waverley (7 juillet 1814), Walter Scott, un peu moins âgé que Chateaubriand (1768 ; 1771), avait 43 ans. Homme de loi d'abord, comme son père, le Fairford de Redgauntlel, puis sheriff de son comté et homme de plume, le tout malgré lui. Il était né pour l'action, et, sans l'heureux accident qui le rendit boiteux dès sa première enfance, 1814 et 1815 l'auraient vu lieutenant de Wellington. Il ne s'est jamais consolé d'avoir manqué Waterloo. Du moins voulut-il, au lendemain de la victoire, se donner l'âpre joie de visiter le champ de bataille. Il a écrit tout un livre, les Lettres de Paul, sur ce pèlerinage rageur et enthousiaste. Ecrire, la seule façon pour lui de partager la vie des héros. Avant de s'éteindre dans l'office d'un procureur, l'étoile des Scott avait éclairé les éternelles querelles des clans écossais, les belles razzias sur la frontière et les conspirations jaco- bites. S'ils doivent travailler pour vivre, c'est que le bisaïeul de sir Walter, Bear die, comme on l'avait surnommé, s'était ruiné pour les Stuarts, perdant ses biens et ne gardant que sa barbe, qu'il ne voulut plus couper depuis le triomphe de l'usurpateur. And lost his land, bul kepl his beard. Race de francs-tireurs, de braconniers et de chefs arabes ; race d'avoués avisés, prudents, laborieux, économes et foncièrement honnêtes ; aventures et vie bourgeoise ; poésie et gros bon sens, c'est tout Walter Scott. Prêtez-vous à lui, vous croirez d'abord qu'il va vous faire tourner la tête ;

mais vous sentirez bientôt que tout en vous amusant il vous a rendu plus sage. « Chez un honnête homme, a-t-il écrit, le sens commun finit toujours par avoir le dessus. »

Il avait épousé la fille d'un émigré, Charlotte Charpentier, — peut-être Julie Mannering, — délicate, rieuse, vaillante, mais sans fracas, française jusqu'au bout des ongles. Je ne saurais dire pourquoi, mais j'ai l'impression que Lady Scott est restée jusqu'au bout un peu dépaysée dans cette rude Ecosse. Simple et d'une parfaite gentillesse, ces bonnes gens et son mari même la voyaient, je crois, princesse lointaine. On ne lui rendit pleinement justice que lorsqu'elle eut disparu. Son esprit effarouchait leur humour, sa façon de n'appuyer pas leur semblait frivolité. Il faut bien le dire, Sir Walter n'avait pas un atome d'esprit. Ses grâces, quand il en fait, ses plaisanteries sont plus que massives. Il est chevaleresque, mais à l'ancienne mode et de son pays. Il a de profondes tendresses, qu'un orgueil farouche et stoïque n'arrive pas toujours à cacher, mais pas le moindre raffinement. Sauf les yeux, il n'a pas de sens. Son goût ne discerne rien ; son oreille est désespérément fausse ; les pires odeurs ne l'atteignent pas. Ainsi, dans l'ordre moral, il y a des nuances qui lui échappent. D'ailleurs, incapable d'une bassesse, honnête jusqu'à l'héroïsme, puisqu'il s'est tué de travail à vouloir payer ses dettes.

Lorsqu'il publia Waverley, ses ballades et ses épopées lyriques l'avaient déjà rendu populaire i. On le

1. Et Waverley et les romans qui suivirent, du moins jusqu'en 1827, parurent sans le nom de leur auteur. De là est venue l'habitude de désigner la série par le titre du premier volume. On dit, aujourd'hui encore, les Waverley novels.

tenait pour le plus grand poète anglais de l'époque.

Byron ne lui avait pas encore enlevé le sceptre, que d'ailleurs Walter Scott, moins fier de son génie que de ses aïeux, abandonna de la meilleure grâce du monde. Quant à ses deux autres rivaux, Coleridge et

Wordsworth, ils ne devaient s'imposer que très lentement à l'admiration universelle i. Imaginez un Dé- roulède gothique et très supérieur, vous aurez Walter

Scott poète. Ses vers se laissent lire aujourd'hui encore, faciles, brillants, entraînants comme une musique militaire, mais, auprès des romans, ils ne comptent pas s.

1. Shelley (1792) et Keats (1795) débutaient à peine ou n'avaient rien publié. Queen Mab est de 1813, les premiers vers de Keats ont paru en 1817. Tennyson (1809) et Browning (1812) venaient de naître. Il n'est pas inutile de rappeler que Keats admirait fort les bohémiennes tragiques de W. Scott.

2. Quelques lecteurs, qui ne connaîtraient pas encore Walter Scott, et qu'épouvanterait le nombre de ses romans, ne seront peut-être pas fâchés de trouver ici un essai de « direction », qui les dispense de tout lire et leur indique le plus exquis. Excluons d'abord les médiocres, qui ont presque tous leur mérite, mais qu'on peut réserver aux enthousiastes de Scott, soit : le Nain, Pevéril du Pic, Le Monastère, Anne de Geierstein, Les Eaux de Jionan, Robert de Paris, le Château périlleux. Tous les enfants doivent connaître les trois romans gothiques, Ivanhoe. le Talisman, et Quentin Durward, livres admirables, le dernier surtout, mais qui répondent peut-être moins au goût des lettrés d'aujourd'hui. Kenitworth, l'Abbé, Woodstock (Elisabeth et Amy Robsart, Marie Stuart, Cromwell) sont aussi très beaux, mais leur charme a vieilli. Reste l'incomparable série écossaise qui ne contient que des merveilles. La voici d'après l'ordre chronologique des sujets : La jolie fille de Pcrth (l'Ecosse vers la fin du xiv" siècle) ; tous les critiques ne mettent pas ce livre parmi les plus hauts chefs- d'œuvre de Scott ; pour ma part, je le préfère à de plus fameux ; Les Aventures de Nigel; ici, nul doute n'est possible ; Histoire du temps de Montrose (l'Ecosse et les highlands sous Charles Ier), encore une merveille, comme d'ailleurs tout ce qui suit : La Fiancée de Lami?ieri?iooi- (l'Ecosse vers 1669) ; c'était, je crois, le préféré de Swinburne, et, en général, des modernes esthètes anglais; Les Puritains d'Ecosse (Old mortality) (répression des puritains sous Charles II, 1679) ; le Pirate (vie dans les Orcades vers 1724) ; les avis sont partagés sur celui-ci, très beau néanmoins : c'est l'œuvre d'un Loti primitif, jeune et joyeux ; la Prison d'Edimbourg (l'Ecosse vers 1737) ; sur ce livre et sur les Puritains d'Ecosse, il

Walter Scott écrivait, — ou bien, quand il était malade, dictait — ses romans avec une rapidité vertigineuse. Nulle hésitation au sujet de la marche du récit; pour le style, nulle rature. Il ne met pas plus de temps à composer un volume que le plus actif des scribes n'en mettrait à le copier. Comment dire pourtant qu'il improvise, lorsqu'on songe à la préparation lointaine, aux trente années de recherches érudites et d'observations sur le vif, qui l'ont façonné à accomplir en se jouant de semblables tours de force? Elevé par une mère que passionnaient les traditions héroïques des clans écossais, il commence, tout enfant, à collectionner les chansons populaires que les marchands ambulants promènent dans leurs boîtes. Puis il va de village en village, recueillant les souvenirs, les légendes, les ballades, toutes les reliques du passé national. Une scène de l' Antiquaire nous le montre dans l'excitation de cette chasse, l'admirable chapitre où Oldbuck, fasciné devant la hutte de la vieille Els- peth, fait taire ses compagnons, tire son carnet et attend fiévreusement que le chant reprenne. Ajoutez à cela une lecture insatiable, des recherches minutieuses sur les familles d'Ecosse, la connaissance théorique et pratique des lois du pays, et une mémoire miraculeuse. A quarante ans, il possède l'Ecosse entière

n'y a qu'une voix. Vient, ensuite, la grande trilogie jacobite, Rob- Roy (1715), Waverley (1745), Redgauntlet (1767) (origine, triomphe et écrasement définitif des conspirations en faveur des Stuarts).

Restent les deux romans dont l'action se passe de nos jours, Guy Mannering (vers 1790) et l'Antiquaire (1804), que tout le monde place au premier rang.

sur le bout du doigt, et comme très peu de savants possèdent leur petite ville ou leur province. D'un autre côté, cette science n'est pas seulement livresque. Scott ne s'isole pas dans le passé. L'Ecosse lui est tout autre chose qu'une bibliothèque ou un musée. Il a un furieux besoin d'aller, de courir. Galopant, tout ce qu'il rencontre augmente sa joie de vivre : un torrent comme une ruine, un berger comme un fantôme. Ses chevaux, ses chiens, ses paysans se mêlent naturellement au cortège des grandes ombres qu'il évoque. S'il écoute ravi la ballade de la vieille Elspeth, il ne regarde pas avec moins d'avidité la vieille Elspeth elle- même. Il sait l'histoire des anciennes maisons d'Edimbourg, mais il sait aussi les originaux vivants qui continuent cette histoire. Pour un livre qu'il a lu, vingt personnages en chair et en os qu'il a feuilletés indéfiniment, dont il retient les humeurs, les manies, les mots, jusqu'à l'accent même. Qu'il s'avise un jour d'écrire des romans, il n'aura qu'à choisir entre les mille visions qui l'ont enchanté depuis sa petite enfance. Il règne despotiquement sur deux mondes : le passé et le présent.

Des romans, mais Walter Scott en a fait depuis qu'il respire. Il avait reçu le don royal que la nature n'a pas réservé aux seuls écrivains, qu'elle prodigue même aux simples, et qu'elle refuse ironiquement à la plupart des romanciers. Il a le génie du conte. Bien longtemps avant d'écrire Waverley et les romans qui suivirent, il avait raconté de vive voix ou ces histoires ou d'autres semblables à ses camarades de collège, à ses hôtes, à ses compagnons de chasse, de pêche ou de voyage. Quatre, cinq heures durant, une nuit en-

tière parfois, il tenait son monde. Plus tard, il eut beau désavouer ses romans, quiconque avait passé une soirée avec lui ne pouvait hésiter à le reconnaître. « Ou c'est vous, ou c'est le diable », lui disait un de ses amis.

Ces histoires, il sait à peine d'avance, souvent même il ignore tout à fait où elles doivent le conduire. Il s'abandonne à sa propre verve, aussi curieux que nous des surprises qui vont surgir. Le roman est pour lui une aventure, comme la chasse ou la guerre. N'attendez pas de lui un plan régulier, une progression savante, enfin ce que demandent les arts poétiques. Le génie du conte n'est pas contraire au génie drama- tique, mais il ne se confond pas avec celui-ci. Rien ne ressemble moins à un roman de M. Bourget qu'un roman de Scott. Chez celui-ci, mille incidents qui s'accrochent les uns aux autres comme ils peuvent ; chez celui-là, un ordre serré qui a tout prévu, qui préside à tout. A l'examiner du point de vue de l'intrigue centrale, tel roman de Scott, Rob-Roy, par exemple, ne tient pas debout. La trahison qu'il a imaginée pour précipiter la rencontre des principaux personnages est inintelligible. Personne ne s'y intéresse, personne ne la prend au sérieux. On est entraîné quand même. Rob-Roy n'en reste pas moins un chef- d'œuvre, avec Mannering et Redgauntlet, un des trois préférés de l'admirable Stevenson. Ainsi, pour La prison d'Edimbourg et pour beaucoup d'autres. Scott n'ignore pas que tout cela est aussi mal charpenté que possible. Il avoue ingénument sa faute, et il recommence de plus belle. A quoi bon s'acharnerait - il à mieux faire ? Il ne veut que nous amuser et s'amu-

ser lui-même. D'ailleurs, il ne pourrait pas se corriger. « Vous devriez au moins prendre le temps d'ordonner votre récit », se fait-il dire par un compère, dans une de ses préfaces ; à quoi il répond :

Ne touchez pas cette plaie. Croyez-moi, je n'ai pas été assez fou pour négliger les précautions ordinaires. A plusieurs reprises, j'ai tenté de jalonner géométriquement mes livres, de construire une fable qui se développât graduellement, qui suspendît savamment l'intérêt, piquât la curiosité, et enfin se dénouât par une catastrophe sensationnelle. Hélas, dès que je me mets à écrire, il semble qu'un lutin se pose sur les barbes de ma plume et me fait délaisser mon plan. Mes personnages, de plus en plus vivants, prennent un relief qui me fascine, mille rencontres nouvelles me viennent à l'esprit, et, tout ébloui, je laisse dormir l'intrigue... Quand je tombe sur un caractère tel que le bailli Jarvie ou Dalgetty, mon imagination s'emballe, mon intelligence est en liesse, je ne résiste pas à ces nouveaux amis qui m'entraînent à des kilomètres de mon sujet... Si, pour obéir à vos conseils, je résiste à ces tentations, me voilà pataugeant dans l'ennui et la platitude... Plus d'entrain, plus de soleil, je suis un autre homme...

Il a bien choisi les exemples qu'il nous donne, Jarvie et Dalgetty, ces deux types immortels, qui illuminent de leur présence et de leurs propos les romans où ils figurent, Rob-Roy et Une histoire du temps de Mon- trose. Le premier est un paisible banquier de Glascow; le second un officier de fortune, qui vend son épée au plus offrant; tous les deux bavards comme Sancho, héroïques comme Don Quichotte. Ils ne se ressemblent, d'ailleurs, que par ces deux traits. Simple com-

parse, Jarvie ne paraît que dans la seconde moitié du volume, mais, dès lors, on ne peut plus se passer de lui. Quant au major Dalgetty, il envahit le roman dès la première page et pour ne plus le quitter, bousculant les autres personnages, accaparant l'intrigue pour lui tout seul. Très certainement, Walter Scott n'avait pas prévu ce désastre magnifique. Dans l'ébauche primitive, Dalgetty devait parader trois ou quatre fois, mais laisser le devant de la scène aux héros naturels du livre, à Montrose, aux chefs des clans rivaux. Mais, dès son apparition, le burlesque major a tellement réjoui son père que celui-ci n'a plus eu le courage de se séparer de lui. Ce parasite absorbe tout; il fait, à lui seul, tout le roman. Touchante faiblesse que Scott ne s'est permise qu'une fois, et qui reste d'autant plus excusable que ce roman dépasse à peine les proportions d'une nouvelle. Dans le vaste cœur de Sir Walter, il y a place pour tout un monde. Il se donne tour à tour à chacune de ses créatures et se laisse mener par elles. Reconnaissez le Sir Walter qui ouvre son palais d'Abbotsford à l'Ecosse entière. Grands seigneurs, bardes populaires, basochiens d'Edimbourg, pêcheurs de saumon sont assis à la même table. Le plus humble a le droit de parler, de rire tout haut. Scott remplit les coupes, allume les verves. De l'ar- rière-arrière-cousin de Robert Bruce ou d'un berger poète, on ne sait où vont ses préférences. Tout ce qui vit, lutte, chante et fait tapage lui est également cher. Il en va de même dans ses œuvres où se heurtent, vivants, très vivants, rois, reines, lairds, highlanders, bandits, cavaliers, têtes-rondes, jardiniers, paysans, bohémiens, juges de paix, mendiants, contrebandiers,

pirates, un peuple infini. Chacun d'eux l'occupe, l'amuse, l'émeut, le possède. Innombrable famille dispersée dans tous les milieux, à travers plus de quatre siècles. Un signe de lui les rassemble. La ronde s'ordonne aussitôt, le bruit commence. Les vitres d'Abbotsford flamboient et tremblent. C'est le jovial patriarche qui joue avec ses enfants. Les personnes sensées se bouchent les oreilles, les esthètes pâment de mépris. Montrons que cette fête joyeuse est réglée par la musique des sphères, que le magicien qui met tout ce monde en branle est le plus bienfaisant des sages.

Tout romantisme professe une certaine dévotion envers le passé, dévotion qui est souvent accompagnée d'une certaine défiance envers le présent. Mais tous les romantiques ne donnent pas à cette dévotion les mêmes raisons, les mêmes objets. Il y a, de ce chef un romantisme enfantin, un autre morbide, un troisième tonique. Aux uns, le passé n'est que décor ou bibelot ; aux autres, il est ruine et sainte poussière ; à d'autres enfin, clef de voûte et ciment. Il amuse ; il ravit et désespère ; il inspire et soutient. Les diverses attitudes romantiques envers le présent répètent les mêmes contrastes : ceux-ci le trouvent ennuyeux, ceux-là mauvais, les troisièmes bon, mais incomplet et ne se suffisant pas à soi-même. De ces trois romantismes, Walter Scott représente quelquefois le premier, mais plus habituellement le troisième ; jamais le second. Que les délicats me pardonnent ces

tristes chiffres et ces termes dissertatifs : on n'est jamais trop lucide en de tels sujets.

Antiquaire, collectionneur, Sir Walter aimait les vieilles choses jusqu'à la manie. Son Abbotsford, construit par lui, rivalise avec les châteaux du roi de Bavière et l'absurde Frigolet. Tours et tourelles; toits blasonnés ; panneaux et plafonds pavoisés de moulages gothiques; armes et plaids un peu partout. Tout est prêt pour un bal masqué; on a le théâtre, on a les costumes. Ce même goût, quelque peu faux, paraît dans les romans. Moins, sans doute, beaucoup moins qu'on ne l'a dit, mais il y paraît. Certes, le joyeux et génial Sir Walter n'aurait jamais écrit Salammbô, ce livre mortel, mais il s'est complu trop souvent dans un romantisme inférieur qui se nourrit de l'écorce du passé et mélodramatise l'histoire. Trop de chevaliers qui ne sont que des armures, trop de manoirs compliqués. Ce travers inoffensif a, du reste, son bon côté et n'a pas servi que les brocanteurs. Ce sont, après tout, les fidèles de Walter Scott qui ont arrêté les ravages de la bande noire. Et puis, sait-on jamais exactement où finissent le décor et la lettre, où commencent le drame et l'esprit? Après Montalembert, après Coura- jod, les fils spirituels de Walter Scott s'appellent aujourd'hui André Hallays, Emile Mâle et André Michel.

Bien plus redoutables, d'autres romantiques aiment le passé, comme certaines veuves, dit-on, leur mari, parce qu'il n'est plus là. Leur adoration veut un cadavre. Ils rêvent, ils s'exaltent sur une tombe entre deux cyprès. Qu'un miracle ressuscite leur défunt, ils le prendront aussitôt en horreur et courront à une

autre tombe. Le paradis qu'ils se créent n'a pas de plus haut mérite que d'être perdu. La portion de l'histoire que leur culte a choisie leur apparaît comme une île submergée que plus rien ne rattache à notre monde moderne. Le moyen âge fut cette île pour beaucoup des premiers romantiques. « Regrettez- vous ce temps... » Puis on s'éprit de la Renaissance, féconde en beaux crimes. L'honnête et paisible Taine y a cru. Puis la Grèce d'avant le Christ, qui parut — Dieu sait à quelles enseignes ! — le séjour du bonheur parfait. Ignorance, niaiserie, sans doute, mais aussi poison, levain d'anarchie. On est venu trop tard dans un monde trop vieux; on est exilé parmi les barbares. Que faire, sinon se réfugier dans le rêve, fuir l'action, maudire la vie ?

Reste le romantisme de Walter Scott. Il adore le passé lui aussi, mais un passé toujours vivant qui nous baigne encore, qui nous fait la solidité du présent et une part de sa noblesse, un passé que menacent les réformateurs à outrance, et qu'il faut défendre contre eux. Armature morale, autrement vénérable que les pierres gothiques, et plus résistante. Si nous le voulons, le temps n'aura pas de prise sur elle. Les plumes et les dentelles des « Cavaliers » ne sont plus que poussière : Montrose vit encore sous un autre nom, il s'appelle Sir Walter.

Les 1Vaverley novels nous font, en effet, comme toucher du doigt la survivance du passé dans le présent, la continuité bienfaisante de l'histoire, l'indestructible chaîne qui relie nos existences d'aujourd'hui à celles d'autrefois. Taine — romantique au pire sens de ce mot en maints passages de sa Littérature an-

glaise — Taine n'a pas su comprendre ce romantisme conservateur de Walter Scott : « Toutes ces peintures d'un passé lointain 1 sont fausses, dit-il ; les coutumes, les paysages, les dehors sont seuls exacts ; actions, discours, sentiments, tout le reste est civilisé, embelli, arrangé à la moderne. » C'est « à l'ancienne » qu'il fallait dire. « Civilisés », oui, les personnages de Scott le sont tous, mais par une tradition plusieurs fois séculaire ; « embellis », oui encore, mais par le reflet du passé qui les auréole ; « arrangés » mais de manière à mettre en relief ce qu'ils gardent encore des vieilles mœurs qui les ont faits ce qu'ils sont.

Rions tant qu'il nous plaira, écrit à ce propos un des maîtres de la critique anglaise, Leslie Stephen, rions de ses panoplies et de ses tourelles, il n'en reste pas moins que Scott nous a rendu le service immense de vivifier l'histoire. On répète communément qu'il nous a fait sentir le premier que les hommes du passé furent en leur temps des vivants tout comme nous. Oui, certes, mais il faut s'entendre. Son plus haut mérite, dirai-je, a moins été de nous montrer le passé tel qu'il était quand il était le présent, que de nous le montrer encore présent. Ses preux, ses croisés ne sont après tout que des mannequins, il ne paraît créateur magnifique et conteur sans pareil, que lorsqu'il ressuscite (sous les habits d'autrefois) ses

1. Taine parle toujours comme si tous les romans de Scott nous transportaient à l'époque gothique. C'est encore le contraire qui est le vrai. Sauf La jolie fille de Perth et Nigel, tous les chefs- d'œuvre de la série restent dans les limites d'une période que Scott a pu connaître, ou directement, ou du moins par le témoignage des acteurs eux-mêmes. S'imaginer que la plupart des Waverley novels appartiennent à la catégorie des restaurations historiques, en d'autres termes que Waverley, Rob-Roy, Redgaun- tlet et les autres ressemblent à Notre-Dame de Paris, on ne peut guère se tromper plus lourdement. Taine ne va pas tout à fait si loin, mais de peu s'en faut.

propres contemporains. Et cette remarque ne contredit pas la première, car l'originalité de Scott fut de démêler clairement, dans la formation de ces caractères qu'il aimait tant et qu'il a si bien décrits, le travail d'une longue évolution historique. Tout, dans ce pays qu'il exalte, se rattache par des racines visibles et continues à l'ancienne Ecosse... Tous ces personnages portent la marque pittoresque de leurs origines lointaines. Là est le charme dont il les voit revêtus. Lorsque Fielding décrit les gentilshommes campagnards ou les avocats du XVIIIe siècle, pas un des traits qu'il emploie ne laisse voir que l'auteur s'avise qu'il y ait eu jadis un XVIIe siècle, et encore moins un XVIe siècle. Scott, au contraire, ne peut évoquer un caractère sans lui assigner sa place dans l'organisme social qui n'a pas cessé de croître depuis l'aube de l'histoire i.

Fortes remarques, et qui, pour le dire en passant, nous font saisir une des différences essentielles entre l'esprit classique et le romantique, l'auteur de Tom Jones étant un classique pur, comme chacun sait.

Tout ceci revient à dire que Walter Scott a écrit, en vingt volumes, le roman, l'épopée de la tradition. Le sublime Burke venait d'annexer à la philosophie de la politique et de l'histoire ces terres presque nouvelles. Sir Walter a illustré de vignettes romantiques les discours et les pamphlets de Burke, ouvrant ainsi la voie à Manzoni, à Mistral, à Paul Bourget, à Barrès. « Burke, écrit encore Leslie Stephen, dénonçait, au nom de la prescription, les a priori, les raisonnements abstraits de la Révolution française. Il soutenait que

1. Hours in a library, t. 1 ; je traduis librement ce passage, mais en lui laissant sa lucide rudesse.

sans le contrefort d'une foi séculaire, d'un ordre traditionnel, c'en était fait de l'heureux fonctionnement de toute société humaine. Scott n'était alors qu'un jeune homme (en 1792, il avait vingt ans) ; ce qu'il fera plus tard sera justement de montrer, par des exemples concrets et par de vives peintures, le prix et la beauté d'un ensemble organique de traditions. » Non pas qu'il prêche jamais. Il en est bien incapable. Il ne veut que s'amuser et nous amuser. Le puritain Carlyle lui reproche aigrement de n'avoir pas eu de « message ». A d'autres, à Burke, à Joseph de Maistre, à Bonald, de formuler didactiquement ce message. Il suffit que ces romans respirent le respect, l'amour du passé et qu'ils nous imprègnent insensiblement du culte de la tradition. Soyez sûrs, du reste, qu'une pensée très réfléchie, qu'une observation très aiguë président à ces jeux. Ainsi, comme il le dit lui-même dans la préface de l' Antiquaii,e, il va chercher ces personnages dans ces classes de la société « qui sont les dernières à se transformer sous l'influence de la culture générale et à perdre leur ancienne originalité », le monde de la basoche, par exemple, les sectaires, les paysans, les petites gens. Aussi bien, s'il avait présenté sa doctrine sous une forme abstraite et agressive, Scott aurait-il certainement passé la mesure et suscité au moins autant de contradicteurs que de disciples. Tory farouche, immuable, il aurait anathématisé pêle-mêle le bien et le mal de l'ordre nouveau, exorcisé tout progrès, condamné toute tentative de réforme, affirmé que tout allait pour le mieux dans la meilleure des Ecosses, bref il aurait faussé par des négations ridicules la sagesse essentielle de sa doc-

trine positive. La frivolité même de son œuvre, qu'il jugera toujours frivole, la joie de conter pour conter, de peindre pour peindre, le sauvent de ces outrances. Nous n'avons pas affaire à un doctrinaire, mais simplement à un romancier. Ce n'est pas un avocat du passé que nous entendons, c'est le passé lui-même qui plaide sa propre cause et sans incriminer le présent ou le futur qu'il ne connaît pas encore. Il plaide, non, il se montre à nous ressuscité par l'imagination de son peintre, réchauffé par sa tendresse, le passé, le meilleur passé, celui qui, lentement purifié -de ses tares, délesté de ses œuvres mortes, anime encore le présent et sourit à l'avenir.

Pour me donner l'air profond, je devrais dire ici que Scott fut anti-individualiste, mais j'avoue à ma honte que je n'entends pas ce grand mot. On lui donne décidément trop de sens. Disons simplement que si la plupart des romanciers écrivent le roman de l'individu, Walter Scott ne s'intéresse jamais qu'au roman de la foule — de la foule ordonnée, et, par suite, heureuse. Livrer ses intimes secrets au public, cette seule pensée l'aurait glacé d'horreur. Il ne se raconte, ne s'analyse jamais dans ses romans. On peut le reconnaître dans les scènes comiques de l' Antiquaire où il a peint, en les grossissant, quelques-unes de ses manies. L'antiquaire tempête dans son ménage, il assomme son neveu de la même plaisanterie, il « sent le romain ». Ce n'est pas là faire de soi-même le centre du monde. Du reste, il n'y a pas à proprement parler,

de héros dans ses romans, les deux marionnettes auxquelles il confie ce rôle — l'amoureux et l'amoureuse — n'ayant d'autre mission que d'attirer dans leur orbite le plus de personnages possible. Alouettes en cage qui invitent leurs frères et sœurs à venir près du fusil. Le chasseur ne perd pas son temps à les regarder. De savants critiques regrettent et ne parviennent pas à s'expliquer la cruelle indifférence que Scott manifeste à l'endroit du jeune premier et de l'héroïne. Quoi de plus simple ? Waverley finira-t-il par épouser Rose Bradwardine, ce menu problème, d'ordre strictement privé, ne passionne que les deux intéressés. La formule du roman exige une aventure de ce genre. L'auteur subit en bâillant cette dure loi. Son attention est ailleurs. Rose a pour père un des derniers représentants de la féodalité écossaise. Hommes d'affaires, serviteurs, fermiers, la « maison » des Bradwardine renferme quantité d'originaux. Quant à Waverley, per fas et nefas, il rencontrera Charles- Edouard, le prétendant. Faisons grâce à ces amoureux qui nous révèlent tout un monde, et marions-les. C'est ainsi que Walter Scott nous arrache à la contemplation de nous-mêmes, au souci exclusif de nos chétives personnes et à la fascination du fait-divers. Il ne cultive pas en nous l'égoïsme de la joie, ni celui de la douleur, ni celui de l'intérêt. Ses personnages vivent à portes ouvertes, plus souvent sur la place que chez eux. Même chez eux, le dehors, la cité, le pays les atteignent et les occupent encore. Chacun pour tous et tous pour chacun. Des individus, certes, mais, si l'on peut ainsi parler, en fonction de la vie publique. Scott, a dit excellemment R. Hutton, fait

de chacun de ses lecteurs un homme public. La plupart des romanciers, au contraire, nous isolent, nous bloquent entre cour et jardin. Le salon au lieu de la place. Heureux quand le salon leur suffit !

Il aime à rassembler dans une seule fresque, à suspendre aux oscillations d'une seule crise, les êtres les plus divers. Les gradations, l'ondoiement, les cadres sociaux de l'ancien monde séduisent son imagination et satisfont son esprit. Comme Shakespeare, il aime cet ordre sévère, assoupli par l'humanité de presque tous, modéré par l'humour et les chansons de quelques- uns. La remarque n'est pas de moi, mais du noble et perçant esprit à qui nous devons un livre classique sur la constitution anglaise. Scott, écrit Bagehot, « résiste à la démocratie, parce que celle-ci promet de détruire ce beau tableau, nivelant princes et laboureurs sous une égalité commune, remplaçant par une rigidité géométrique les développements irréguliers et pittoresques des siècles, substituant à une vie débordante et « géniale » la symétrie d'un mécanisme inanimé ».

Entendez bien ce discours. La poésie dont il est ici question se marie à l'expérience d'un historien très réaliste, à la philosophie un peu courte, mais prudente, d'un paysan. Le poète sent le pittoresque de la charrue médiévale ; le paysan se défie de la solidité de la nouvelle ; l'historien prévoit l'intérim confus, bouleversant, qui doit fatalement régner entre la disparition des anciennes méthodes et le triomphe définitif des réformateurs ; il songe aussi aux précieux vestiges que balaiera ce triomphe. Un tiens vaut mieux... Le cheval borgne et l'aveugle... On sait ce que l'on a... Ce qui a tenu longtemps était bon ou du

moins l'était devenu. Des abus eux-mêmes on avait fini par tirer parti. Nous connaissons le bon et le pire de l'ordre ancien; nous jouissons des avantages qu'il nous assure; pour les désagréments, notre souplesse, nos ruses, notre résignation atavique nous aident, soit à les subir allègrement, soit à les tourner. Scott n'en dit pas si long, mais cette doctrine enveloppe ses romans comme une atmosphère. A le lire on reste persuadé que, malgré d'affreuses misères, la vie d'autrefois était foncièrement bonne. Un lectéur de quinze ans voudrait revivre cette vie ; plus âgé, l'on compare mélancoliquement l'ancien édifice, bâti par les siècles, aux abris provisoires qui l'ont remplacé ; on ne regrette pas le bloc du prétendu bon vieux temps, qui ne valait pas mieux que le nôtre, mais on regrette plus d'une de ses pierres, la force qui les soulevait toutes et le ciment spirituel qui les rassemblait.

De ce point de vue, que l'on prenne, par exemple, La Jolie fille de Perth, ce livre délicieux qui ressuscite la hiérarchie féodale en Ecosse vers l'aube des temps modernes; le Roi les Seigneurs, l'Eglise, les bourgeois, le menu peuple. Des moindres détails du livre se dégage une impression de solidité et d'harmonie. Les temps sont durs, le roi débile et les barons insolents. Les clans tumultueux des highlanders s'agitent sur la frontière. A ces dangers et à ces puissances tient tête la robuste communauté des bourgeois et des grands marchands, qui conduisent à leur gré la bonne ville. Celle-ci, moins esclave, moins inerte que nos sous-préfectures, a son orgueil, ses privilèges, ses moyens de défense. On ne l'injurie pas impunément ;

quand elle murmure, le roi ne hausse pas les épaules ; au besoin, elle dispose d'un baron voisin auquel elle paie tribut et qui se bat pour elle, mais sa vraie force est en elle-même et dans cet ensemble de traditions qui font d'elle comme une personne. C'est une vieille mère qui sait le nom de tous ses enfants; elle flatte le génie des uns, raille doucement les ridicules des autres et les garde tous serrés autour d'elle. Qu'un seul d'entre eux soit menacé, elle appelle tous les autres au secours de leur frère. Sage, lente, dure aux mécontents, aux réformateurs pressés et bavards, elle se prête avec souplesse au travail silencieux qui se fait en elle, à l'imperceptible croissance qui la transforme sans la déchirer.

L'évocation de Louis XI dans Quentin Durward n'est pas moins stimulante et rassérénante. La poésie de Scott se hérisse contre ce roi mal vêtu, sordide, sournois, méchant qui a précipité la ruine du monde chevaleresque ; sa raison s'incline devant lui, parce qu'il est l'autorité prévoyante, aux vastes desseins, et maîtresse d'elle-même. Il déteste Louis XI, mais il lui sacrifie sans pitié Charles le Téméraire. C'est une joie sensible pour Sir Walter que de voir le duc de Bourgogne contraint par le protocole traditionnel et symbolique, à plier le genou devant son suzerain, — la même joie qu'il trouve dans la vie réelle à s'effacer devant le tout jeune duc de Buccleugh, le chef de son clan. A vingt reprises, le Louis XI du roman dépouille sa peau de renard et se montre roi. Chose curieuse et bien significative, les introductions historiques de Quentin Durward. traitent Louis XI beaucoup plus durement que ne le fait le roman lui-même. Scott ne

garde la juste mesure que lorsqu'il s'abandonne à son génie de conteur.

Son attitude envers les Stuart déchus s'inspire des mêmes idées et les traduit d'une manière touchante. Il est jacobite et il ne l'est pas. Depuis son enfance, il garde dans sa chambre à coucher l'image du dernier prétendant, de son « bonnie prince Charlie », le héros de Waverley et de Redgauntlet. Mais le même Scott aurait voulu placer parmi ses reliques le verre qu'avaient effleuré les lèvres — de qui, juste ciel ! — du roi George IV. On sait que, par malheur, Sir Wal- ter, ayant mis le verre dans sa poche, au sortir de l'audience royale, trouve chez lui le poète Crabbe. On s'assoit; on cause; quand on se releva, le verre était en morceaux. Le seul nom des Stuarts mettait son imagination en fête et faisait battre son cœur, mais sa raison condamnait sévèrement tant de folles aventures, tout un pays ruiné si longtemps par la guerre civile, et pour une cause perdue. Tous ses romans sur ces guerres sont des merveilles d'équilibre entre le rêve et le réel, l'esprit chevaleresque et le positif. Jacobite néanmoins de tête et de cœur, si, par jacobitisme, il faut entendre le loyalisme héroïque. « La race des jacobites a disparu, écrit-il vers la fin de Waverley, et, avec elle, sans aucun doute, d'absurdes préjugés politiques ; mais ont aussi disparu les vivants exemples d'une fidélité désintéressée aux principes de loyauté que ces hommes avaient appris de leurs pères, et des vieilles vertus écossaises : la foi, l'hospitalité, le courage et l'honneur. » Voilà le passé qui ne devrait pas mourir. Il n'y a plus de Stuarts, et, s'il y en avait encore, nous ne bouleverserions pas

le pays pour leur rendre un trône ; soyons les jaco- bites du roi d'Anglerre, et que notre « bonnie prince

Char lie» revive pour nous sous les traits de George IV l.

Allons plus loin, appliquons les mêmes principes à l'examen du problème des Églises. Scott n'y a presque pas songé, mais ses disciples l'ont fait pour lui. Ressusciter dans l'anglicanisme le plus de passé catholique possible, le mouvement d'Oxford, à ses débuts, ne voulait pas autre chose. Catholiques sans le Pape, comme Scott jacobite sans les Stuarts, telle était bien leur devise. Puis ils s'aperçurent qu'en matière religieuse, de semblables compromis n'étaient pas acceptables. Les conversions commencèrent. Trente ans après l'apparition de Ilat,ei-ley (1814-1845), Newman renonçait à catholiciser l'anglicanisme, et rentrait dans la vieille Eglise. Lorsque, plus tard, il racontera cette histoire mémorable, il placera les romans de Walter

Scott parmi les livres qui lui ont montré le chemin de Rome s.

1. Les critiques libéraux, Ilutton, par exemple, ne pardonnent pas à Walter Scott l'espêce de culte qu'il avait voué à la personne du roi George. Celui-ci était certainement peu recommandable, pour ne rien dire de plus. Scott le jacobitisait. C'était son chef. Aucun snobisme dans cette attitude, mais parfois quelque ridicule. C'est ainsi que Sir Walter eut l'idée baroque d'exhiber dans les rues d'Edimbourg le rougeoyant et corpulent George IV, affublé du costume national. Imaginez tel de nos présidents en highlander. Ce fut prodigieusement bouffon, mais Scott voyait gros et fut très ému. C'est alors qu'il obtint le verre du roi. On sait que l'édition définitive des Waverley novels est dédiée à George IV, et que le premier titre de noblesse conféré par ce prince, lors de son accession au trône, fut pour Walter Scott.

2. Peu mystique, très amoureux de la vie présente, d ailleurs sérieusement religieux, Scott ne savait pas bien lui-même ce qu'il pensait de l'Eglise. Sur ce point encore, ses romans ne s'accordent pas toujours avec ses autres écrits (lettres et journal) Il y a, dans les romans nombre de passages plus ou moins hostiles, nombre d'autres qui témoignent à l'Eglise et du respect et même de la tendresse. A cette époque, cela n'était pas commun. Les autres écri-

Scott nous présente, dans La jolie fille de Perth, un réformateur d'avant la Réforme, le P. Clément. Ce Wicleff bégayant et naïf est bien curieux, mais plus curieux encore l'embarras du romancier en présence du personnage. Protestant, Scott se devait d'exalter le novateur. Il ne manque pas à ce devoir, mais il le remplit sans conviction et sans joie. Il a peu de sympathie pour un téméraire qui rêve de renverser l'ordre établi. Pour lui-même et pour l'Ecosse, il accepte bien la Réforme protestante, mais patinée par les siècles. Bourgeois de Perth en 1400, il aurait exilé, brûlé peut-être le P. Clément. On trouverait vingt autres exemples du même esprit dans l'œuvre de Scott. Qu'il s'agisse de religion, de politique ou de n'importe quel autre objet, tout changement brusque l'inquiète ou l'épouvante, excite sa verve moqueuse, sa colère ou sa pitié. Qu'on s'étonne, après cela, que les hommes d'Etat de l'ancienne école aient marqué tant de faveur à ses romans. Dans le Pirate, il raille indéfiniment un nigaud qu'il a baptisé Triptolemus, et qui est allé prêcher aux Orcadiens de nouvelles méthodes

vains populaires ignorent tout à fait le catholictsme, ou ne parlent de Rome que pour la salir. Voilà pour l'historien et le poète. Quant à l'homme politique, il a d'autres sentiments. Gallican, si l'on peut dire, plutôt que protestant, Scott redoute et déteste la puissance politique de Rome, qui lui paraît une menace constante pour l'indépendance du Royaume Uni. Tory farouche, et exaspéré par le progrès de la propagande libérale, il va jusqu'à dire que peut-être il n'aurait pas voté la révocation des lois pénales. Quoi qu'il en soit, Hutton — bon juge, et qui n'était pas des nôtres, — conjecture que Walter Scott, s'il eût vécu jusqu'en 1845, aurait vraisemblablement suivi l'exemple de Newman. D'autres (Borrow dans Lavengro) font de lui un instrument des jésuites, et ceci en dit long encore.

agricoles. Ailleurs il condamne les réjouissances publiques que la politique trop pressée de Charles II imposait par la force aux puritains d'Ecosse. Scott est exactement le contraire d'un puritain, mais il trouve ridicule et dangereux que l'on prétende transformer à coup de décrets l'humeur et les habitudes d'un peuple. Tous ses romans sur les Highlands montrent les effets désastreux de la civilisation foudroyante que la métropole s'est flattée de faire accepter à des tribus presque sauvages. « Il ne faut corriger les vieux abus qu'avec précaution », écrit-il dans Guy Mannering,et la première partie du roman prouve la sagesse de cette maxime. Humain, indolent, débonnaire, fermant les yeux aux menus délits de ses villageois, le baron d'El- langovan, ayant été promu sur le tard aux honneurs de l'administration provinciale, se prend tout à coup d'un furieux zèle pour l'application minutieuse et immédiate des moindres règlements de police. Il répare la clôture de son parc, rendez-vous séculaire de la jeunesse du village et de chétifs maraudeurs ; il stimule la somnolence de ses gardes ; il traque les braconniers et saisit les marchandises de contrebande; il envoie les mendiants au lVorklzouse; il expulse d'honnêtes bohémiens qui, de père en fils, avaient pris racine dans ce paradis. La veille, roi d'Yvetot; aujourd'hui, Bonaparte ; mal lui en prend, à lui et aux siens. Le mécontentement est partout. Tout ce petit monde, qui se serait fait tuer pour la maison d'Ellangovan, se détache d'elle. Des crimes ténébreux succèdent aux abus innocents,qui,du moins, ne fuyaient pas lalumière. La terrible et splendide malédiction lancée aux réformateurs par lu bohémienne Meg Merrilies - Ride

yoH/' ways, laird of Ellangovan, merveilleux passage, mais intraduisible, s'accomplit de point en point. Tant il est vrai qu'il n'est pire désordre qu'un ordre soudain et violent !

Nous l'avons déjà dit, mais l'on ne saurait trop le redire, l'auteur des Waverley novels traduit dramatiquement et met ainsi à la portée des plus humbles intelligences les fameuses Réflexions sur la Révolution française. « Si quelque grand changement doit se produire dans les affaires humaines, écrivait Burke, les esprits s'y trouveront adaptés ; l'opinion commune et les sentiments seront allés depuis longtemps dans ce sens : craintes, espérances, tout secondera le mouvement. Quant aux retardataires obstinés, ils paraîtront moins s'opposer à de simples projets humains qu'aux décrets de la providence elle-même. Résister à l'élan général sera faire preuve, non pas de résolution et de fermeté, mais d'un entêtement funeste. » En d'autres termes, le monde change et progresse, mais comme les arbres grandissent, insensiblement. Les véritables réformes, les seules utiles, durables et inoffensives, sont celles vers lesquelles la communauté s'est acheminée, sans le savoir, depuis de longues années. Nul fracas ne signale, nulle inquiète surprise ne suit leur achèvement. Newman disait des hérétiques que leur première faute a été de manquer de patience. Ainsi de tous les révolutionnaires : ils sont trop pressés.

Scott a une façon très originale et très amusante de propager cette doctrine. Il ne s'adresse pas directement à notre esprit, il ne disserte pas sur les conditions du progrès, mais il crée, il cultive en nous une imagi-

nation et une sensibilité rétrogrades, si je puis ainsi parler : il nous brouille avec les agités et les trépidants; il nous gagne aux délices d'une bienheureuse et pittoresque routine. Façonné par ce romancier qui nous pétrit comme il le veut, on se prend d'amitié pour tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, mettent leurs bâtons dans les roues trop rapides de la civilisation moderne ; on les applaudit, on leur donne, à la dérobée, un coup de main ; on se met bientôt résolument à faire comme eux, autant, du moins que le Dé- calogue le permet.

Mendiants homériques, folles et bohémiennes, chefs highlanders, il me faudrait trente pages pour célébrer les outlaws, les parias de Walter Scott et l'opulente famille de ses excentriques. Qu'il nous suffise de définir en deux mots la fonction sociale que le romantisme conservateur attribue à ces personnages. Le romantisme anarchique les utilise lui aussi, mais à sa façon. Celui-ci les détache de l'histoire et les replonge pour ainsi parler, dans l'humanité abstraite ; il les dresse contre la société et les traditions, il humilie à leurs pieds les puissances établies ; il en fait des héros d'avant-garde, les porte-enseigne du progrès, les rois de demain. Scott, au contraire, nous présente ces mêmes héros comme autant de retardataires, témoins de l'ordre ancien qui se les était lentement assimilés, et qui, moins géométrique, moins implacable et plus sage que le moderne, les faisait servir au bien commun. Ce qu'ils gardent d'excellent, ce n'est pas l'humanité en soi qui le leur a légué, c'est la civilisation elle-même. Pour avoir librement maraudé pendant un demi-siècle sur les terres hospitalières des Ellango-

van, la bohémienne Meg Merrilies a pris une âme féodale : elle veille sur le dernier rejeton de la noble race comme une lionne sur ses petits ; elle lui sacrifie le trésor et l'indépendance même de sa propre tribu ; elle meurt pour lui. Prédestinés, non pas à régner, mais à disparaître, ces survivants du passé gênent heureusement la folle ardeur qui pousse les théoriciens libéraux à tout niveler ; ils pèsent de tout leur poids sur les derniers chariots de la caravane et empêchent le train de courir ; en défendant, par tous les moyens, leurs privilèges séculaires, ils défendent du même coup d'autres privilèges moins équivoques et plus bienfaisants. Edie Ochiltree, le mendiant de l' An- tiquaire, donne la main au vieux Monkbarns, ce tory indomptable. A eux deux, ils n'arrêteront certes pas, mais ils suspendront pour un temps le triomphe des libéraux. Rob-Roy ne serait, pour un homme d'aujourd'hui et pour Walter Scott lui-même, qu'un pur et simple bandit, et nous l'enfermerions en lieu sûr. Scott, sous les traits du bailli Jarvie, ouvre à cet outlaw les portes de la prison, va le visiter amicalement dans son repaire, et, sans trop l'avouer, est très fier d'avoir pour cousin ce terrible homme, qui donne tant de fil à retordre aux armées du roi d'Angleterre. Scott n'approuve pas la rébellion des Highlands, mais il n'approuve pas davantage la brusque réforme que la métropole veut leur imposer : il n'est pas fâché que l'Ecosse vaincue harcèle ses vainqueurs et dispute aux bureaux de Londres ses propres libertés, ses mœurs, sa langue, ses traditions, en un mot dix siècles d'histoire.

A ces retardataires tumultueux s'ajoutent des rc-

crues inoffensives qui n'ont rien à démêler avec la police, et au premier rang desquelles figurent ce qu'on appelle communément les bores de Walter Scott. A peu d'exceptions près, chacun des Waverley novels à son bore, et de belle taille, soit, par exemple, le major Dalgetty, que nous connaissons déjà, le baron Bradwardine dans Waverley, et Monkbarns dans l'Antiquaire. Bore n'a pas d'équivalent en français classique. Ennuyeux manque de l'énergie et de la couleur nécessaires. Le Petit Larousse risque un terme encore trop pâle, mais plus expressif. « RASEUR, EUSE, dit-il bravement, personne qui rase ; pop., personne ennuyeuse. » Gardons bore, faute de mieux, et substi- tuons-lui mentalement le mot de Larousse, qui ne nous est pas permis. L'espèce est assez connue, le boredoom, royaume des bores, ayant des représentants officiels dans toutes les villes du monde civilisé. Tout pédant n'est pas un bore, car il y a des pédants silencieux, mais beaucoup de bores, et presque tous ceux de Walter Scott, sont pédants et citent des bribes de latin à perte de souffle. Ils ont d'autres cordes à leur arc. Comme leurs frères français, ils recommencent indéfiniment la même anecdote, qu'ils trouv-ent férocement le moyen d'accrocher partout. Sangsues inconscientes, la plupart du temps, mais aussi quelquefois bourreaux volontaires, et dégustant le supplice qu'ils imposent. L'Antiquaire est de ceux-ci. Ayant trouvé un bon mot contre son neveu, il en persécute sans relàche ce pauvre garçon. De quel droit et comment faire entrer dans un roman des êtres dont le propre est d'ennuyer jusqu'à l'exaspération quiconque les approche ? Aristote a répondu de haut à

la question lorsqu'il parle de cette mystérieuse purification que doit amener la tragédie. Présenté par un artiste, le bore ne produit pas sur nous l'infaillible et désastreux effet qu'il produirait dans la vie réelle. Il doit nous amuser en assommant ses victimes. Il n'est bore que pour celles-ci. Dès qu'il le devient aussi pour nous — et cela arrive quelquefois dans les Wa- verley novels — l'effet est manqué. Walter Scott, du reste, si je l'entends bien, ne se contente pas du plaisir éphémère que nous procure le spectacle de la souffrance d'autrui, il veut nous former à goûter les bores en eux-mêmes, à reconnaître l'importance de leur mission sociale, à profiter personnellement, jusques et surtout dans la vie réelle, des services qu'ils sont appelés à nous rendre. Le bore n'admet pas que l'on soit jamais pressé ; voilà pour calmer la trépidation moderne. Au lieu de vous débattre sous leur étreinte laissez-vous, au contraire, pénétrer par l'atmosphère de paix, d'heureuse inertie qui les entoure. Ils parlent plus qu'ils ne vivent : prêtez-vous à la contagion fébrifuge de leur radotage. Abritez-vous derrière ce rempart d'anecdotes et de bons mots surannés qu'ils opposent aux murmures troublants du progrès. Vous frémissez à l'astucieuse transition qui vous annonce le retour imminent de cette histoire cent fois entendue, ennemi que vous êtes de votre plaisir ! Savourez, au contraire, la joie de voir reparaître, un à un, les mêmes mots, comme de vieux amis, comme les personnages d'une ancienne horloge. S'il vous faut du frisson, donnez-vous l'angoisse d'attendre en vain que l'un au moins de ces mots se déplace, que saint Paul sorte avant saint Pierre. Encore est-ce là trop de per-

versité. Eh ! quoi ? le retour quotidien de l'aube matinale ne paraît-il pas plus rafraîchissant que l'espoir toujours malfaisant, toujours déçu de quelque aventure qui ferait cesser la routine essentielle de l'histoire humaine. Après tout, semblables au Pierrot de Molière, s'ils nous disent toujours la même chose c'est que c'est toujours la même chose. Aimez, aimez donc les bores, apprenez du plus remuant des hommes et du plus amusant des romanciers la méthode et les avantages d'une bonne cure d'ennui.

Vient enfin le bataillon sacré, conduit par le bailli Jarvie de Rob-Roy et le fermier Dandie Dinmont de Guy ltfannering : les bourgeois et les marchands des Waverley novels, les serviteurs, les servantes et les gens de la campagne. Pas un seul bore parmi eux et très peu d'indisciplinés. Ils ne se révoltent pas contre le progrès, ils l'ignorent plutôt et vivent heureux dans cette ignorance, opposant à la fureur réformatrice leur humour et leur joviale immobilité. Le jardinier André Fairservice, dans Rob-Roy, une sorte de Sga- narelle celtique, a formulé en quelques mots la saine et robuste philosophie de cette incomparable famille. « Voici vingt-cinq ans, dit-il, que je veux quitter ma place, mais quand l'heure vient de donner congé, il y a toujours quelque chose à semer que je voudrais voir semé, quelque chose il faucher que je voudrais voir fauché, quelque chose «,'t laisser mûrir que je voudrais voir mûr. Bref, d'un bout de l'année à l'autre, toujours quelque nouvelle raison de ne pas changer de maître. Je vous dirais bien que, pour sûr, je vais quitter à la Chandeleur ; mais il y a vingt-quatre ans que je le dis, et, avec tout ça, je suis encore là à remuer mon

terreau. » Beau passage, digne de Shakespeare, et lourd de sagesse. Walter Scott est presque toujours ainsi quand il fait parler ses paysans.

Enfin, pour que rien ne manque aux doctrines du romantisme conservateur, plusieurs des 1Vaverley no- vels, et, entre tous, les Aventures de Nigel, nous font suivre la dégradation progressive des déracinés. Rien n'est nouveau sous le soleil, pas même nos maladies sociales d'aujourd'hui. Après tout, que racontent les Mémoires de Saint-Simon, sinon l'histoire de quelques centaines de déracinés? Déséquilibré, dès avant sa naissance, le fils de Marie Stuart, Jacques Ier d'Angleterre, même s'il était resté dans sa pauvre Ecosse, n'aurait jamais fait qu'un roi médiocre. Londres a fini de le gâter. C'est un clown, c'est un bouffon couronné. Autour de lui se flétrit la fleur de la chevalerie écossaise, cette noblesse qui s'est ruée sur les traces de son roi pour avoir une part de la curée. Déracinés, eux aussi, le major Dalgetty, et les gardes écossais de Louis XI, dans Quentin Durward.

Gentilshommes ruinés, coureurs d'aventures, « militaristes » et « sans-patrie », qui vendent leur vie aux enchères, Scott ne leur ménage pas sa tendresse. Il les aime pour leur courage, pour la fidélité canine qu'ils ont vouée à leur maître du moment, pour les défauts innocents et les ridicules dont leur race les a marqués. J1 les méprise néanmoins, et ne songe aucunement à dissimuler leur bassesse indélébile. Goinfre, vantard, ivrogne, Dalgetty paraîtrait insupportable s'il ne restait le plus authentique des héros. Le Balafré et les autres archers de Louis XI ne valent pas mieux. D'une très noble nature, mais vicié par l'existence la-

mentable qu'il mène depuis cinquante ans, leur chef, l'admirable Crawford, serait à sa place dans la galerie militaire de Courteline. Bêtes de proie, loques avinées, que la trompette réveille et que le sublime transfigure entre deux orgies. L'auteur de Waverley leur oppose son vieux Br ad wardine, aussi pédant que Dal- getty et plus radoteur, cocasse, buveur insigne, mais, en dépit de tout, docile aux voix de sa terre et aux souvenirs de ses ancêtres. Loyal serviteur, qui a bien défendu la tradition, ses vassaux l'adorent et il force le respect de ses adversaires. Il faut que Scott l'ait chéri particulièrement, puisque c'est à lui qu'il a confié l'oraison funèbre du jacobitisme. La scène ne peut se résumer en quelques mots. Bradwardine, vaincu, contemple avec une sérénité magnifique, les ruines fumantes de sa maison. « C'est bien le cas de le dire, avec Virgilius Maro : Fuimus Trocs. Et voilà la fin d'une vieille chanson. Mais les maisons, et les familles, et nous-mêmes, nous avons tenu bon assez longtemps, lorsque nous tombons avec honneur. » Son jargon est intraduisible, mais Scott n'a rien écrit de plus beau.

J'aurais donné une idée absolument inexacte du romantisme conservateur, si je laissais quelques lecteurs sous l'impression plus ou moins nette que les romans de Scott nous prêchent, avec un amour béat du passé, la haine de tout progrès, de tout changement, y com-

pris les aéroplanes. Mais je crois avoir assp^ répété ^ que Walter Scott n'a jamais songé à prêcher quoi que

".

ce soit. Il est très vrai que des Waverley novels, la critique peut et doit dégager une philosophie profonde, qui est à peu près celle de Burke. Scott la présente en romancier et non en théoricien. Par suite, il l'humanise, il l'attendrit, il en émousse les angles et les aspérités, il en modère les outrances. Il ne construit pas des théorèmes sur l'ordre social et politique ; il peint un ordre, des êtres vivants. Chez lui, rien d'agressif, rien même de négatif. Il ne critique pas les automobiles ; il nous montre de bonnes gens qui, pour vivre au temps des diligences, ne se trouvaient pas si malheureux. Il n'exorcise pas la cité future, il se contente de nous faire sentir que l'ancienne avait du bon, et, par là même, il nous fait craindre les conséquences critiques des changements brusques. Il ne peut irriter que les idéologues, ces mortels ennemis de l'expérience, que les rationalistes, ces mortels ennemis des raisons que la raison ne connaît pas.

§ II. — MAURICE BARRÈS

Qu'il plaise ou non à M. Barrès de célébrer sa Lorraine natale, nous n'avons pas le droit de l'emprisonner dans ce qu'on appelle la « littérature régio- naliste ». Ce qui nous intéresse d'abord dans ses livres, c'est lui-même et non sa province. D'ailleurs, si réelle et si vivante qu'il nous la montre, la Lorraine est avant tout pour lui un symbole. « Si j'étais un jour poète, — disait-il récemment aux Provençaux de Paris — ce serait pour exprimer un désir insatiable du ciel immense. Mais si j'étais un plus grand poète, je chanterais un héros qui se meut volontairement dans un horizon plus étroit que sa rêverie. Connaissons, acceptons, aimons nos fatalités qui nous bornent. Ce que j'appelle Lorraine, ce que je décris sous le nom de Lorraine, n'est peut-être qu'un sentiment très vif de mes limites. J'ai reconnu le vieil arbre lorrain comme le poteau où ma chaîne me rive. » Les anciens donnaient un autre nom et plus énergique à la Lorraine ainsi comprise. M. Barrès, qui n'a pas le temps de relire Erasme, n'aura pas remarqué ce curieux parallélisme, mais enfin le discours qu'on vient de citer semble n'être que la paraphrase éloquente du vieil adage : Spartam nactus es, hane aclorna. C'est la devise des classiques, opposée à l'inquiétude romantique. Le classique se résigne à n'être qu'un

Spartiate, sauf à embellir de son mieux son maigre pays. L'autre se révolte contre ses limites naturelles, dieu méconnu, que tourmente « un désir insatiable du ciel immense » et qui, s'il tombe avant d'avoir assouvi ce désir, se fera du moins reconnaître tà la magnificence de ses cris.

Spartam naclus es, ces mots résument le développement littéraire et moral de l'auteur de Au service <7e l'Allemagne. En effet, il n'a pas atteint dès ses débuts la résignation courageuse dont témoignent ses derniers livres, et, bien au contraire, il a longtemps voulu secouer le joug de cette Sparte où le sort l'avait placé. Classique invinciblement, mais classique malgré lui, nous l'avons vu s'engager dans toutes les avenues du romantisme. Comme un fils pieux, il a mis ses pas dans les pas des grands ancêtres, il a prié sur leur tombe, il a levé des bras suppliants vers le char de feu qui roulait dans les nuages. Vains efforts ! Saturé d'effluves romantiques, aussitôt qu'il veut écrire à l'unisson de ses modèles, une muse lucide et moqueuse ordonne malgré lui le rythme de ses propres discours, courbe son ambition jusqu'à la sagesse résignée des classiques, l'empêche en un mot de « faire le dieu ». Singulier voyageur, qu'une force invincible ramène constamment à la frontière qu'il voulait fuir, prisonnier plus étrange encore, qui finit par préférer aux plus splendides paysages le préau de sa prison.

Je voudrais suivre dans le détail l'histoire de ce beau conflit. Sans doute, il est toujours vain de réduire les inspirations d'un poète à une trop rigide unité. Néanmoins le point de vue où j'essaierai de

me tenir me semble un de ceux qui permettent le mieux d'envisager l'originalité de M. Barrès et de « situer » son œuvre dans l'histoire de notre littérature. Combattu entre son instinct et ses lectures, entre son goût presque infaillible et le tumulte de ses désirs ; héritier légitime des moralistes français du XVIIe et du XVIIIe siècle et en même temps fils adoptif de Rousseau et de Michelet, il réconcilie dans sa méthode des disciplines ennemies. Si, d'une part, ayant constaté en soi-même la faillite de certaines ambitions romantiques, il proclame la nécessité littéraire et morale de « l'acceptation », de l'autre il entend bien défendre et pousser les conquêtes légitimes des génies romantiques. Avec lui et par lui, le romantisme avoue les excès où il put conduire, il fait amende honorable à la tradition et il rentre dans le rang, mais en vaincu glorieux qui poursuivit « une belle aventure ». « Avec tous mes pères romantiques, écrivait M. Barrès dans le plus récent de ses livres, je ne demande qu'à descendre des forêts barbares et qu'à rallier la route royale, mais il faut que les classiques à qui nous faisons soumission nous accordent les honneurs de la guerre, et qu'en nous enrôlant sous leur discipline parfaite, ils nous laissent nos riches bagages et nos bannières assez glorieuses. »

Charges de sens, lourds de symboles et voilés par une brume d'ironie, il est communément admis que les premiers livres de M. Barrès ne peuvent se déchiffrer sans le secours d'un scoliaste. L'auteur l'a si

bien compris qu'il a daigné rédiger de ses propres mains un manuel de métaphysique barrésienne. Les personnes graves qui affectent de tenir M. Barrès pour un écrivain frivole, n'ont assurément jamais ouvert ce petit livre, mais la critique n'a eu garde de négliger un si précieux commentaire. Je crains même que l'on n'ait souvent donné plus d'attention à la glose qu'au texte lui-même. « On se souvient — écrivait jadis ce délicieux radoteur de Cazotte — on se souvient qu'à vingt-cinq ans, en parcourant l'édition complète du Tasse, on tomba sur un volume qui ne contenait que l'éclaircissement des allégories renfermées dans la Jérusalem délivrée. On se garda bien de l'ouvrir. On était amoureux passionné d'Armide, d'Herminie, de Clorinde; on perdait des chimères trop agréables si ces princesses étaient réduites à n'être que de simples emblèmes. » On eût de même été plus sage de ne pas ouvrir le petit bréviaire du culte du moi. Mais aujourd'hui nous sommes plus pressés de comprendre un livre que désireux de le goûter à loisir. Il est si doux et si facile de philosopher ! Quoi qu'il en soit, le manuel de M. Barrés a été reçu comme l'interprétation orthodoxe de la première trilogie. Culte du moi, Sous l'oeil des Barbares ; culte du moi, l' Homme libre; culte du moi, l'exquise Bérénice; cette vive formule, amie de la mémoire— comme presque toutes les formules barrésiennes — offrait un piquant mélange de clarté, d'impertinence et de mystère qui fit sa fortune. Accueillie par les uns avec componction, avec horreur par les autres, elle semble inséparable du nom de M. Barrès. Qui dit Barrès, dit culte du moi. Ainsi l'a-t-il voulu lui-même, et

après lui, l'imposant cortège de tous ceux qui l'ont commenté.

Je ne sais trop de quelle humeur M. Barrès, ainsi prisonnier, traîne aujourd'hui ce boulet sonore. Mais il est galant homme et n'a jamais boudé les caprices de sa prime jeunesse. Souple d'ailleurs, et dialecticien comme pas un, il n'a point eu de peine à nous démontrer que la seconde de ses idées maîtresses n'était que le développement de la première. Le culte de la Lorraine est au culte du moi ce que la fleur est à la tige : se cultiver c'est s'approfondir, et on ne va pas au fond de soi-même sans y trouver « la terre et les morts ».

Penser solitairement, c'est s'acheminer à penser solidairement... Le travail de mes idées se ramène à avoir reconnu que le moi individuel était tout supporté et alimenté par la société '.

Il a raison. Bien loin de se contredire, les deux systèmes se tiennent. Le premier appelle le second, le second achève et couronne le premier. Il n'y a pas eu d'enfant prodigue, pas de conversion. Que M. Barrès se rassure, nous ne tuerons pas le veau gras.

Aussi bien, que nous importe le culte du moi, cette bizarre et spécieuse enseigne que M. Barrès a suspendue au portique de son oeuvre ? En vérité rien ne nous oblige à accepter dè confiance le commentaire étriqué, rectiligne, à fleur de texte que l'auteur de Bérénice, scoliaste et bourreau de soi-même, nous a donné de ses premiers romans. Il n'appartient pas

1. Scènes et doctrines du Nationalisme, pp. 15, 16.

à un artiste, si bon philosophe soit-il, de réduire à quelques abstractions les vivantes richesses de ses livres. A l'âge où l'on s'enivre de formules et où l'on pense enfermer l'univers dans un tableau synoptique, un écrivain, né poète, peut bien dédier sa plume à quelques fantômes intellectuels, mais pour lui, par bonheur, promettre et tenir sont deux. Le dieu qui le mène n'a cure de ces pauvretés qu'engendre la sèche raison, et la courbe de lumière que décrit le cheval ailé met en déroute ces épures laborieuses. Ni le développement de la fable, ni la vie des personnages, ni la couleur des paysages, ni le rythme du discours ne s'ajusteront complaisamment aux idées générales qu'on s'est flatté de leur donner pour mesure. Que la glose ait osé s'insinuer dans le roman, ou qu'elle se pavane dans les appendices, elle reste ce qu'elle est, chose de rien, grêle théorème couvert par la musique du livre, fleur de papier piquée sur la fraîche tige, mourante liane qui cherche en vain à tirer un peu de sève de la pierre du monument.

Le culte du moi est une de ces gloses impuissantes qui n'éclairent pas le texte et qui risquent de le fausser. Synthèse hâtive, échafaudage branlant, il n'y avait pas là de quoi crier au miracle, — le miracle était ailleurs, — ni encore moins au scandale. Est-ce bien rare, en effet, et bien sacrilège de nous rappeler qu'il faut cultiver notre jardin, et de s'abandonner, mais de parti pris et avec méthode, à « la pente involontaire que nous avons à nous représenter sans cesse à nous-mêmes » 1 ? Je le sais bien, être, vouloir,

1. Malebranche, Conversations chrétiennes, çhap. Il.

être le plus possible, en un certain sens, toute philosophie, toute religion se ramène là; mais rien ne prouve que M. Barrés ait dès lors entrevu les vraies richesses que l'on pouvait tirer de sa propre formule. Qu'il rédige donc le rituel du culte du moi, que son héros, Philippe, par endroits, s'arrête de vivre pour réciter la savante leçon qui lui fut apprise, c'est leur affaire à tous deux ; la nôtre, plus délectable et beaucoup moins simple, est de retrouver, dans les expériences de Philippe, la pensée profonde de M. Barrès.

J'insisterais moins sur ces évidences, si l'illusion intellectualiste que je dénonce n'avait pas contrarié l'essor de cette magnifique jeunesse. Par son éducation déracinante, et par les rencontres qu'il fit à ses premiers pas dans la vie littéraire, M. Barrès était fatalement prédisposé à se méprendre sur les rapports entre l'art et la pensée. Naturellement porté à la réflexion et à l'analyse, l'enseignement qu'il avait reçu au lycée de Nancy l'avait exposé à la séduction des systèmes, et lui avait donné le goût de toutes les joies de l'esprit. Or les joies de cet ordre n'étaient pas tenues en grande estime par les cénacles que fréquentait notre débutant. Ces messieurs abusaient vraiment du droit qu'un honnête homme a de ne pas penser. Parnassiens épuisés que la mode soutenait encore, mais dont la morgue et l'ignorance devaient paraître intolérables aux jeunes intelligences qui allaient bientôt donner le mot d'ordre à la génération montante. Quand aujourd'hui nous lisons dans les écrits de jeunesse de M. Barrès que « même en art, il y a profit à ne pas être un imbécile »,nous ne voyonslà qu'une boutade. M ais, en 1885, le lecteur averti aurait pu citer le nom

des cibles vivantes que visaient de pareils traits. Ces premières escarmouches n'annonçaient rien de moins qu'une orientation nouvelle, ou, pour mieux dire, qu'une restauration des lettres françaises ; mais pour l'instant, on en était encore au primesaut et aux excès d'une guerre de partisans. C'était le temps où les symbolistes arboraient leur formule : « une œuvre d'art, c'est une pensée inscrite dans un symbole ». Rien de plus juste à le bien entendre, mais la définition, telle que ces jeunes gens la réalisaient, était courte par trop d'endroits. Je crois bien qu'ils n'auraient trouvé ni chez Racine ni chez La Fontaine ce qu'ils appelaient une « pensée », et qu'ils croyaient ingénument présider à la naissance du symbolisme. Certes, M. Barrès, qui a toujours parlé de Racine avec une pieuse tendresse, ne les aurait pas suivis jusque- là, mais enfin ce beau dédain et ces exigences étaient alors dans l'air que nous respirions. On se piquait de métaphysique, on s'abandonnait éperdument à la fascination de l'abstrait. Le plus grêle des joueurs de flûte aspirait à résoudre l'énigme du monde, et l'on pensa mettre en rondeaux la Critique de la raison pure. Philosophe d'abord et de haut vol, poète ensuite, et, si j'ose dire, par-dessus le marché, après avoir laborieusement couvé quelque système, on cherchait au petit bonheur, dans la forêt des symboles, quelque fable aux plis complaisants dont le système pût se vêtir ; enfin, dans le détail même et le plus menu de la composition littéraire, la doctrine réglait l'inspiration, la pensée primait le symbole ; l'art, jadis maître chez lui,n'était plus que le traducteur servile des spéculations de l'esprit.

M. Barrès frôla ce travers. A certaines heures, il eut honte, semble-t-il, de n'être qu'un poète et il envia la faconde idéologique de son professeur Bouteil- ler. C'est ainsi que furent écrites les quelques pages abstraites de la première trilogie, et rédigée la synthèse du culte du moi. N'est-ce pas encore sous le coup de la même obsession, qu'il a voulu donner à ses Déracinés l'apparente rigueur d'une démonstration géométrique? Certes je n'oublie pas qu'un des grands services qu'après M. Bourget, M. Barrés nous ait rendus, a été précisément d'aider à rétablir les communications entre l'art et la pensée, et de ramener la littérature au souci des choses sérieuses. Mais l'art a sa façon d'être sérieux, qui n'est assurément pas la façon des philosophes, et M. Barrès apprenait à ses dépens que le vrai symbolisme ne consiste pas à juxtaposer des raisonnements et des images. « Dites-lui, écrivait Joubert à M -@-Il de Beaumont, au moment où Chateaubriand se fatiguait à charger d'érudition son Génie du christianisme, dites-lui qu'il en fait trop ; que le public se souciera fort peu de ses citations, mais beaucoup de ses pensées ; que c'est plus de son génie que de son savoir qu'on est curieux; que c'est de la beauté et non de la vérité qu'on cherchera dans son ouvrage ; que son esprit seul, et non pas sa doctrine en pourra faire la fortune..., qu'il fasse son métier, qu'il nous enchante l. » Ce qui est dit ici de l'érudition, pourrait s'appliquer aussi bien aux raisonnements et à la « doctrine ». Par malheur, M. Barrès n'a pas eu, à côté de lui, un Joubert pour lui faire entendre

1. Joubert, II, p. 284.

ces vérités libératrices. Il n'est arrivé que lentement à se convaincre qu'un roman n'est pas une thèse, que les poètes ont un chemin qui leur est propre pour atteindre et pour démontrer la vérité. « Je crois de moins en moins, — dit-il dans la préface de Au service de VAllemagne, — à l'efficacité des explications didactiques », et, ce faisant, il obéit au conseil que Joubert lui aurait sûrement donné : il fait son métier, il nous enchante.

Le titre que M. Barrès a donné au premier volume de la trilogie du culte du moi, me semble plus révélateur que celui de la trilogie elle-même. A la vérité, ces trois mots : Sous l'oeil des Barbares ne laissent tomber sur l'ensemble du volume qu'une clarté sibylline. Pour être à même d'en dégager le sens prophétique, il faut avoir accompagné M. Barrès jusqu'à son discours de réception à l'Académie. Là est précisément l'extraordinaire intérêt de ce premier livre et de la trilogie tout entière. Ce que le talent de M. Barrès a de plus intime, de plus original, et, si l'on peut dire, de plus nécessaire, éclate déjà dans cette œuvre que certains juges, trop ennemis de leur propre plaisir, absolvent d'un revers de main, comme péché d'une impertinente jeunesse. Jeunes, à coup sûr, mais d'une jeunesse -'déjà presque trop grave ; impertinents, si l'on veut, mais d'une impertinence qui n'a pas tué le sens du respect ; offrant d'ailleurs un mélange peut- être unique de candeur et d'ironie, d'enthousiasme et

de clairvoyance, moins achevés que le Voyage de Sparte, mais plus spontanés, plus divers, plus naïvement sincères, les vrais barrésiens restent obstinément fidèles à ces trois chefs-d'œuvre d'humour, de poésie et de divination introspective, ils estiment que M. Barrès, vainqueur en tant d'autres rencontres, n'affirma cependant jamais avec plus de décision l'originalité de son génie.

N'est-il pas en effet merveilleux que, dès son premier livre, l'auteur de Sous l'œil des barbares, ait démasqué ses ennemis naturels, et leur ait livré, dans l'ombre brillante de cet essai de jeunesse, une première bataille ? Bataille décisive et dont les conséquences, pour lui et pour nous, seront infinies. Ces ennemis, à vrai dire, il les devinait alors plutôt qu'il ne les connaissait, mais déjà pourtant il les nommait de leur vrai nom, et par là, il s'obligeait soi-même à ne jamais capituler devant eux.

Il y a barbare et barbare. C'est ainsi, par exemple, qu'on rencontre, rôdant autour du Jardin de Bérénice, un barbare inférieur à peine digne de ce nom, à qui M. Barrès a fait vraiment trop d'honneur en l'appelant l' adversaire. Le barbare authentique est bien autrement redoutable que ce Martin. « Grave erreur, lisons-nous dans le livret métaphysique, de prêter à ce mot barbares la signification de « philistins » ou de « bourgeois »... Si Philippe se plaint de vivre sous l'œil des barbares, ce n'est pas qu'il se sente opprimé par des hommes sans culture ou par des négociants ; son chagrin, c'est de vivre parmi des êtres, qui de la vie possèdent un rêve opposé à celui qu'il s'en compose. Fussent-ils par ailleurs de fins lettrés, ils sont

pour lui des étrangers et des adversaires \ » Ce n'est pas assez dire, et c'est trop simplifier le conflit qui se prépare entre l'armée des barbares et ce Lorrain de vingt-cinq ans. « Des étrangers, des adversaires », oui, sans doute, mais on ne les reconnaît pas encore comme tels. Ils parlent notre langue presque sans accent, et quelques-uns la parlent en maîtres. D'ailleurs rien de menaçant dans leur attitude. Ils ne font pas mine de nous détruire, et, bien au contraire, ils nous proposent l'expansion indéfinie de notre moi. S'ils ne cachent pas leur mépris pour notre grêle Sparte, ils n'en exaltent qu'avec plus d'ardeur les rares facultés qu'ils pensent découvrir en nous, et qui leur semblent mériter, sur un théâtre moins sordide, des objets plus dignes d'elles. Beaux magiciens, somptueux bateleurs, n'attendez pas qu'une âme encore frémissante échappe tout à fait à la séduction de leurs sophismes. N'en croyez pas le jeune désabusé qui les aime encore, au moment où il les maudit avec le plus de passion.

« Les barbares, s'écrie Philippe, ces barbares par qui plus d'un jeune homme impressionné faillira à sa destinée, et ne trouvera pas sa joie de vivre, je les hais. » Non, cela n'est pas encore exact, vous ne les haïssez jusqu'ici que par la fine pointe de votre solide raison. Votre cœur est encore en leur puissance. Vous, les haïr ! Auriez-vous bien le courage de cette haine, si je vous disais le nom de quelques-uns de ces hommes, que votre imagination adore comme autant de dieux ? Rousseau, Michelet, Hugo, Byron, Baudelaire, Bou-

1. Sous l'œil des Barbàres, p. 22, 23.

teiller, et que sais-je encore. Ces héros qui ont peuplé vos premières solitudes, tous ou presque tous, ils campent avec les barbares, et comme ils sont enfin une partie de vous-même, vous voilà déchiré entre vos puissances de vénération qui veulent leur rester fidèles, et votre jeune ironie qui déjà confusément commence à discuter leur prestige.

Ces complications rendent plus passionnant et plus incertain le duel qui s'engage entre Philippe et les barbares. Il ne s'agit pas simplement de se défendre contre des ennemis redoutables, il faut encore, et au préalable, s'affranchir de leur sortilège, briser des chaînes qu'on aime encore, reprendre des gages qu'on avait cru donner pour toujours. Comme c'est là tout le drame que nous présente l'évolution littéraire de M. Barrès, ne craignons pas d'insister un peu sur les préludes d'un si bel épisode.

Est barbare, au sens barrésien du mot, quiconque nous prêche la révolte contre nos limites naturelles. Soit que pour cela il nous fasse rougir de nos misérables origines, soit qu'il étende démesurément les perspectives où il nous appelle, son but constant est de nous entraîner le plus loin possible de l'humble Sparte où nous sommes nés. Une adolescence grise, avide et comprimée, livrait sans défense le jeune Philippe à la première troupe de bohémiens qui lui offrirait une place dans leur roulotte. Il accueillit donc, avec une sorte de transport religieux, les tziganes de la métaphysique hégélienne et du romantisme, les Fleurs du mal et le kantisme de Bouteiller. Au lieu de lui apporter quelque vive chanson matinale de Ronsard ou de Joachim, son aîné Stanislas de Guaita

le réveillait au son des musiques baudelairiennes, exaspérant, dès la première heure du jour, « le point névralgique » de cette âme.

Vois sur ces canaux

Dormir ces vaisseaux

Dont l'humeur est vagabonde ;

C'est pour assouvir

Ton moindre désir...

« Mon moindre désir, écrira-t-il plus tard, j'entendais bien que la vie le comblerait. »

La sensibilité qui se déchaînait ainsi, venait-elle des sources profondes de ce jeune lorrain, et lui révélait-elle sa vraie nature ? Je n'ose encore aborder de front cette question capitale ; j'incline pourtant à modifier quelque peu le jugement que M. Barrès a porté sur ces premières explosions. « Après tant d'années, je ne me suis pas soustrait au prestige de ces pages sur lesquelles se cristallisa soudain toute une sensibilité que je ne me connaissais pas. » « Se cristallisa », est-ce le mot propre? « Se modela », « se haussa », « s'exagéra », serait peut-être plus juste, car M. Barrès, doué d'une prodigieuse facilité d'assimilation et d'une imagination royale, peut se donner, quand il lui plaît, l'illusion des émotions les plus vives, sans perdre pour cela la sobriété et l'équilibre de ses ancêtres lorrains. Mais, pour l'instant, il est bien question d'équilibre ! Oublieux de ses limites, que d'ailleurs il maudirait si quelque fâcheux les lui rappelait, notre lycéen se consume de désir et d'impatience. Auprès du mirage romantique, sa terre natale, son propre « moi », lui seraient odieux comme un lieu d'exil.

Il se pourrait que les leçons de son professeur de philosophie aient eu sur M. Barrès encore plus d'influence que la lecture de Joseph Delorme et de Baudelaire. D'ailleurs, la philosophie, telle du moins qu'elle lui fut présentée, est encore une muse romantique. Chose curieuse et qu'on n'a pas assez remarquée, les émotions les plus troublantes et les plus tenaces qu'ait peut-être jamais éprouvées l'auteur de Du sang, il ne les doit ni à ses poètes, ni à Venise, ni même à Tolède, mais bien plutôt à ces classes de philosophie où son adolescence s'enivra « d'une poésie qui ressemblait à de l'épouvante ». Bouteiller, son professeur de métaphysique, l'a marqué d'une empreinte que Napoléon, son professeur d'énergie, n'effacera point.

Les pages où M. Barrès a décrit la fièvre que lui donnait alors la passion des systèmes, comptent parmi les plus aiguës et les plus bienfaisantes de son œuvre. Ceux qui n'ont pas commencé leurs études au lendemain de la guerre, auront sans doute été déconcertés par le prélude des Déracinés. C'est un fait pourtant, — il serait trop long ici d'en chercher les causes —, c'est un fait qu'à l'âge des premiers enthousiasmes, cette génération de lycéens a été fascinée par ses professeurs de philosophie. Bouteiller n'est pas une exception, mais un type. Aux sobres et solides cartésiens de l'ancien régime, à l'équipe somnolente des cousi- niens avaient succédé de jeunes maîtres d'une érudition, d'une curiosité et d'une assurance également intrépides. Graves comme des Germains, ardents comme des apôtres, la philosophie, telle qu'elle s'incarnait en eux, présentait, avec je ne sais quoi de

vague et de passionné, le sérieux tragique d'une religion. A ce prestige personnel, que devait fatalement subir la meilleure moitié de la classe, s'ajoutait la magnificence capiteuse des systèmes que le professeur évoquait tour à tour devant cette jeunesse éblouie. Déroutés par tant de sophismes, grisés par tant de rêveries somptueuses, gagnés à l'indépendance et à l'enthousiasme de leurs maîtres, ces enfants de dix- sept ans goûtaient, comme de jeunes dieux, la joie de se choisir à eux-mêmes une explication du monde, ou l'orgueil d'organiser sceptiquement le cliquetis des systèmes en une suprême volupté 1.

On comprend sans peine que ce romantisme métaphysique produise les mêmes ravages que le romantisme de certains poètes. Ici et là, c'est toujours la même rupture d'équilibre, le même ferment de révolte, les mêmes ambitions, la même tendance à chercher dans l'abstrait et le chimérique une patrie moins étroite que le monde réel, la même illusion qui nous fait croire que nous pouvons refaire et l'univers et nous-mêmes au gré de nos désirs, la même ignorance de nos limites naturelles ; en un mot, la même dictature des barbares.

Ni l'Ecole de Droit, ni les années d'apprentissage littéraire ne semblent avoir modifié sensiblement la première orientation de M. Barrès. Il s'exerce, il s'enrichit, mais toujours dans le même sens. Les cénacles poétiques l'ont admis à leurs séances. Renan, Hartmann et d'autres ont continué pour lui les leçons

1. Qu'on relise par exemple ces lignes de l'examen de la première trilogie. « M'étant proposé de mettre en roman la conception que peuvent se faire de l'univers les gens de notre époque décidés à penser par eux-mêmes... a

de Bouteiller. Enfin, ô joie accablante, il a vu de ses yeux Victor Hugo. Au demeurant, le philtre l'entête encore. Quelques pages datées de cette époque, et qu'il a depuis très habilement glissées dans la trame de Sous l'œil des Barbares, nous donnent une idée assez exacte des brillants exercices auxquels il se livrait alors. Je veux parler du joli, trop joli conte dont la strophe initiale est d'une si tendre élégance :

Toujours triste, Amaryllis...

Avons-nous assez aimé cette savante merveille ! Relue de sang-froid, elle ne trahit cependant ni un penseur original, ni un écrivain de race, mais simplement un prestigieux imitateur de l'auteur des Dialogues philosophiques et de celui des Noces corinthiennes Les autres chapitres, et surtout cette extraordinaire seconde partie, qui commence par la bastonnade lyrique de M. Renan, sont de bien autre conséquence. Il y a là nombre de passages que seul M. Barrès pouvait écrire ; mais enfin, tout le long du livre, l'influence des barbares se fait encore sentir, des barbares, c'est-à-dire de tous les maîtres, poètes ou philosophes « qui ne sont pas de la patrie psychique de M. Barres », et qui cependant « veulent le plier à son image ».

L'ingénieuse théorie du culte du moi ne nous explique pas comment l'auteur a pris conscience de cette servitude ancienne déjà, et que jusque-là il portait avec allégresse. Car enfin, il entendait bien, dès Nancy, pratiquer cette religion, et ses maîtres barbares, bien loin de lui proposer la suppression de son moi, l'exhortaient plutôt à en grossir démesurément

le personnage. La question est de savoir comment, au culte romantique du moi qui entraîne l'assujettissement aux barbares, M. Barrès a été amené à substituer cet autre culte qui consiste à accepter docilement ses propres limites. C'est là, comme nous l'avons dit, le problème barrésien, et il faut bien que, dès son premier livre, M. Barrès nous aide à résoudre ce problème.

Non pas, on l'entend du reste, que dès cette œuvre de jeunesse, il se prononce nettement entre les deux disciplines. Non, mais, sans le vouloir, sans presque le savoir, il commence à se déprendre de l'image trop idéale qu'on lui présentait de lui-même, et sur laquelle il essayait laborieusement de calquer sa propre vie. Croyez-en plutôt la longue plainte qui s'exhale presque à chaque page du livre. A n'en pas douter, ce jeune héros se meurt de fatigue et d'ennui. Ecoutez-le dire à son amie :

Mais vois donc que je suis las, las avant l'effort et que j'ai peur.

Et la pauvrette de lui répondre :

Ah ! tu sais trop de choses.

Qu'elle a raison, juste ciel ! Et encore « savoir » n'est pas assez dire. Toutes ces idées qui encombrent sa mémoire, il a tâché de les vivre, de les transformer en poésie. Comme un enfant, stoïquement docile aux manies de ses pédagogues, il s'est fatigué à transvaser, si j'ose dire, dans sa propre vie intérieure, les déliquescences de ses poètes, les quintessences de \*

ses rêveurs. Faut-il s'étonner qu'il tombe de lassitude « au fossé de son premier chemin » ? Il se relève, car il est d'une bonne volonté sans limites ; mais il n'ira pas longtemps. A chaque pas, l'ennui l'arrête, l'ennui, ce bon serviteur, cet inexorable gardien, qui ne nous permet pas de courir loin des frontières de notre moi, et qui donne la chasse aux barbares.

Suprême fleur de toutes ces cultures, l'héritier d'une telle sagesse, étendu sur le dos, bâillait.

De tout ce livre si jeune, si curieux, si rare, je voudrais retenir ce bâillement libérateur, plus éloquent que les plus belles invectives, et qui sonne la déroute des barbares. Il bâille, donc il est sauvé. Le voilà rendu à lui-même. Vienne le maître, « axiome, religion ou prince des hommes », qui lui montre « le sentier où s'accomplira sa destinée ».

On connaît le sujet de Un homme libre. Semblable à un nouveau converti qui, pour mieux rompre avec le monde, court s'enfermer dans un monastère, et là, seul avec son directeur, se fixe, par le menu, le programme d'une existence nouvelle, Philippe — c'est le héros de la première trilogie — imagine une sorte de retraite, où il puisse se consacrer uniquement aux vrais intérêts de son âme. Son ami Simon se cloître avec lui. Toujours pressés de rire à la lecture de M. Barrès, parce qu'ils craindraient, en ne riant

pas, de paraître béotiens, plusieurs n'ont pas admiré, comme il fallait, le sérieux et le courage de cette entreprise. Que l'auteur s'amuse en cent endroits, que par exemple, il se reproche, comme un « péché », de n'avoir pas accepté un fauteuil à oreillettes où il aurait médité plus noblement, qu'enfin, il mette constamment une sourdine ironique à ses confidences, les belles nouvelles ! Mais cette ironie même, vous n'en goûtez pas la saveur native, si vous ignorez le fond d'amertume sur lequel elle a germé. Refuge contre les pédants qui n'ont jamais aimé un livre sincère, détente d'un jeune esprit qui a poussé trop loin les cruautés de ses analyses, l'ironie de ce livre admirable est, en somme, comme un premier pas vers cette philosophie de l'acceptation que l'auteur entrevoit déjà confusément au terme de ses expériences, et contre laquelle il ne se révoltera pas toujours.

Comme tant d'autres livres de M. Barrès, Un homme libre est un palimpseste, où des spéculations abstraites se superposent au texte et risquent de tout embrouiller. Ainsi, dès le début, Philippe, installé « sur un rocher en face de l'océan salé », découvre « au bout d'une heure » les deux fameux axiomes du culte du moi.

PREMIER PRINCIPE. — Nous ne sommes jamais si heureux que dans l'exaltation.

DEUXIÈME PRINCIPE. — Ce qui augmente beaucoup le plaisir de l'exaltation, c'est l'analyse.

CONSÉQUENCE. — Il faut sentir le plus possible en analysant le plus Dossihle 1.

1. Un homme libre, p. 31.

Ce besoin d'exaltation, cette rage d'analyse, Philippe peut-il savoir avant même de s'être mis en retraite, si, oui ou non, il ne les tiendrait pas, en tout ou en partie, des barbares? Faux départ, erreur de méthode, excès de zèle, je reconnais là, non pas Philippe lui-même, ni son camarade Simon, mais quelque autre élève de Bouteiller, un parasite, un fâcheux que les deux amis ont laissé pénétrer dans leur ermitage, et qui va suivre, d'un pas boiteux, les exercices de la retraite.

Mais c'est bien, en revanche, le propre génie de M. Barrès qui a dessiné le plan du livre, fixé les trois étapes, ou, comme dirait saint Ignace, les trois semaines de cette retraite: « Les intercesseurs », la Lorraine, Venise, vingt années d'exploitation n'ont pas encore épuisé les richesses que le jeune écrivain jalonnait dès lors, comme à vol d'oiseau, pour ses conquêtes futures. Culte des héros,discipline lorraine, pèlerinages passionnés, du Jardin de Bérénice au Voyage de Sparte M. Barrès a-t-il fait autre chose que reprendre les trois thèmes essentiels de Un homme libre, soit pour les pousser davantage, soit pour les maîtriser et les fondre dans une souple synthèse ?

Nos deux ermites ont commencé leurs exercices par se rechercher eux-mêmes dans leurs livres et leurs auteurs préférés. La méthode a du bon, mais nos héros spirituels, nos « intercesseurs », comme disent Philippe et Simon, ne nous éclairent le plussouvent « que les parties les plus récentes » et les plus artificielles de nous-mêmes. Philippe s'en aperçoit à la sécheresse que lui laissent tant de lectures, et bientôt le pressentiment d'une source plus profonde

l'incline à sortir de sa bibliothèque et même de son ermitage.

A mesure que les livres cessaient de m'émouvoir, de cette église où j'entrais chaque jour, de ces tombes qui l'entourent et de cette lente population peinant sur des labeurs héréditaires, des impressions se levaient, très confuses, mais pénétrantes. Je me découvrais une sensibilité nouvelle et profonde, qui me parut savoureuse.

C'est qu'aussi bien mon être sort de ces campagnes. L'action de ce ciel lorrain ne peut vite mourir. J'ai vu à Paris des filles avec les beaux yeux des marins qui ont longtemps regardé la mer. Elles habitaient simplement Montmartre, mais ce regard qu'elles avaient hérité d'une longue suite d'ancêtres ballottés sur les flots, me parut admirable dans les villes. Ainsi, quoique jamais je n'aie servi la terre lorraine, j'entrevois au fond de moi des traits singuliers, qui me viennent des vieux laboureurs. A suivre comment ils ont bâti leurs pays, je retrouverai l'ordre suivant lequel furent posées mes propres assises. C'est une bonne méthode pour descendre dans quelques parties obscures de ma conscience '.

Aussi bien que le désordre impétueux des lyriques, cette petite page paisible et volontaire donne l'idée de ce que nous appelons l'inspiration. La thèse de M. Taine — la race, le milieu, le climat — flottait sans doute alors dans l'esprit de M. Barrès, vague, lointaine et froide comme toutes les vérités que ne réchauffent en nous ni les souvenirs du passé, ni le pressentiment des expériences qui nous attendent. Assurément, rien n'était plus simple que de se dire :

1. Un homme libre, p. 102-103.

ce qui est vrai de la littérature anglaise, ne l'est pas moins de notre propre littérature, et de moi-même, Maurice Barrès. Simple, oui, comme une déduction logique, mais il y a loin de la conclusion d'un syllogisme à la vive intuition qui seule enfante les chefs- d'œuvre. Intuition, inspiration, syllabes orgueilleuses, et qui néanmoins s'affaissent sous le poids sublime qu'elles portent. Quoi de plus humble et quoi de plus grand ! On croit ne penser à rien, on va, on vient, lassé du bavardage des livres. De la fenêtre, on voit, sans les voir, une plaine, un ruisseau, quelques arbres, ou bien les rues mortes d'une petite ville, une vieille femme arrêtée sous le porche de l'église, un enterrement qui se hâte dans la pluie ; et soudain, cet humble tableau, où pourtant rien n'est imprévu, s'anime et se transfigure. De toutes ces anciennes choses une voix semble sortir : « Toi qui souffres de ne pas te connaître, viens à moi, qui sais ton secret. Regarde- moi, ne recule pas et lis dans mon regard tes vraies pensées. Obscure et laide, peut-être, mais quoi ! serais-tu plus riche pour avoir hérité en rêve du palais des doges, et, pour avoir fui ta propre image, serais-tu moins loin de l'impossible perfection que les barbares t'ont proposée ? Et puis, que sait-on si je suis laide ? Le jour où mes enfants me rendront leur tendresse, peut-être retrouverai-je quelque beauté, Spartam nactus es, hanc adorna. Cesse donc de te hausser « tant bien que mal à des rêves conçus par des races étrangères », et reviens « cultiver le simple jardin sentimental hérité de tes vieux parents ».

Ce chapitre sur la Lorraine est incomparable. Depuis le dernier lundi de Sainte-Beuve, je ne sache

rien, dans notre prose, qui réalise davantage l'idée qu'on se faisait autrefois de la perfection à la française. On trouvera certes, dans l'œuvre de M. Barrès, bien des pages plus éblouissantes, mais rien qui respire une pareille aisance. Chose rare chez ce maître, ici le style coule comme d'une source abondante et paisible, sans perdre toutefois son originalité brusque et son imprévu. Il est grave, sans fièvre, pénétré d'une mélancolie discrète et virile. Imaginez un Michelet maître de ses nerfs, qui soufflerait à la Lorraine assez de vie pour qu'elle cessât d'être une statue, pas assez pour qu'elle devînt une femme. Des historiens de métier ont vanté l'érudition de ce chapitre, la solidité de ces raccourcis pittoresques, mérite d'autant plus remarquable que l'auteur, prenant ici la Lorraine comme un miroir, aurait pu être tenté de retoucher à son gré cette image de soi-même. Aussi bien, rien de plus léger, de moins appuyé que la superposition de ces deux tableaux. C'est une merveille de symbolisme, dont le détail se dérobe aux profanes et ravit d'aise les initiés. M. Barrés, qui a essayé vingt fois de se peindre, n'a rien écrit de plus ressemblant que ce délicat filigrane.

A ce titre, Lorraine, tu me fus un miroir plus puissant qu'aucun des analystes où je me contemplai.

Un miroir, mais cruel, décourageant, comme tout miroir fidèle, voilà ce que présente la Lorraine à l'auteur de Un homme libre.

Plus tard, elle sera pour lui un ressort, une disci-

pline, une source d'enthousiasme, mais, à vingt-cinq ans, l'ayant regardée bien en face, il ne songe qu'à la fuir.

Jusqu'à toi, j'avais sur moi-même des idées confuses. Tu m'as montré que j'appartenais à une race incapable de se réaliser. Je ne saurais qu'entrevoir. Il faut que je me dissolve comme ma race

On le voit, ses maîtres barbares pèsent encore sur cette jeune pensée, et ne lui permettent pas de dégager le stimulant déterminisme de la terre et des morts. A vingt-cinq ans, il n'y a pas d'ermitage qui tienne, on ne saurait être un homme libre. Croyez-en plutôt la perverse résolution qui couronne cette retraite :

Je vais jusqu'à penser que ce serait un bon système de vie de n'avoir pas de domicile, d'habiter n'importe où dans le monde. Un chez soi est comme un prolongement du passé : les émotions d'hier le tapissent. Mais, coupant sans cesse derrière moi, je veux que chaque matin la vie m'apparaisse neuve, et que toutes choses me soient un début t.

Laissons-le croître. Il faut que barbarie se passe, et que Philippe achève son tour du monde romantique. Nous l'en croirons mieux lorsque, de retour, il nous dira que seule sa Lorraine ne l'a point déçu. Qu'il coure donc « s'enfermer dans Venise », « confiant que cette race lui sera d'un bon conseil » ; qu'après Venise — « encore un citron de pressé » — il aille se déchirer à « la pointe extrême de l'Europe » ; en un

1. Un homme libre, p. 134.

2. lb., p. 224.

mot, qu'il exalte et brise tour à tour les splendides miroirs où il essaiera de se reconnaître; il aura beau faire, il n'effacera pas de son esprit l'image que lui a laissée le miroir lorrain, et qui l'immunise d'avance contre les poisons de la route. Cette image le suivra comme un remords au pied des autels barbares, et, aux plus brillantes étapes du voyage, elle hâtera l'heure de la satiété et de l'ennui. Tôt u tard elle le ramènera, et c'est ainsi qu'il n'aura « tant marché que pour revenir à cette petite plage où naquit sa tendresse ».

Plus que tout au monde, écrira-t-il enfin, j'ai cru aimer le musée du Trocadéro, les marais d'Aigues-Mortes, de Ravenne et de Venise, les paysages de Tolède et de Sparte, mais à toutes ces fameuses désolations, je préfère maintenant le modeste cimetière lorrain, où, devant moi, s'étale ma conscience profonde

Avant de l'accompagner dans ses longues erreurs, arrêtons-nous à Aigues-Mortes, où s'achève la trilogie du culte du moi. La sensibilité qui se laisse voir dans ce décor un peu fiévreux est encore respectueuse de ses propres limites. La légère crise de paludisme qui l'excite la met en valeur sans altérer ses proportions naturelles. Il y a donc intérêt à l'étudier avant le surmenage romantique, auquel l'Homme libre a résolu de la soumettre.

« Parle du moins, parle beaucoup, et tu croiras vivre. » Tel est le malicieux conseil que Philippe don-

1. Amori et Dolori sacrum, p. 228.

nait un jour à sa petite amie Bérénice. La délicieuse créature s'est bien gardée de lui obéir. Elle sait trop qu'elle n'est qu'un fantôme. Toute résignée à ne pas vivre, elle se contente de laisser beaucoup parler autour d'elle. Ses amis d'abord, puis les amis de ses amis. Que de monde, juste ciel ! La pâle villa peut à peine recevoir tous les étrangers qu'on lui amène : M. Renan, M. Chincholle, Sénèque le philosophe et un professeur allemand. Si jamais on lui en laissait le temps, que dirait la pauvre petite en face de ce jury d'agrégation? Les écouter, c'était déjà trop pour elle. Assise au bord de la fenêtre qui ouvre sur les étangs, on la voit qui s'évapore et bientôt disparaît dans la fumée de ces interminables discours.

Pourquoi regretter la fragilité qui fait une partie de son charme ? Cette filleule de Racine n'est pas une héroïne de tragédie, quelque Andromaque exilée sur le boulevard. Ce qu'il y a de moins irréel en elle, la chair et le sang de cette figurine de rêve, c'est encore la précieuse musique de son nom. Tendres syllabes mouillées de larmes, et qui s'harmonisent si bien avec Aigues-Mortes, cette « consonance d'une désolation incomparable ». Aigues-Mortes, Bérénice, M. Barrès attend de ces deux mots et des images vaporeuses qu'ils mettent en branle, le genre de volupté que Jean Racine allait demander à une prise de voile. « Ni amour, ni amitié », mais la satisfaction « d'un besoin extrême de douceurs et de pleurs ». Bérénice est le nom qu'il donne aux délices platoniques d'un tel désir, une prière, un exercice en vue d'amollir la sécheresse lorraine et d'obtenir « le don des larmes » :

J'ai rencontré, dit-il, au tournant de mon ascension la chapelle aux arceaux nerveux, le coin secret où le roi (saint Louis) s'agenouillait et suppliait Dieu qu'il lui accordât le don des larmes. Cette forte prière n'exprime-t-elle pas, avec la netteté des cœurs sans ironie, la volupté où j'aspire, et que Bérénice semble porter aux plis des dentelles dont elle essuie ses tendres yeux 1 ?

Ceux qui pensent trouver dans ce passage la clef du Jardin de Bérénice, entendent bien savourer autant que personne ce livre charmant. A la vérité, rien n'est plus accessible au commun des hommes que la rêverie sentimentale d'où est née la Bérénice de M. Barrès, mais la simplicité du thème ne fait que mieux ressortir l'art infini de l'écrivain. Croit-on que le premier venu puisse donner ainsi un air de rareté à la plus ordinaire des expériences, et comme une saveur nouvelle au goût de pleurer ? Pour trouver dans l'histoire littéraire un livre d'une inspiration et d'une excellence analogues, il faut peut-être remonter jusqu'aux Reisebilder, et, mieux encore, jusqu'au Voyage sentimental. Un Sterne qui aurait d'instinct la distinction et le goût classiques, un Racine dont l'Iphigénie ne dédaignerait ni l'âne ni les canards de Bérénice, tel nous apparaît M. Barrès dans ce joli caprice qui n'est pas le moins révélateur de ses livres.

Du reste, il jouait vraiment de bonheur le jour où l'idée lui vint de « prêter son cœur à cette petite mendiante d'affection », pour qu'elle « le rafraîchît entre ses mains ». Les dissertations des amis de Bérénice illustrent le livre sans l'alourdir, et comme le voile

1. Le jardin de Bérénice, p. 48.

noir de Célimène, la gravité de ces propos rend la grâce des autres chapitres encore plus prenante. On remarque bien, au début, quelques hésitations entre les divers symbolismes qui attiraient tour à tour les préférences de M. Barrès. Le culte du moi — cela va sans dire — les antinomies entre la contemplation et l'action, entre la poésie et la politique, les mains de Bérénice sont trop petites pour tenir à la fois de si lourds trésors. Quant à l'apologie du dilettantisme, écrite par Sénèque le philosophe et traduite par M. Anatole France, c'est par mégarde que M. Renan l'aura laissée tomber de ses poches. Mais en revanche, les méditations sur Bérénice, l'âme des foules et l'inconscient, font partie intégrante du livre, et en soulignent le sens profond. Idéologie sans doute, mais idéologie passionnée ; philosophie, mais, humaine, vivante, et qu'on ne saurait distinguer de la poésie. --

Je n'ai pu qu'indiquer, par quelques traits rapides, le contraste que nous offrent les œuvres de jeunesse de M. Barrès, et la double image qu'il nous a jusqu'ici tracée de lui-même. D'une part le Barrès théoricien d'un individualisme exaspéré, de l'autre le Barrés artiste qui accepte d'instinct et sans révolte les limites de sa propre nature. Le premier trace complaisamment le programme d'une certaine émancipation romantique, le second avoue à chaque pas la faillite de ce programme ; celui-là constate amèrement l'insuffisance de l'âme lorraine qu'il a héritée de ses ancêtres, celui- ci pense, sent, imagine allègrement comme un pur Lorrain. Le goût très sûr de l'écrivain semble pres-

sentir, et, dans tous les cas, réalise par avance les théories que formulera plus tard l'auteur des Amitiés françaises. Jusqu'à Du Sang, de la Volupté et de la Mort, M. Barrès, considéré simplement d'un point de vue littéraire, n'est pas encore romantique au mauvais sens de ce mot. Il ne l'est qu'en théorie et de désir.

Aussi bien que la première trilogie, L'ennemi des lois, qui suit immédiatement Le Jardin de Bérénice, atténue et redresse par une sagesse, une mesure et un goût classique, les désordres de la pensée. Mais soudain ce bel équilibre chancelle. Les deux Barrès en viennent aux mains : le théoricien veut avoir raison de l'artiste, et le soumettre au fastueux programme qui jusque-là, bien que proclamé sans relâche, était presque resté une lettre morte. Du Sang, de la Volupté et de la Mort, ce livre dont le titre même résonne comme une déclaration de guerre, rend magnifiquement témoignage au plus violent effort que M. Barrès ait jamais tenté pour sortir de soi et se transformer, en reniant sa Lorraine.

En effet, pour bien saisir l'inspiration de ce livre, nous devons nous rappeler la détresse de l' homme libre après ses rigoureux exercices d'exaltation et d'analyse. Il s'était dit qu'« il faut sentir le plus possible en analysant le plus possible », et il n'avait pas pris garde qu'il est encore beaucoup plus facile à un Barrès d'analyser que de sentir. Un homme libre, au besoin, en ferait foi. Pour un assez maigre filet de sensations, quelle vivacité et quelle richesse d'analyse 1 ! Il

1. Cette remarque, sur laquelle j'insiste à plusieurs reprises, me paraît juste en son fond, mais aujourd'hui j'inclinerais à l'atténuer quelque peu.

y a plus et l'on peut craindre qu'une analyse trop pénétrante ne réduise encore ce filet. De fait, bien loin d'exalter indéfiniment ses puissances de sentir, l' homme libre n'était guère arrivé qu'à l'âpre joie de définir son incurable sécheresse et de mesurer l'étroite prison de son cœur. Que faire donc, après ces expériences décourageantes ? Se soumettre à n'avoir qu'une sensibilité moyenne, la sensibilité d'un Callot, d'un Gavarni et de tout le monde, renoncer à jamais « produire un romanesque qui contracte et déchire le cœur », à Dieu ne plaise ! mais bien plutôt recommencer la tentative avortée, se créer de toutes pièces une sensibilité nouvelle, tâcher de s'approprier les plus violentes façons de sentir, et se déchirer les nerfs à force de les tendre vers les merveilleux frissons que les poètes nous ont promis. Voilà précisément ce que M. Barrès a voulu faire dans Du Sang, de la Volupté et de la Mort, et cet exercice romantique est conduit avec une telle méthode, voulu avec tant d'acharnement, secondé par une telle splendeur d'imagination, que plusieurs ont cru voir dans ce livre le chef-d'œuvre de M. Barrès et la formule même de son génie.

Il y a loin du Jardin de Bérénice à un Amateur d'âmes — ce conte morbide et cruel qui ouvre le livre — et cependant cette dernière œuvre n'est que la transposition romantique de l'autre. Poussez Philippe au monstre, au maniaque, tuez en lui le bon sens, l'humour, la simple et vulgaire pitié, vous aurez Del Rio. Faites de la fuyante Bérénice une vraie malade, et vous aurez La Pia. Il n'est pas jusqu'au bon petit âne qui ne reparaisse, mais écrasé sous des

branches de magnolia. Seuls les canards de Bérénice manquent à l'appel. Ces sages bêtes, trop classiques, n'ont pas voulu se risquer à la pointe extrême de l'Europe, et nous ne saurons jamais quelle figure elles auraient faite dans l'horrifique tragédie.

Mêmes personnages et même intrigue, ou plutôt même jeu de sensibilité, mais sur une note plus aiguë :

Si j'ai tant aimé ma petite amie, — disait Philippe en parlant de Bérénice, — c'est qu'elle était pour moi une chose d'amertume. Mon inclination ne serajamais sincère qu'envers ceux de qui la beauté fut humiliée : souvenirs décriés, enfants froissés, sentiments offensés '.

Voilà qui est bien, ou du moins voilà qui peut indifféremment servir de prétexte à une fade romance ou à une œuvre charmante, comme Bérénice ou le Voyage sentimental. Mais que l'auteur prenne garde. Il touche ici aux limites de sa propre sensibilité. S'il va plus loin, s'il isole le sentiment qui a dicté le Jardin de Bérénice, au lieu d'une douceur s'il tâche d'en faire une volupté, et si pour cela il le force dans une sorte de serre tropicale, il aboutira forcément à quelque fantaisie capiteuse dans le goût de Un Amateur d'âmes, il se débattra dans l'artificiel, le pervers et le faux.

On ne nous dit plus, en effet, avec le poète :

Aimez ce que jamais on ne verra deux fois,

mais on nous invite à aimer, sur le visage de celle qui ne sera plus demain, les signes trop réels de la mort qui vient, et déjà la mort elle-même.

1. Le Jardin de Bérénice, p. 31.

Une merveille qui est en train de disparaître : voilà le trait qui complique de fièvre toute volupté. Etre périssable, c'est la qualité exquise... Il n'est point d'intensité véritable où ne se mêle l'idée de la mort 1.

Ainsi encore dans cette étonnante A/ort de Venise, qui appartient à la même veine que Du Sang, de la Volupté el de la Mort.

La puissance de cette ville sur les rêveurs, c'est que dans ses canaux livides, des murailles byzantines, sarra- sines, lombardes, gothiques, romanes, voire rococo, toutes trempées de mousse, atteignent, sous l'action du soleil, de la pluie et de l'orage, le tournant équivoque où, plus abondantes de grâce artistique, elles commencent leur décomposition. Il en va ainsi des roses et des fleurs du magnolia, qui n'offrent jamais d'odeur plus enivrante ni de coloration plus forte qu'à l'instant où la mort y projette ses secrètes fusées et nous propose ses vertiges3.

« Ivresse », « vertige », poète, poète, laissez-moi me ressaisir et lutter contre la magie de ces grands mots, que peut-être vos propres émotions ne parviennent pas à égaler. Je vois bien là un violent effort de volupté cérébrale, mais je ne suis pas sûr que le cœur ait suivi docilement la consigne de paroxysme que vous lui donniez. En vous relisant, en voyant combien brusquement tombent vos pires transports, je me rappelle un petit mot d'un de vos pères en clairvoyance. « La facilité, — disait le héros de Volupté, — avec laquelle l'objet lui-même s'affaiblit dans ma

1. Du Sang, de la Volupté et de la Mort, p. 144.

2. Amori et dolori sacrum, p. 21, 22.

pensée me montra mieux la folie de mon transport, et combien nous nous créons au cerveau de fausses ardeurs par caprice forcé et à coups d'aiguillon. »

Etes-vous bien loin vous-mêmes de vous juger de la sorte, vous qui avouez ne plus trop vous reconnaître au milieu de ces débauches de complications sentimentales ?

Je me déchire sur leur beauté... Volupté, douleur ? Je ne sais. Morne insensibilité, exquise émotivité? Je ne veux dire, je ne puis distinguer \

Croit-on qu'au milieu de ses transports, une sensibilité naturelle se pose une pareille demande, s'embrouille entre le morne et l'exquis\* ? C'est ainsi que, chez M. Barrès, la raison fait de l'ordre avec le désordre même, substituant, à la sensibilité en détresse, une curiosité implacable. Qu'on relise, en se plaçant à ce point de vue, la Mort de Venise. On sera surpris de voir comment, presque à chaque ligne, dans ces pages admirables, l'atmosphère lumineuse des tableaux, la précision des moindres détails, triomphent sur le vague et le ténébreux du sentiment.

Ce silence (à Venise), à bien l'observer, n'est pas absence de bruits, mais absence de rumeur sourde: tous les sons courent nets et intacts dans cet air limpide, ou

1. Amori et dolori sacrum, p. 117.

2. Chateaubriand s'embrouille aussi dans sa rêverie, mais d'une toute autre façon. Ainsi René : « Je retrouvais à la fois dans ma création merveilleuse toutes les blandices des sens et toutes les jouissances de l'âme. Accablé et comme submergé de ces doubles délices, je ne savais plus quelle était ma véritable existence. J'éLais homme et n'étais pas homme; je devenais le nuage, le vent, le bruit... » Mémoires d'Outre-Tombe, I, 187. Jamais M. Barrés n'est devenu tant de choses.

les murailles les rejettent sur la surface de la lagune, qui elle-même les réfléchit sans les mêler '...

Comme on le voit, le remède chez M. Barrès, n'est jamais loin du mal, si mal il y a. Il faut donc bien que les esthètes qui mettent au-dessus de tout, dans l'œuvre barrésienne, l'inspiration de Un amateur d'âmes, et qui conjurent M. Barrès de revenir à ce qu'ils appellent sa vraie manière, il faut que ces néo-baudelairiens impénitents en prennent leur parti. Du Sang, de la Volupté et de la il/or/, ainsi que Dolori et amorisacrum, les deux livres où M. Barrès s'est le plus compromis avec un romantisme exaspéré, reviennent, par vingt chemins de traverse, à la tradition classique. Car on pense bien que nous faisons la part du feu aussi petite que possible, et que nous n'abandonnons pas intégralement aux barbares des œuvres, où par endroits le maître écrivain s'est surpassé lui-même. A partir de Du Sang, de la Volupté et de la Mort, la prose de M. Barrès, qui jusque-là ne parvenait pas toujours à dissimuler une certaine sécheresse, brûlée par le soleil des Espagnes, a gardé la tiédeur, la coloration et le parfum d'un fruit mûr. Quoi d'étonnant si, dans la première conscience qu'il a prise de cette transformation, ébloui par les transports d'une imagination qu'il ne se connaissait pas encore, M. Barrès fut tenté d'exalter aussi la sensibilité lorraine en la conduisant à pareille fête? Erreur sans doute, mais généreuse, et qui ne fut pas sans récompense. Dans l'effort impuissant qu'elle a fait pour sortir de ses limites, cette sensibilité a appris le secret de relever, d'orner sa pro-

\* 1 Amori et dolori sacrum, p. 25.

pre misère. Revenue à sa naturelle sérénité, elle exaltera désormais par la magnificence de ses expressions, des sentiments plus modestes, plus vrais et plus simplement humains. Réfractaires au surmenage voluptueux de Del Rio, nous écouterons, sans défiance ni surprise cette même sensibilité, quand elle célébrera, dans une sorte d'ivresse attendrie et paisible, la douce beauté des paysages lorrains.

Je me livre aux immenses mouvements doux de la terre lorraine, je contemple ses villages égayés d'arbres à fruits, ses petits bois de hêtres, de charmes, de chênes, je m'enivre de sa lumière douce et noble qui met sur les premiers plans des couleurs de mirabelle, et sur les lointains un sublime mystère d'opale, de jeunesse et de silence. Je distingue dans la prairie les éphémères colchiques violets, dans la plaine les graves villages séculaires, et sur l'horizon, nos déesses, nos vertus lorraines, Prudence, Loyauté, Finesse, qui sont des personnes immortelles \*.

S'il y a, comme le veut Pascal, « des mots déterminants, et qui font juger de l'esprit d'un homme », M. Barrès, à ne le juger que par son vocabulaire, n'est assurément pas l'égotiste forcené que plusieurs s'attardent à célébrer ou à combattre. « Magnifique » et « discipline », ces deux mots qui lui sont chers entre tous \*, suffisent presque il nous découvrir deux des

1. l.es Temples de l'âme au village (Le Gaulois du 8 janvier 1907).

2. Qu il me soit permis d'indiquer à ce propos qu une étude attentive du lexique barrésien confirmerait, je crois, les conclusions littéraires de la présente étude. Certes, les métaphores étincelantes,

tendances essentielles de sa nature, un immense besoin d'admiration, et un instinct profond de docilité. De ces deux tendances est né chez lui ce culte des héros, que nous avons vu paraître dès les premiers chapitres de Un homme libre, dont s'inspire, ensemble et détail, toute la seconde trilogie, et qui est resté depuis un des thèmes principaux de la littérature bar- résienne. A première vue, on pourrait se demander si la pratique d'une pareille religion ne risque pas de contrarier la courbe rentrante que le développement de M. Barrès nous a paru suivre. Qui peut en effet nous répondre que l'influence des héros sera bienfaisante, et n'y a-t-il pas plutôt lieu de craindre — l'exemple des élèves de Bouteiller le montre bien — qu'elle ne contribue à nous déraciner de nos traditions les plus intimes ? Il y a plus, et ce danger trop réel, inhérent à toute éducation qui ne veut pas être simplement machinale, semble être plus menaçant, plus grave pour un esprit aussi avide d'enthousiasme que M. Barrès. Celui-ci, en effet, n'est pas loin de ressembler à tels de ses héros qui « eussent été capables d'illuminer d'une auréole les vieux habitués du café Voltaire, pour ne pas se priver d'admirer ». Toute excellence le séduit, toute supériorité lui en impose. Napoléon et Boulanger, Pascal et Renan, Racine et Bouteiller, Louis Ménard et Déroulède, la vierge lorraine et la troublante arménienne qui lui versa tous « les poisons de l'Asie », comment s'y prendra M. Barrès pour résoudre le conflit de ses admi-

comme par exemple « fusées », reviennent souvent sous sa plume, mais plus souvent encore des images vastes, paisibles, puissantes, « atmosphère », « nappe ", etc.

rations rivales et se reconnaître dans le labyrinthe de ses multiples chapelles ?

Il ne semble pas néanmoins que les inconvénients que peut amener cette héroïque faiblesse contrebalancent la valeur éducative d'une religion qui courbe l'âme devant tous les ordres de grandeurs. Même quand il s'égare dans le choix de ses objets, le culte des héros ne laisse pas de nous enlever à la contemplation et à l'adoration de nous-mêmes. Il reste une discipline, un principe d'ordre, la reconnaissance des hiérarchies nécessaires. D'ailleurs toutes les soumissions s'entr'aident les unes les autres, toutes les disciplines fraternisent. Qui accepte joyeusement la direction que lui dictent ses héros, s'apprête, sans le savoir, à subir l'autorité de sa terre et de ses morts.

Celui qui, dans la mêlée politique et littéraire, semblable -au jeune boulangiste Sturel, « connaît sa place, celle d'un partisan, fier de servir », celui-là n'est pas loin non plus d'accepter l'humiliation encore plus bienfaisante que nous donne le sentiment de nos limites. Il n'est pas jusqu'à Bouteiller — ce héros semeur de nuées,— qui n'ait droit à la reconnaissance de ses élèves. Son prestige personnel qui les asservit combat les vagues idées d'émancipation que ses leçons leur enseignent. Divinisé par l'enthousiasme de ces enfants, il devient lui aussi un faiseur d'ordre, semblable à un capitaine d'insurgés qui ramènerait au cœur de sa bande l'obéissance et le respect.

M. Barrès nous initie à l'esprit et à la pratique du culte des héros dans un chapitre qui émerge ainsi qu'un vieux chêne du bois taillis des Déracinés, et qu'on voudrait faire relier à la suite des Lectures

de Carlyle. Je veux parler du fragment épique sur le pèlerinage des sept Lorrains au tombeau de Napoléon, pages mémorables, où l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, ou de l'ivresse qui « gonfle amoureusement » ces jeunes poitrines « contre la balustrade de marbre ), ou de la méthode impérieuse qui maîtrise, gradue et organise tous ces mouvements déchaînés. Au lyrisme des invocations liturgiques : « Napoléon, notre ciel... » s'unit la sécheresse d'une méditation scientifique, et, tour à tour, chacune des puissances de l'âme est subjuguée. Penchés sur le « César cadavre », ces ardents catéchumènes, indifférents aux divers « Napoléons de l'histoire », somment le « Napoléon de l'âme » de ressusciter devant eux, et de leur dire « sous quelles espèces il veut être adoré par la jeunesse d'aujourd'hui ». Le héros paraît. Il dit son vrai nom : « Napoléon professeur d'énergie ». Alors les incantations s'apaisent. Un des initiés se tourne vers ses camarades, et, comme un diacre à la foule des fidèles, il leur jette : « Ce n'était d'abord qu'un jeune homme dépourvu... ! »

Instinctivement, ils l'entraînèrent plus à l'écart, dans la chapelle du roi Jérôme, et lui dirent :

— On sait sa biographie d'empereur, sa gloire, mais sa formation ? Et sa candidature à la gloire, comment la posa-t-il ?

— Dans leur île, à la fin du dernier siècle, les Bonaparte, mes amis '...

Tout ce qui suit est admirable de précision et d'élan, véritable cours, théorique et passionné, d'entraînement à l'énergie. Un grand maître de l'Université, qui aurait

1. Les Déracinés, p. 224.

des lettres et assez de courage pour braver parfois les criailleries des imbéciles, veillerait à ce que de telles pages fussent inscrites d'office dans les anthologies scolaires. Quel éducateur français ne préférerait cette brûlante leçon de choses aux plus belles phrases d'un Bouteiller ?

Napoléon symbolise, dans la pensée de M. Barrès, cette classe de héros vers lesquels une force irrésistible nous entraîne, et que notre instinct nous impose. Il en est d'autres que nul tressaillement intérieur ne nous révèle, et que seule notre volonté déifie. Taine appartient, si l'on veut, à cette dernière catégorie. Lorsque M. Barrès eut la pensée d'évoquer ce philosophe dans un autre chapitre des Déracinés, l'auteur des Origines n'était encore qu'un homme célèbre, et il y avait alors une réelle originalité à le transformer ainsi, parallèlement à Bonaparte, en une sorte de demi- dieu. Cette originalité paraîtra plus rare encore et plus touchante si l'on songe à tout ce qui sépare Taine de tels autres héros du panthéon de M. Barrès. Lui aussi pourtant, ce chétif intellectuel, cet universitaire, aux yeux inégaux, aux gestes de professeur, aux manières inélégantes, la méthode barrésienne nous apprend à l'aborder dans un esprit et avec des sentiments religieux. Non pas que l'auteur de Au service de VAllemagne et de tel chapitre de Du sang éprouve, à l'égard de Taine, les belles ardeurs d'un Paul Bour- get. On montrerait aisément le contraire. Mais si nos sympathies ne dépendent pas de nous, M. Barrès entend bien commander à ses puissances d'enthousiasme. Il appliquerait volontiers :au culte des héros ce que Térence disait de l'amour : ex tréma linea amare

haud nihil esl : les plus humbles pratiques de ce culte sont encore d'un très grand prix.

D'ailleurs, cette religion, aux rites si bien réglés, aux formules si précises, a ses fièvres tout comme l'amour. « Rien ne ressemble plus aux troubles d'un amant que l'émulation de celui qui sent les prestiges de la supériorité. » C'est le jeune auteur de Du Sang qui parle ; bientôt cette image, que d'autres trouveraient excessive, ne lui paraîtra plus suffisante. Idolatrie plus forte que l'amour : hanté par la vision de la blessure que vient de recevoir son héros, François Stu- rel, jusque dans les bras de son amie, se demande : le cou du général va-t-il se cicatriser ?

Est-il besoin, maintenant, Français que nous sommes, est-il besoin que nous expliquions à ceux du dehors qu'un pareil enthousiasme n'est pas ruiné, pas même gêné par notre irrévérence naturelle. Ce carabin de Rœmerspacher, au plus fort de son extase, fait d'étranges remarques sur le bas du visage de Taine, et Stu- rel regarde bien en face le Napoléon de Saint-Hélène, « obèse avec un grand chapeau de planteur ». Encore ces menues libertés paraissent-elles innocentes auprès de tel chapitre de Sous l'œil des Barbares, et de la brochure sur M. Renan. Car, n'en doutez pas, M. Renan, beaucoup plus que Taine, fut un des héros de M. Barrès, « un de ces hommes d'exception » qu'avaient construit les rêves de sa jeunesse, « et à cause desquels il s'était méprisé pendant des années ». Depuis lors, M. Barrès avoue bien s'être un peu ressaisi, mais, en 1888, sa ferveur renanienne ne le cédait à aucune autre. Alors, je ne dis pas comment pardonner le péché irrémissible commis par le jeune écrivain,

mais comment expliquer que l'on puisse être ainsi, au même moment, fanatique et sacrilège? M. Renan, à qui pourtant pareille antinomie eût jadis paru délectable, M. Renan faillit y perdre son breton; il fit, et d'autres avec lui, comme ces hommes du Nord que scandalise la bonne familiarité des églises italiennes. Il n'y avait pas plus de blasphème à s'amuser un peu de M. Renan qu'à parler fort sous le dôme de Saint- Pierre. D'ailleurs, le maître, vu de plus près, n'avait peut-être pas répondu de tous points à l'idée que se faisait de lui son jeune disciple; quoi d'étonnant si celui-ci, désappointé, se permit quelques violences lyriques à l'adresse du grand homme, semblable à ces paysans napolitains qui mettent leur saint en pénitence,quand le miracle attendu tarde à venir ?

Les vrais hero-worshippers se reconnaissent à ce signe qu'ils n'attendent pas qu'un héros soit mort pour lui dresser des autels. Un Napoléon, — et même, pour M. Barrès, un Renan, un Taine — c'est le héros fantôme, l'ombre, le saint de légende, qu'on n'a jamais rencontré qu'à travers ses livres, ou dans le récit de ses aventures. Quand elle sort de prier sur ces tombes glorieuses, la jeunesse cherche d'instinct d'autres prophètes, en qui s'incarne l'âme des grands disparus, des maîtres en chair et en os, dont elle puisse entendre la voix, serrer la main, sonder le regard, moins parfaits que les morts, puisque l'oubli n'a pas

1. « Pour moi... il (M. Renan) était trente chefs-d'œuvre sans plus, que mon âme seule animait... Vivant, le vieux M. Renan pour le jeune M. Barrès7 Quelle folie! Croyez-vous donc qu'il soit jamais venu s'asseoir à ma table de la bibliothèque Sainte- Geneviève ? u Huit jours chez M. Renan (préface de la dernière édition). «

effacé leurs misères, mais non moins aimés, adorés, servis, puisque, d'une certaine façon, déifiés par nous, ils semblent nous appartenir davantage. Fi d'une avare prudence qui se prive du plaisir d'admirer les gloires toutes neuves que les siècles n'ont pas contrôlées ! Le risque est noble et beau de se donner à un de ces « princes des hommes », — penseurs, poètes, conducteurs de foules — dont la fortune oscille encore, et qui, peut-être, doivent périr tout entiers. Ainsi pense l'auteur de l'Appel au soldat, qui modifierait volontiers le mot de Vauvenargues pour dire que rien n'est plus doux que les premiers feux de la gloire sur le front du héros choisi.

Je ne crois pas qu'on ait rendu justice à ce roman du boulangisme, l'Appel ail soldat, à ce beau livre, moins riche peut-être que Les Déracinés, moins inspiré que Leurs Figures, mais d'un si noble accent et d'une allure si dramatique. C'est l'histoire du héros manqué — encore un chapitre qu'il faut ajouter à Carlyle — écrite avec la sérénité d'un critique, la tendresse fidèle, la piété d'un partisan et d'un ami. En méditant, en revivant l'histoire de Boulanger pour la transformer en œuvre d'art, M. Barrès fait un pas de plus vers la philosophie où toutes ses expériences le conduisent. Les limites trop sensibles de son chef l'amènent à se résigner à ses propres limites ; le néant de ce héros d'occasion le fait se replier vers les solides réalités de sa Lorraine ; enfin il apprend que les causes héroïques ne sont pas à la merci du mortel qui par instants les représente et semble les absorber en sa propre personne; « Boulanger n'est qu'un incident, nous retrouverons d'autres boulangismes. »

Avec cette dévotion instinctive pour les héros, le sentiment de la discipline qui pénètre, soutient, et anoblit les trois romans de l'énergie nationale, s'établit, d'une façon définitive, dans la littérature barrésienne. Les nombreux voyages de M. Barrès ne le distrairont pas de cette docilité généreuse, par où l'auteur de Du Sang s'achemine sans le savoir vers la philosophie de l'acceptation 1. D'ailleurs on n'est pas moins vagabond que M. Barrés, pas plus réfractaire au caprice, pas plus patient, plus volontaire et plus méthodique. J'aurais dû le répéter à chaque page de mon travail, mais il semblait plus piquant de réserver cette constatation pour le chapitre des voyages.

Pour un véritable homme, — écrit-il lui-même dans un de ses livres les plus romantiques, Amori et dolori sacrum, — la discipline, c'est toujours de se priver et de maintenir fortement sa pensée sur un objet. Rien de pire que des divertissements et des excitations de hasard, quand il faut veiller que toutes nos nourritures profitent au dessein déjà formé'.

Se priver, éliminer, n'est-ce pas déjà au prix de cette méthode appliquée rigoureusement, que Du Sang, de la Volupté et de la l'tforl est devenu comme le Joanne du romantisme? Côme, le Lac Majeur, un ou deux tableaux à Milan, Venise, Ravenne, notre touriste systématique et passionné va droit à ce qui peut l'ex-

1. Permettez-lui néanmoins de se détendre, de se divertir, à ses heures, même sur l'Oronte.

2. Amori et dolori, p. 63.

citer à « sentir le plus possible », brûlant, avec une décision très consciente, les haltes classiques du voyage, le lac de Garde, les églises lombardes, et la parfaite Vérone. C'est ainsi encore que l'amateur d'âmes a dessiné 1 itinéraire d'Espagne avec une dialectique aussi impérieuse que perverse. Enfin, on sait trop que rien n'est laissé au hasard dans le Voyage de Sparte, vrai miracle d'élimination et de résistance inflexible aux tentations du chemin.

Méthodique dans le plan général de ses voyages, M. Barrès sait aussi ne pas se disperser dans la contemplation des objets qu'il a choisis.

Au risque, — écrit-il encore, — de laisser en chemin une partie des sentiments dont Venise nous charge, essayons de les dénombrer. Revisons avec une volonté systématique ce que nous avons d'abord enregistré à notre insu. Le plaisir d'une longue réflexion méthodique n'est pas inférieur aux abandons de la rêverie '.

Une préoccupation morale guide le plus souvent, toujours même, cette revision.

D'Athènes à Sparte, — se dit le voyageur au début de ses expériences, — mon objet, c'est de reconnaître quel bénéfice moral nous pouvons encore tirer de la Grèce J.

Aussi bien, les voyages barrésiens sont-ils avant tout des pèlerinages. « C'est possible qu'en tous lieux la nature révèle un Dieu, mais je ne peux entendre son hymne que sur la tombe des grands hommes. » Pour

1. Amori et dolori sacrum, p. 56.

2. Le Voyage de Sparte, p. 121.

s'arrêter aux plus beaux paysages, M. Barrès « y veut des tombes parlantes ». Pèlerin dévot, mais qui, jusque dans ses oraisons, se propose obstinément un but précis, une activité sanctifiante.

Quand nous trouvons un lieu tel que les grands hommes le connurent et que nous pouvons nous représenter les conditions de leur séjour, ces réalités, qui, pour un instant, nous sont communes avec eux, nous forment une pente pour gagner leurs sommets : notre âme, sans se guinder, approche des hauts modèles qu'elle croyait inaccessibles, et par un contact familier de quelques heures, en tire un notable profit1.

Le séjour des héros, le cadre de leur vie, les spectacles qui les ont nourris ; la recherche exacte de toutes ces réalités exige une nouvelle application à laquelle la méthode barrésienne ne permet pas qu'on se dérobe. D'ailleurs, ce ne sont pas là de ces résolutions trop parfaites, qu'emporte le premier tour de volant. Il serait aisé de montrer sur de beaux exemples, en étudiant par exemple le chapitre de l'Appel au soldat sur la Vallée de la Afoselle, avec quelle rigueur M. Barrès obéit, point par point, à cette consigne, rigueur d'autant plus inflexible qu'elle semble plus spontanée, et qui se déguise le plus souvent sous des airs de voluptueuse nonchalance. Il ne laisse rien à l'inspiration du moment que puisse lui donner la préparation attentive de son voyage, prêt du reste, le moment venu, à illuminer ces éruditions par toutes les fusées de la passion et du rêve '. Après vingt-cinq ans

1. Appel au soldat, p. 22, 23.

2. Il serait piquant de faire le départ entre les émotions prépa-

de journalisme, il se refuse encore à écrire avant de savoir ! Au service de l'Allemagne nous montre le poète de la Mort de Venise conduisant d'étranges enquêtes dans les études des notaires lorrains, et telle page de lui sur les splendeurs du cadastre épouvanterait les pseudo-barrésiens qui n'ont jamais lu que l'histoire de la Pia. Mais pourquoi chercher des exemples ? Dans ce livre trop peu connu de Scènes et doctrines du Nationalisme, M. Barrés nous détaille par le menu, et nous laisse prendre sur le vif le protocole compliqué de ses promenades. Je veux parler de la visite qu'il fit à Combourg pendant un entr'acte du procès de Rennes. Le choix même de Combourg est déjà caractéristique. On voit M. Barrès parcourant la carte des environs de Rennes, et cherchant des promenades qui conviennent à l'émotion qui le remplit. Comme il ne veut rien qui le « détourne de la discipline nationale », il élimine sans hésiter « les bois immenses de Brocé- liande », et, de tout ce qui jadis aurait pu le séduire, il ne retient que trois points, trois sanctuaires proprement, exclusivement français, Les Rochers, La Chénaie, Combourg. Va pour Combourg, mais avant de partir, le pèlerin veut relire le premier volume des Mémoires d'outre-tombe et se munir des monographies locales que lui signale quelque savant de l'endroit. N'oubliez pas que tout ceci n'est qu'une distraction, un repos entre deux séances du Conseil de guerre, entre deux de ces articles que, chaque soir, le télégraphe transmet à Paris. Il sait donc, avant de partir,

rées et les surprises de la route. Ainsi, dans le voyage de Grèce, Daphné est une surprise, au lieu que le lyrisme des promenades dans Sparte était savamment préparé par la lecture de Buchon.

et dans le plus infime détail, ce qu'il veut voir à Com- bourg, et l'objet précis des lyriques expériences que, « fils des romantiques » et rentrant « dans sa maisoh de famille », il compte faire là-bas. Ce n'est pas encore assez de lumière. A Combourg, il cherche patiemment à dessiner la carte minutieuse de cette jeunesse, qu'il voudrait revivre lui-même. Dans l'espoir d'éclaircir un point controversé, « je vais, dit-il, à la mairie, consulter le cadastre ».

Il ne donna jamais son cœur aux poètes, celui qui peut sourire des efforts qùe tout un jour je multipliai pour toucher exactement ces lieux, où j'entrevois que la sauvage -et la druidesse soupirèrent d'abord et prirent leurs premières couleurs

C'est qu'en effet, chez un romantique aussi discipliné que M. Barrès, ces humbles liturgies, bien loin de gêner l'inspiration proprement dite, l'attisent au contraire en la dirigeant. Ces apparentes contraintes rendent plus intense l'émotion du pèlerin, et plus active sa prière. J'emploie à dessein ces métaphores pieuses. M. Barrès nous y invite lui-même, et l'on peut répéter de ses plus belles impressions de voyage ce qu'il a dit de sa première étape dans la Vallée de la Moselle :

S'il avait pu, dans cette minute, rendre intelligible son état, Mme Gallant de Saint-Phlin se fût écriée : « Mais voilà ce que j'appelle la religion 2, »

1. Scènes et doctrines du Nationalisme, p. 147.'

2. L Appeau soldat, p. 263.

Est-il besoin d'ajouter que la méthode minutieuse, sévère et fervente dont on vient de résumer les principes, n'impose pas à l'auteur de la Mort de Venise une sécheresse ascétique ? Bien au contraire, cette préoccupation morale, cette concentration des plus nobles facultés de l'âme en face d'un paysage, donnent une richesse et une chaleur spirituelles au pittoresque barrésien. Pittoresque moral, et, si l'on peut dire, saturé d'un lyrisme grave et profond, beaucoup moins éloigné de la vieille tradition latine et française d'un Catulle ou d'un Du Bellay par exemple, que de l'impressionnisme moderne et de la photographie des couleurs.

Il semble, au premier abord, que cette façon originale d'envisager l'histoire ou de voyager implique une large dose d'égotisme. Tout ramener aux héros, c'est encore tout ramener à soi-même, puisqu'on ne les célèbre que dans l'espoir de se hausser jusqu'à eux, et, d'un autre côté, chercher, avant tout, le « bénéfice moral » que peuvent nous conférer un paysage, une ville d'art, c'est, dirait-on, rapetisser le monde à notre mesure. Vieille antinomie que la religion rencontre elle aussi devant elle. On lui objecte que toute prière est égoïste, et elle répond que la plus sublime prière s'appelle : contemplation. « Invincible égotisme, soupirait jadis M. Barrès, qui me prive de jouir des belles formes ! Derrière elles je saisis leurs âmes pour les mesurer à la mienne et m'attrister de ce qui me manque » En vérité, le danger n'était

1. Un homme libre, p. 158.

pas si redoutable que le lui faisait croire une conscience trop timorée. Egotiste ou non à son point de départ — cela n'a pas d'importance — un artiste tel que M. Barrès, dès que l'enthousiasme le soulève, ne saurait manquer de s'oublier soi-même dans la contemplation du « non moi ».

Le merveilleux chapitre sur la Vallée de la JJfoselle, (L'Appel au soldat) dans ses parties descriptives, les portraits d'un Boulanger (L'appel au Soldat), d'un Déroulède, d'un Morès, d'un France (Scènes et doctrines), les vastes fresques grouillantes du départ de Boulanger pour Clermont, et de l'élection de Paris (L'Appel au soldat), les journées de caserne d'un volontaire alsacien [Au service de l'Allemagne), et tant d'autres pages qui sont du meilleur Barrès, respirent une sérénité, un détachement classique. Mais il y a plus impersonnel encore, dans cette œuvre, il y a Leurs Figures.

Qu'on a mal lu ce chef-d'œuvre, et qu'il serait dommage que la postérité regardât M. Barrès comme le Paul-Louis Courier de la troisième république ! Ni le parti pris, ni la violence; le livre n'a rien d'un pamphlet. Saint-Simon plutôt, le normalien Sarcey osa ce rapprochement redoutable, un Saint-Simon qui se griserait, non de sa propre vengeance, mais du spectacle qu'il raconte, et qui « n'assénerait » ses regards que pour le plaisir de les asséner. Pour ma part, je ne vois de violent dans Leurs Figures que ce plaisir. Ce n'est pas le frémissement d'une volupté de surface, mais le jeu grave, patient, magnifique d'une curiosité ardente et réfléchie. Impassible à force de passion, l'auteur trahit cependant, de-ci, de-là, en lignes de feu

ses délices de contemplateur. Il parle de « la magnificence » et de la « poésie infernale » de cette « épopée ». Il est reconnaissant « aux formes convenues des milieux parlementaires », grâce auxquelles les colères les plus forcenées, ne pouvant s'éventer en effusions trop rapides, font un spectacle plus beau que celui du sang.

Deux lignes de lui en disent plus long à ce sujet que tous les commentaires.

En ce temps-là, écrit-il, conséquence d'une surproduction de drames, il y eut d'irréparables gaspillages de physionomies tragiques 1.

Le partisan s'efface devant le peintre, la passion politique devant la fièvre de voir, de comprendre et de décrire. N'était cette fièvre, vous le prendriez presque pour un dilettante. Indignation, haine, mépris, par un suprême effort de discipline, et par un sens infaillible des lois de son art, il concentre, en une flamme unique de curiosité, tous les sentiments qui grondent en lui. Ni bourreau, ni accusateur, ni même juge, simple spectateur, mais d'autant plus redoutable qu'il est plus calme, il choisit méthodiquement, paisiblement, dans le tumulte de ces terribles journées, l'attitude, le geste, le mot qui perdentun homme. Cruel, si l'on veut, féroce même, mais d'une férocité d'artiste, son enthousiasme passé, quand le pinceau lui tombe des mains il n'est plus qu'indulgence, que pitié pour les figures qu il vient de peindre. « Le malheureux ! » écrit-il, sans se douter qu'il répète le

1. Leurs figures, p. 93.

mot de sainte Thérèse sur le démon. Mais chez lui, de tels mots trahissent moins les attendrissements soudains de la sensibilité que les hésitations de l'esprit. Vérité d'un côté de la Chambre, erreur au delà. « Décidément,— écrit-il,— elle est vraie, cette parole qui toujours me tenta par sa désolation : Il n'y a de justice que dans l'intérieur d'une même espèce. » Un fanatique ne parlerait pas de la sorte, et ce n'est pas là une boutade, mais l'expression raisonnée d'un relativisme dont la pensée de M. Barrès est tout imprégnée \

Ainsi plus nous avançons dans nos recherches et plus nous semblons reculer. A chaque pas, de nouvelles antinomies nous arrêtent. M. Barrès nous apparaît comme un artiste aussi passionné que volontaire, aussi curieux de « sentir » qu'habile à se maîtriser dans ses émotions les plus vives. Nous le croyons perdu jusqu'à la subtilité dans les paralysantes délices de l'analyse intérieure, et au même temps il se révèle à nous comme tellement idolâtre de ses héros que les justes sévérités de sa propre critique ne parviennent pas à le déprendre de ce culte. Fils des roman-

1. Ce « relativisme » n'a rien de commun avec celui que reproche à M. Barrès l'intrépide porte-parole de la génération de l'absolu (Cf. H. Massis, Jugements). Il ne s'agit pas ici des principes, mais des personnes. Interficite errores, parcite errantibus. Quoi qu 'on en ait dit, M. Barrès est certainement le contraire d'un homme de parti, d'un sectaire. A qui sait lire, ceci paraît assez déjà dans Leurs figures, mais combien plus dans le Cloaque ! Ce mépris voilé de pitié est quelque chose de tout à fait beau. C est par là que M. Barrès l'emporte sur Swift, très humain, certes, lui aussi, plus humain peut-être, et plus tendre, mais condamné par sa violence maladive, à ne pas laisser paraître cette humanité.

tiques, les paysages les plus troublants ne lui font pas négliger les rigoureuses disciplines qu'il s'est prescrites, et jusque dans les fièvres de l'action, il garde la sérénité d'un contemplateur. Indolentes voluptés d'une imagination qui semble se laisser aller à la dérive, et netteté extraordinaire d'une intelligence qui se rend compte de tout, langueur et fermeté, faste et sécheresse, Saint-Simon et Nicole, Renan et Bonald, tant de conflits, qui nous gêneraient fort si nous avions entrepris de découvrir la faculté maîtresse de notre écrivain, se résolvent harmonieusement dans son œuvre, comme se fondent, dans une atmosphère unique, les caractères opposés du paysage lorrain.

Divine douceur de ce chétif paysage, si mol et si fort, racinien et cornélien. Il brise le cœur et l'affermit. Perpétuel attendrissement, mais qui formerait des héros.

Il semble donc que nous n'ayons pas fait fausse route en admirant, de préférence à tant de beautés plus surprenantes, la belle ordonnance classique à laquelle ce tempérament romantique a voulu se soumettre, et l'heureux équilibre que l'auteur des Amitiés françaises parvient à maintenir entre tant de puissances contraires. Cet équilibre est un des aspects les plus imprévus peut-être, mais assurément les plus caractéristiques de son talent. Un menu trait nous le rappellerait au besoin, un de ces riens révélateurs comme les aimait Sainte-Beuve. Aux routes romantiques dont les tragiques détours amènent presqu'à chaque pas une émotion nouvelle, M. Barrès préfère pour sa promenade habituelle les paisibles chemins qui font terrasse et d'où l'on peut embrasser, d'un

seul regard, le développement d'un vaste paysage. Ainsi du moins nous le montrent ses familiers, et d'ailleurs l'examen attentif de ses livres confirmerait cette observation. « Où que je sois, écrit-il, je suis mal à l'aise, si je n'ai pas un point de vue d'où les détails se subordonnent les uns aux autres, et d'où l'ensemble se raccorde à mes acquisitions précédentes. » On peut, sans craindre de se tromper, appliquer cette confidence à toutes les formes de l'activité bar- résienne. Cette Lorraine à laquelle il revient toujours, c'est le « point de vue », la terrasse d'où ses diverses expéixences s'ordonnent, et sur laquelle, volontairement, par devoir et par plaisir, il s'emprisonne lui- même.

Je ne veux pas prétendre qu'il ait atteint à cet équilibre du premier coup et sans effort. Classique un peu malgré lui, nous l'avons dit, il fait parfois d'étranges détours pour revenir à la tradition. Mais c'est là, précisément, ce qui assure l'originalité et détermine l'importance de son œuvre. Moins hésitant, moins partagé, moins sensible aux mille séductions qui le tentent, il ne nous intéresserait pas autant, et son exemple nous serait moins profitable. Lui-même d'ailleurs, il décrit, il chante, sur le modèle des stances de Polyeucte et du Cid, les oscillations de son âme ainsi combattue. Je ne vois pas de livre de lui où on ne rencontre quelqu'un de ces soliloques, de ces examens de conscience lyriques dans lesquels il se complaît, et qui nous permettent de suivre exactement le rythme de la pensée et de la sensibilité barrésienne. Rythme à trois temps, qui scande d'abord les « extases » puis les « dépressions » de cette frémissante et clairvoyante

nature, et enfin se repose dans une modération courageuse. Oubli de soi, ou révolte consciente, contre ses propres limites, on se porte d'abord violemment vers le monde extérieur, dans un élan d'enthousiasme et de conquête ; puis, bientôt, averti par le sourire ironique et déçu du guetteur intime que rien ne peut endormir, on se replie découragé sur soi-même et on se délecte amèrement à contempler sa propre impuissance; enfin on se reprend, on accepte la médiocrité de tout ce qui est humain, et on se résigne à orner de son mieux une inguérissable misère.

Ce n'est pas ici le lieu de montrer par le menu avec quelle docilité le style de M. Barrès se prête aux pulsations de ce rythme. Comment célébrer dignement en quelques paroles cette langue tantôt « chétive » et lucide, comme la vive prose de Voltaire, tantôt lourde, de volupté, ici nonchalante et paisible, là, soudain, raide, âpre, tendue ; cette phrase « si noble et si forte », d'une contagi n si troublante et d'un relief si vigoureux. A quoi bon d'ailleurs nous essouffler à la décrire ? Il y a là le je ne sais quoi, le rayon, la marque des maîtres, qui défie tour à tour la critique et l'éloge, la beauté insaisissable qui ne se mesure qu'au plaisir qu'elle nous donne et qu'il serait impertinent de prétendre définir.

La merveille est de voir un pareil style au service d'une pensée dont la sévérité touche à l'ascétisme. Qu'on imagine un Epictète qui frapperait ses maximes dans la langue de René. Car enfin, cette doctrine de

l'acceptation, qui s'affirme à chaque nouveau livre de M. Barrès avec plus de décision, cette doctrine n'offre rien de commun avec les philosophie s chatoyantes, rêveuses ou enivrantes dont l'intelligence des poètes modernes a coutume de se nourrir. Discipline mortifiante, à laquelle les classiques de tous les temps se soumettent sans dire mot, et contre laquelle tous les anarchistes de l'idée ou du sentiment ne cessent de faire rage, c'est, je crois bien, la première fois qu'un fils des romantiques se présente pour l'exalter.

Doctrine, système, théorie, je n'oublie pas qu'aux premières pages de cette étude, ces grands mots nous faisaient peur. Médiocrement éblouis par la synthèse précipitée du culte du moi, nous en appelions du Barrès métaphysicien au Barrès poète, et nous préférions hardiment le génie de l'un aux idéologies de l'autre. Allons-nous maintenant nous contredire, et donner comme souverainement importante telle construction provisoire que professe actuellement M. Barrès et qu'il oubliera peut-être demain ? Je ne le crois pas. Il y a doctrine et doctrine. « Culte du moi », défense de l'individualisme, autant de systèmes préconçus que l'artiste caresse un moment avec la complaisance des idéologues, et auxquels il s'efforce de plier ou de rattacher ses inspirations les plus spontanées. La philosophie de l'acceptation, au contraire, M. Barrès l'a vécue, si l'on peut dire, longtemps avant de la formuler. Emergeant peu à peu du crépuscule de l'inconscient, elle éclairait déjà, elle animait, elle rachetait les pages les plus révoltées de son œuvre, préparant ainsi, par une suite d'ébauches de plus en plus lumineuses, les nobles livres où elle devait enfin se révéler

dans son austère splendeur. C'est là qu'il faut chercher le secret profond, l'orientation, l'unité complexe et pathétique de ces vingt-cinq années de vie littéraire, l'aiguillon intérieur qui stimulait l'apparente frivolité de l' homme libre et de l'ami de Bérénice, et qui ne laissait pas l'enthousiasme de Sturel sombrer avec la faillite de ses héros.

L'acceptation, on pourrait peut-être préciser le lieu et l'instant où M. Barrès reconnut pour la première fois cette rude maîtresse. C'était à Milan, dans le réfectoire de Sainte-Marie-des-Grâces, devant la Cène du Vinci. « Le Vinci médite, trouve l'acceptation », écrivait-il au sommaire de ce chapitre, et, méditant sur le Christ de cette divine fresque, il ajoutait :

Le geste de ses mains et ses traits qui sont, pour notre constante indignité, le plus douloureux des reproches, signifient qu'à comprendre tout, à distinguer la bassesse irrémédiable qui est à l'origine de chacun de nos sentiments, le sage, celui qui sait tout, pardonne tout. Tel est le mot suprême d'une connaissance complète et d'une méditation de la réalité : c'est l'acceptation \

Oui, mais pas encore l'acceptation absolue, complète et vraiment libératrice. Tout pardonner est encore moins difficile et moins vivifiant que de s'accepter soi-même. Le poète était encore trop jeune pour tenter ce pas décisif. Du reste, il ne croyait pas non plus, à cette date, que l'acceptation fût le dernier mot de la pensée, de l'art et de la vie.

1. Du Sang, de la Volupté et de la Mort, p. 236, 237.

Accepter, disait-il encore, voilà le terme de ce sublime Vinci. Michel-Ange, par un élan brusque, nous emporte bien au delà 1.

C'est, je pense, vers cette époque d'aspiration tumultueuse que M. Barrès se procura les vastes reproductions des fresques de la Sixtine dont on nous le montre entouré dans son cabinet de travail. A un ami qui l'interrogeait récemment sur cette galerie surhumaine, M. Barrès, avoua, dit-on, que son culte pour Michel- Ange avait un peu perdu de sa ferveur première. Insensiblement, et malgré lui, il en était venu à se fixer le même terme que « le sublime Vinci ». Les Déracinés marquent une étape de ce retour. « Accepter, voilà ce que n'enseigne pas l'Université » ; ainsi l'auteur formule-t-il lui-même le plus grave des reproches qu'ait mérités Bouteiller. Le fameux discours qu'il prête à M. Taine se condense en « une doctrine d'acceptation ». Ainsi préparée par de multiples pressentiments, la doctrine éclate enfin, et prend sa forme définitive dans l'incomparable chapitre de l'Appel au Soldat sur la Vallée de la JJfoselle. Des deux inspirations maîtresses de M. Barrès, c'est la seconde. Jadis, s'étant heurté à ses propres limites en méditant l'histoire de la Lorraine, il avait décidé d'effacer, s'il se pouvait, cette fatale ressemblance ; aujourd'hui, cette Lorraine, où il se reconnaît plus que jamais, il l'aime, il la chante, dans ces limites mêmes, comme saint François la Pauvreté. Dans Le 2 novembre en Lorraine, il lui élève un temple immortel, et, dans Les Amitiés françaises, nous le voyons mettre cette philo-

1. Du Sang, de fa Volupté et de la. Mort, p. 237.

sophie douloureuse et souriante à la portée d'un petit enfant.

Est-il besoin d'en faire ici la remarque, « acceptation », dans la langue barrésienne, n'a pas du tout le même sens que « résignation ». Se résigner c'est toujours subir, tandis que l'acceptation est essentiellement agissante. Profondément pessimiste, cette philosophie permet, encourage, commande même toutes les joies de l'action. Au même temps qu'elle nous humilie, en nous ramenant aux conditions fatalement médiocres de notre vie, elle nous stimule, elle nous impose le culte et l'imitation des héros. « Il est des lyres sur tous les sommets » de l'étroit pays où elle nous fixe.

L'honneur comme dans Corneille, l'amour comme dans Racine, la contemplation telle que les campagnes françaises nous la proposent... Quand une âme lorraine se forme une haute conception de sa terre et de ses morts, cette idée, avec l'occasion deviendra le principe de grandes actions lorraines '.

En reconnaissant ici les strophes tendres et viriles des Amitiés françaises, plus d'un lecteur aura retrouvé du même coup l'inquiétude où ce chef-d'œuvre nous laisse, l'objection qu'il provoque à chaque page sans la résoudre jamais. « Les trois déesses », « les lyres sur les sommets », l'apothéose de la Lorraine et de la doctrine de l'acceptation, tout cela peut-il bien se réduire en une discipline pratique, en une science de la vie ? Il y a du vague dans tout lyrisme. Ebranlés

1. Amitiés françaises, p. 249.

par ces musiques splendides, nous cherchons instinctivement « les vivantes réponses des actes »,la lumière moins éblouissante et plus sûre des exemples, et, si modeste soit-il, la conduite d'un héros.

Des actes, des exemples, un héros de l'acceptation, à première vue n'y a-t-il pas là de quoi faire frémir un poète ? Ombres de René, d'Amaury, et de Del Rio, laisserez-vous le dernier des romantiques ressusciter le pieux Enée ?

M. Barrès est un logicien trop courageux, un artiste trop volontaire pour s'incliner devant de semblables défis. Il a accepté, il a tenu l'impossible gageure de proposer à un public français l'acceptation dans ce qu'elle peut présenter de plus rebutant, il nous a fait comprendre, approuver, aimer un volontaire alsacien engagé au service de VAllemagne. Comme enivré à la pensée de cette hardiesse, il a voulu compliquer encore ce tour de force en préludant à l'aigre cantique de l'acceptation par une symphonie somptueuse. L'auteur de Du sang, et d'Amol'i et Dolori sacrum, n'a rien orchestré de plus beau que les trois chapitres sur Sainte Odile, qui conduisent, dans son roman, à la grêle épopée du volontaire alsacien. Tout est réuni pour rendre ce navrant récit plus insupportable. Les « couleurs provinciales » du jeune Ehrmann paraissent encore plus « germaniques » à côté de la délicieuse frivolité, de la raison agile de Mme d'Aoury. Bref, pour nous intéresser au récit de ses aventures, Ehrmann ne peut compter que sur la poésie de l'acceptation, et sur la « beauté morale » d'une volonté qui « se range dans sa prédestination ». Tel quel, néanmoins, Au service de l'Allemagne est un chef-d'œuvre

Je serais infini si je voulais célébrer dans le détail l'ordonnance un peu capricieuse de cet ouvrage, la richesse des images et des pensées qui relèvent une si mince matière, la modération que garde l'auteur aux endroits les plus critiques, la doctrine, l'éloquence discrète et persuasive de ce plaidoyer en faveur de l'acceptation.

Car on entend bien que l'aventure du volontaire alsacien est un symbole, tout comme la Lorraine de l'Appel au Soldat, et que le bénéfice de cet exemple héroïque n'est pas réservé aux seuls Alsaciens. Au Service de l'Alleiiiagne est le commentaire vivant, l'illustration pittoresque du vieil adage que je rappelais au commencement de cette étude : Spartam nactus es, hanc adorna. Timide formule du classicisme littéraire et moral, prudente devise, ennemie des trop longs espoirs et des trop vastes pensées, mélancolique bréviaire de la sagesse des vieux âges, pour que l'auteur de Du Sang, de la Volupté et de la Mort en soit venu, non seulement à vous répéter de toute son âme, mais encore à vous traduire magnifiquement dans son œuvre, n'a-t-il pas fallu un véritable miracle de la tradition et de la raison française ?

Certains de ceux qui auront accepté les conclusions de nos analyses, se demanderont peut-être avec quelque surprise d'où peuvent venir l'admiration et la sympathie d'un prêtre pour un Barrès ainsi défini. Le temps n'est plus des Bouhours ou autres hommes d'Église, qui, lorsqu'ils parlaient littérature, semblables de tous

points aux humanistes laïques, s'exprimaient bonnement en libres citoyens de la République des lettres. C'était peut-être un excès. L'excès contraire qui règne aujourd'hui veut que notre inquiétude religieuse nous poursuive au sein même du plus délicat et du plus jaloux de nos plaisirs. Il ne nous est donc plus permis d'être un simple gourmet de lettres, comme le fut avec délices le très saint homme qui enseigna la rhétorique au jeune Arouet. Ainsi vont les choses, et, si le goût a quelque peu souffert de ce changement de régime, les demi-lettrés que nous sommes devenus rachètent peut-être cette déchéance par la richesse et la gravité d'une discipline qui nous force à juger les livres du point de vue de l'éternité.

Néanmoins, je ne me suis pas hâté de me placer à ce point de vue parce que j'estime qu'il ne faut pas tout brouiller et que le premier devoir de la critique est de « définir et de peindre » un écrivain, en lui arrachant, parfois peut-être en lui apprenant à lui- même son propre secret. Il est sain d'ailleurs et bienfaisant d'admirer un noble artiste sans qu'aucune arrière-pensée vienne compliquer ce plaisir. Mais enfin, M. Barrès nous invite, par la gravité croissante de ses livres, à nous poser, à son sujet, des questions d'une plus haute importance.

A dire vrai, si jusqu'ici j'avais été plus soucieux de le tirer à nous que de le connaître tel qu'il est, j'aurais moins insisté sur la pensée profonde de son œuvre. La doctrine de l'acceptation n'est pas, si j'ose dire, un ferment de christianisme. Bonne peut-être pour un chrétien qui serait tenté de regimber contre le mystère, elle risquerait, semble-t-il, d'apaiser l'agi-

tation intérieure d'un libre penseur. « Se faire une raison », se contenter de l'humble Sparte ou de la chétive Lorraine, c'est bien aussi couper court au « tourment de l'infini ». Dire tristement adieu au Par- thénon, parce qu'il nous offre une image de beauté trop parfaite, je crains que ce ne soit aussi renoncer à une religion trop sublime et trop éloignée de notre bassesse. Sans doute, en un sens, christianisme et résignation se confondent. La prière du Christ au jardin des Oliviers nous le montre bien, mais cette résignation suppose la foi et s'appuie sur elle. Pour un incroyant, au contraire,accepter ses propres limites, c'est renoncer à la grâce. Tout converti est fatalement un romantique au sens barrésien de ce mot, un homme qui se décide à rompre le cercle trop étroit où l'enserrent ses traditions et ses préjugés, sa terre et ses morts. « Je m'accuse, disait l'Ennemi des /o/s, le premier Barrès, je m'accuse de désirer le libre essor de toutes mes facultés, et de donner son sens complet au mot exister \ » Un chrétien peut faire sienne cette ambition, il doit même l'exalter, obligé qu'il est de prendre comme règle de ses désirs la propre perfection du Père céleste. « Etre le plus possible \* », cette formule du « devoir intégral » selon le jeune héros des Déracinés, le dogme chrétien l'accepte et la consacre en nous proposant la merveilleuse métamorphose qui divinise notre nature. Bref la présente résignation de M. Barrès semble plus contraire au véritable esprit du christianisme qu'une de ces ré-

1. L'ennemi des lois, p. 22.

2. Les Déracinés, p. 206.

voltes passionnées où gronderaient encore les colères de l'amour ou les impatiences du désir l.

Néanmoins, depuis le Sainte-Beuve de Volupté, si chaudement accueilli par la critique catholique, je ne sache pas d'auteur incroyant à qui les revues catholiques aient témoigné autant d'amitié. Je connais de saints moines, appartenant au moins moderne de tous les ordres religieux, qui ont bien voulu me dire leurs vues sur l'évolution religieuse de l'auteur de Bérénice leur confiance dans la valeur apologétique de son œuvre. « Il me semble, m'écrit un bénédictin, que l'œuvre de notre ami, romantique et ayant subi l'influence du panthéisme (Gœthe), accuse chronologiquement une orientation très nette vers la conception personnaliste qui a inspiré nos philosophies et nos formes d'art occidentales, et que, pour M. Barrès, synthétise Pascal. Le culte du moi, tel qu'il l'a pratiqué, la lutte contre la mort, doivent conduire à nos croyances en l'immortalité et en un Dieu personnel. Son égotisme sauve la personnalité du danger panthéiste : il semblait nieztschéen et il devient au contraire chrétien. L'acceptation de nos fatalités, le culte des morts, etc., doivent conduire aux vertus chrétiennes, même à l'humilité. » Cette dernière ligne essaie de répondre, comme on le voit, aux inquiétudes que je formulais tout à l'heure. Réponse incomplète, mais précieuse, et qui atténue du moins les difficultés qu'une synthèse trop rigoureusement intellectualiste découvrira toujours dans la doctrine de l'acceptation. Les deux remarquables articles que le R. P. Ferchat a

1. Autant dire que, plus romantique, il serait moins loin du christianisme.

publiés dans les Eludes des Pères jésuites ', ne sont pas moins affirmatifs sur l'orientation et, si l'on peut dire, les implications chrétiennes de la pensée barré- sienne.

« Qui donc, écrit le P. Ferchat à propos du 2 novembre en Lorraine, qui donc lira (ces pages), sans reconnaître que si la terre natale, si un humble cimetière lorrain exercent sur l'âme de M. Barrès une vertu éducatrice, cette vertu est toute pénétrée de la pensée religieuse ? Qui les lira, sans voir qu'à l'insu même de celui qui en subit l'influence, l'idée chrétienne est le ressort caché de la rénovation qu'opère en cette âme le souvenir de ses morts ? »

Je ne suis pas tout à fait sûr de la parfaite logique de cette assimilation entre « pensée religieuse » et « pensée chrétienne », et mon ami, le P. Ferchat, ne me persuade pas davantage lorsque, plusieurs pages plus bas, il prend comme moyen terme, comme pont entre les deux mondes, non plus l'office des morts, mais le musée alsacien. « J'admire, écrit-il, celui qui a écrit Au service de VAllemagne, lorsqu'il parle de ce musée alsacien, où l'on a réuni les ustensiles, les costumes, les meubles, tous les objets en usage en Alsace aux différentes époques de son histoire... Et cependant, même dans ces lignes d'une si belle virilité intellectuelle, on souhaiterait que l'auteur fût allé plus explicitement, et avec une logique encore plus courageuse, jusqu'au bout et jusqu'au haut de sa pensée... Si l'on veut aller jusqu'au bout de cette idée, jusqu'à son application la plus importante, il

1. L'itinéraire d'un intellectuel (Etudes,20 janvier-5 févier 1907.)

y a en chaque ville, en chaque bourg, en chaque village de France, un musée plus précieux encore et plus sacré... » M. Barrès n'ignore pas ces musées, et je croirais volontiers qu'il les préfère à tous les autres. Il a même répondu d'avance à l'invitation de son critique en écrivant son article sur les Temples de l'âme au village. Mais ce n'est pas là encore du christianisme. Virgile aurait signé avec cet article tout ce que M. Barrès a écrit sur la terre et les morts, et le R. P. Ferchat est un trop fin psychologue pour croire que la conversion de Virgile aurait présenté moins de difficultés que celle de Lucrèce. Qu'importe ? Ce qu'il y a là de charmant et de touchant, c'est le ton accueillant, la sympathie cordiale de ces jugements, le zèle qu'apporte l'auteur à réduire les distances qui le séparent encore de M. Barrès. Au cours du dernier siècle, la critique catholique a trop souvent dévié de la tradition médiévale qui vit pleurer saint Paul au tombeau de Virgile.

Quem te, mquit, reddidissem, Si te vivum invenissem, Poetarum maxime.

Une telle sympathie voit souvent plus clair que la raison pure. Elle découvre, au fond des cœurs, un christianisme qui s'ignore encore, et dont les vives racines échappent au regard des logiciens.

Ces quelques réserves n'enlèvent pas leur valeur foncière à ces interprétations catholiques de la pensée barrésienne. L'essentiel est ici de sentir instinctivement qu'avant toute discussion on se trouve d'accord

sur une foule de points, et qu'on n'est en présence ni d'un ennemi, ni même d'un étranger.

Rien n'est plus net que l'attitude présente de la pensée barrésienne en face du problème religieux. Je parle, bien entendu, de cette pensée telle que nous la trouvons formulée dans les livres de M. Barrès, car toute autre curiosité serait pure impertinence. D'un mot, ces livres sont catholiques, jusqu'à la foi exclusivement. Tout respecter, tout admirer, tout aimer du catholicisme, mais ne voir dans le dogme chrétien qu'une belle métaphysique et que le levier d'une magnifique organisation, telles sont aujourd'hui les dispositions d'un nombre toujours croissant d'intelligences, et parmi elles, au premier rang, de l'auteur des Déracinés. Ecoutez plutôt ce bout de dialogue, où vous n'aurez aucune peine à reconnaître les vrais interprètes de M. Barrés :

Robespierre a raison, dit Rœmerspacher ; pour créer le devoir social, il faut une religion. Pas la religion d'un côté et la science ailleurs, mais l'une et l'autre se pénétrant. Seulement à qui demander cette unité vitale ?

— Au catholicisme, dit Saint-Phlin.

— Le catholicisme en France, répliqua dédaigneusement Suret-Lefort, c'est les congrégations, le parti jésuite; immédiatement vous serez impopulaires...

Saint-Phlin surexcité l'interrompit.

— Tu réduis le catholicisme au cléricalisme, état d'esprit éphémère entretenu par des taquineries administratives. Les catholiques, qu'on chasse le plus possible du gouvernement, contre qui l'on gouverne, ce sont des gens du type français, et on leur substitue le plus possible des protestants et des juifs, dont beaucoup possèdent encore

des habitudes héréditaires opposées à la tradition nationale. Sturel, Rœmerspacher, laisserez-vous confondre avec sa caricature de sacristie une religion d'une puissance de vie sociale incomparable, et qui depuis des siècles anime ce pays ?

— Ecoute, mon bon Saint-Phlin, répondit Rœmerspacher, ce n'est pas nous qui avons créé cette confusion. Suret-Lefort constate qu'elle existe. D'autre part, est-ce ma faute, si mon intelligence se refuse à croire à une révélation, alors même qu'elle reconnaît l'utilité de l'admettre... 1 ?

Quelques pages plus bas, la conversation recommence. Saint-Phlin, le seul catholique parmi les rédacteurs de la Vraie République, propose un article sur ce thème :

« Le ton de sacristie vous dégoûte. Mais les Homais, les Bouvard, les Pécuchet, les professionnels de l'anticléricalisme vous semblent-ils préférables aux bedeaux ? C'est dans leurs expressions élevées qu'il faut comparer le système scientifique et le catholique. Celui-ci fournit aux nations modernes une discipline morale que jusqu'à cette heure personne n'a pu dégager de la science. Pourquoi chercher autre chose? La vérité, c'est ce qui satisfait les besoins de notre âme, comme une bonne nourriture, se reconnaît à ce qu'elle assure notre prospérité physique. »

Rœmerspacher... conteste l'article de Saint-Phlin : — Pardon, dit-il, j'admets bien le catholicisme comme supérieur à toutes les doctrines révélées actuellement en cours; il a fourni à l'humanité une discipline sociale incomparable. Mais que voulez-vous que j'y fasse, si ma raison s'insurge contre un certain nombre de ses dogmes,

1. Les Déracinés, p. 306-307.

et si ces incrédulités partielles entraînent l'écroulement de tout l'édifice ?

Sturel... se désintéresse de ce qu'il appelle le « catholicisme administratif» pour louer la poésie de l'ascétisme, la doctrine du sacrifice volontaire, toutes ces parcelles de pessimisme...

Suret-Lefort de qui la mémoire, véritable conciones, est pleine de magnifiques appels religieux, se montre pourtant incapable de comprendre l'importance d'une théologie, et que c'est la base de toute civilisation. Intérieurement, il ricane...,

et comme il déclare ne pouvoir collaborer au journal que s'il est bien entendu que la profession catholique de Saint-Phlin n'engage que celui-ci, Saint-Phlin offre de s'effacer :

— Je ne veux gêner personne, je me retire. Rœmerspacher et Sturel ne peuvent consentir à sa retraite. Ils apprécient la saveur naturelle de leur ami Dans ses idées, ils reconnaissent quelque chose de la beauté d'une vieille maison bourgeoise bâtie au XVIIe siècle, qui ne fut jamais élégante, mais qui a la noblesse de ses bons matériaux, où rien n'est frelaté\*.

N'oublions pas que ce roman des Déracinés est vieux de dix ans. Les idées qu'il exprimait sont aujourd'hui une monnaie courante, mais je crois bien que M. Barrès fut un des premiers à les formuler avec une pareille rigueur. Il ne semble pas d'ailleurs qu'il ait rien ajouté d'essentiel au programme que l'on dégagerait aisément de ces quelques pages et de vingt autres sembla-

1. Les Déracinés, p. 322-323.

bles. Mais ces idées, toujours les mêmes, il les a poussées en profondeur, selon son expression favorite, et, se les assimilant d'une façon complète, il les a transformées en poésie. Ceux qui ont médité dans les Amitiés françaises le récit de la visite à Lourdes entendent ce que je veux dire. De ces pages immortelles, je ne puis retenir ici que les passages les plus révélateurs. A Lourdes, le petit Philippe et son père se mêlent à la procession solennelle.

Je vivais — dit celui-ci — l'un de ces moment exceptionnels où l'on comprend et savoure en toutes choses la substance unique et qui ne meurt pas. C'est alors que l'on se surprend à songer avec toute la tradition chrétienne, qu' « une seule chose est nécessaire », mais sans pouvoir nommer cette chose. Je jouissais de mon extrême solitude d'esprit, jouissance qui vaut souffrance, car je me prête à ce beau chant, à cette plainte suppliante : « Tour d'ivoire, priez pour nous... Porte du ciel, priez pour nous », mais je sais dans la même minute qu'une mésentente foncière me soustrait au bénéfice de cette intercession...

Quelle douceur virgilienne dans ce culte d'une Vierge institué par une enfant auprès d'une eau courante ! Ces beaux lieux, où l'humanité se dilate le cœur à chanter le Miserere, ne se laissent pas aisément quitter. On y éprouve des transports qui font monter à la surface tous nos secrets, et dont la cadence seule attendrit. C'est ici une promenade du sentiment. Elle s'oppose dans mon esprit à la froide charmille à la française, où le jeune Renan médita les lettres de sa sœur si raisonnable. Ici le cœur ne laisse pas la raison décider rien à elle seule...

Il est des Lourdes sur toute la terre ; il y a pour les incrédules d'absurdes promesses de bonheur. De telles minutes, où l'on s'enfonce plus avant que l'espérance

nous maintiennent sur le fil de notre mince et pure destinée. Je me croyais si loin ! Bien au contraire, j'ai tant reculé; nos voix de désir font un écho de nos vies antérieures. Ma chanson heurtée, elliptique, c'est le haut chant de mes profondeurs, c'est un oiseau de mes ténèbres qui volette dans mon plein jour 1. Quel scandale ! Mon cri qui m'étonne, m'oblige tôt à m'interrompre... 0 terre mangée de caresses, ô belles grottes de l'espoir, conseillères de toute confiance, combien vous êtes douloureuses !...

La contemplation donnait une certitude; nos recherches nous mènent à l'incertitude. Que l'analyse efface au moins dans le cœur de nos fils le désir, le regret des sûretés divines que par elle nous avons perdues...

Quand tout est perdu, hélas ! hors le désir, heureux qui sait encore le chemin des antiques autels ! Ménageons- nous cette réserve. Mais surtout, Philippe, qu'il plaise à nos seigneurs les morts que tu sois un homme actif et quelque peu rude 2 !

Les mots me manquent pour célébrer la candeur ingénieuse, la troublante sérénité de ce cantique, j'allais dire de cette confession. Que le lecteur catholique ne prenne pas garde aux quelques mots sacrilèges que la tendresse paternelle arrache à M. Barrès, ou plutôt qu'il se réjouisse de voir le poète de l'acceptation avouer ainsi que, pour sa part, il n'est pas encore résigné à la « perte des sûretés divines ». « Regret », « désir », inquiétude, assurément nous voilà bien loin Jde cette « affirmation expli-

1. Ces trois mots sont à faire mourir de jalousie un critique littéraire. Que dire du style de M. Barrès qui soit plus expressif et plus juste que ce merveilleux raccourci : ma chanson, heurtée, elliptique ?

2. Les Amitiés françaises, 218-233.

cite de la vérité chrétienne », de cette « confession catégorique de la vérité transcendante du catholicisme » que le R. P. Ferchat en dépit de son exquise bienveillance, regrette de ne pas trouver dans l'œuvre de M. Barrès. Mais quoi, irons-nous défendre à M. Barrès de « s'incliner avec le commun » devant « les antiques autels » ? Condamnerons-nous son traditionnisme « comme étant sans racines dans l'intelligence » ? Lui dirons-nous qu'il est dans l'illusion, lorsqu'il pense communier aux vrais sentiments de ses morts, et lui objecterons-nous que « pour aimer ce qu'ils ont aimé, il faut croire ce qu'ils ont cru » ? Non, tout cela est bien tranchant et d'un intellectualisme trop sévère. Ne dirait-on pas plus justement que, aimer ce qu'ils ont aimé, c'est déjà s'acheminer à croire ce qu'ils ont cru, ou que, du moins, aux yeux de celui qui fit les premiers pas vers l'enfant prodigue, et qui nous défendit d'éteindre la mèche qui fume encore, le désir de croire est déjà presque un acte de foi?

Deux grands partis travaillent l'indivisible Eglise, elle-même au-dessus des partis, et qui signerait sa déchéance, le jour où, par impossible, elle réserverait le monopole de sa défense à l'un ou à l'autre de ces deux partis qui prétendent la représenter.

Les uns exaltent en elle la charte de liberté que nous a donnée le Christ; les autres l'étroite discipline, qui seule peut sauver de l'anarchie un des plus vastes royaumes qui soient au monde. Ceux-ci regardent le dogme comme une utile barrière, ceux-là comme une nourriture, comme un stimulant. Les uns s'enivrent de l'impeccable précision de sa doctrine, les autres

des richesses mystiques cachées sous la rude écorce de ses formules de foi. Ils ont raison les uns et les autres, aussi longtemps que leur adhésion à une des prérogatives de l'Eglise ne les égare pas jusqu'à la négation de la prérogative opposée. En effet, reine d'une société que cimentent des lois rigoureuses, l'Eglise est en même temps et d'abord une maîtresse incomparable de vie intérieure, de sainteté. Divine sous l'un et l'autre de ces deux aspects, les attraits et l'influence qu'elle exerce sur chacun de nous s'adaptent aux dispositions particulières de notre esprit et de notre cœur. Elle éblouit, elle rassure les uns par l'éclat de son diadème, et la sereine clarté de ses affirmations doctrinales ; elle séduit, elle retient les autres par l'excellence du message que lui a légué celui qui n'est pas venu pour être servi, mais pour servir. Qu'importe d'ailleurs la voie par où l'on arrive jusqu'à elle, et celles de ses grandeurs qui nous plaisent davantage ? Une fois dans les remparts de la cité impériale et de la patrie des saints, on réalise, sans même le savoir, la synthèse nécessaire de ces éléments divers qui se soutiennent mutuellement sans se contredire. Tout catholique sent d'instinct que le contrôle de l'autorité est indispensable au plein épanouissement de la vie intérieure, et que tous les ressorts de l'impérialisme romain n'ont pas d'autre fin que le triomphe de la charité.

Cette riche unité semble parfois disparaître dans le tumulte des controverses. Il arrive que les « intérieurs » transforment la liberté chrétienne en une déesse révolutionnaire, et que les enthousiastes de toutes les disciplines offrent la dictature des Césars

au vicaire de Jésus-Christ. Ecarts bizarres, exagérations redoutables, principes de schisme et de mort.

M. Barrès, au contraire, donne, tour à tour, des gages solides à chacun de ces deux partis. Un philosophe discerne sans peine dans la vie profonde de l'auteur des Amitiés françaises, une inquiétude, des émois proprement chrétiens, — l'accent d'un Pascal, mais incroyant. Nous avons vu d'autre part comment le respect et l'amour de la tradition conduisent fatalement cet écrivain « né français » vers les autels du catholicisme.

J'entends l'ami Simon, l'ancien co-ermite de M. Barrès, qui se fâche. D'un trait si fuyant qu'on les indique, ces prémisses de conversion ne sont pas de son goût, cette procession de moines et de clercs pas davantage. Anticlérical, ce parfait dilettante, à Dieu ne plaise, il a bien trop d'esprit pour cela! J'ai même quelques raisons d'affirmer que, s'il lui fallait choisir entre la sacristie et la loge, son choix serait bientôt fait. Mais il n'admet pas que des préoccupations trop graves viennent alourdir une œuvre d'art. Il retarde d'un ou de deux siècles. Il n'a jamais voulu voir dans M. Barrès que le prince des humoristes français. A l'en croire, son ami n'a jamais écrit qu'un seul livre, Un homme libre, et il ne lui pardonne ni Les Déracinés, ni Les Amitiés fançaises, ni l'Académie. Il craint que, dans une atmosphère trop chargée d'éloquence, l'ironie de M. Barrès ne perde ce qu'elle a de plus exquis. Tout n'est pas à dédaigner dans cette admiration trop exclusive, et, pour ma part, je souhaiterais aussi et très vivement que, chaque année, M. Barrès fît une sérieuse retraite avec Simon. Mais je ne vou-

drais pour rien au monde qu'il négligeât le pèlerinage de Sainte-Odile. A l'heure où nous sommes, un Barrès, doit prendre parti contre les barbares de la politique, répondre aux défis d'une canaille imbécile, accepter même des ovations qui n'ajoutent rien à sa gloire d'écrivain. Dure condition pour l'ancien homme libre, mais comme il l'a dit lui-même en un de ces alexandrins qu'il se permet quelquefois :

Philippe, il faut pourtant nous en accommoder.

D'ailleurs, est-il bien sûr que cette acceptation, nécessaire au bon citoyen, ne soit pour l'artiste qu'un sacrifice stérile ? Nés cent ans avant la révolution, Burke n'aurait fait peut-être que des pastiches d'Ad- dison, Joseph de Maistre n'aurait été qu'un Saint- Evremont supérieur. Il est de même des lettrés d'un goût très sûr, qui préfèrent Les Amitiés françaises et Au service de l'Allemagne, aux premiers livres de M. Barrès, et même à Un homme libre. Je n'ai pas qualité pour trancher cet inutile conflit. D'ailleurs, rien n'est plus loin de ma pensée que de présenter ici M. Barrès comme un apologiste. Mais de plus autorisés que moi m'ont appris à m'intéresser aux éléments religieux de son œuvre. Si le xxe siècle doit avoir son Génie du catholicisme, ni les artistes ni les docteurs ne s'étonneront de lire à la première page d'un pareil livre le nom de M. Barrès.

CHAPITRE IV

SAINTE-BEUVE OU LE ROMANTIQUE

IMPÉNITENT

I. — SAINTE-BEUVE ET L'INTELLIGENCE.

Sainte-Beuve demeure et les autres passent. Die ubi Villemain, ubi Gustave Planche, ubi Montégut et même J.-J. Weiss, et d'autres encore que nous laisserons à nos neveux le soin de nommer. A l'occasion du premier cinquantenaire de sa mort,— 13 octobre 1869 —, je voudrais m'expliquer à moi-même pourquoi Sainte- Beuve, demeure et doit demeurer ; je voudrais aussi montrer qu'aujourd'hui, autant que jamais, nous avons besoin de lui.

Et d'abord se moquait-il du lecteur, comme nous l'assure un philosophe habitué à sonder les reins et les cœurs avec une hallebarde, se moquait-il lorsqu'il écrivait les Consolations, Volupté, les premiers volumes du Port-Royal, toutes pages accueillies par de très judicieux catholiques avec une allégresse déjà fraternelle — ou encore ces Causeries du Lundi, où se laisse voir si aimablement le respect, le regret et le désir de la foi ? Devions-nous prendre au pied de la lettre les négations de plus en plus fermes qui se multiplient dans les Nouveaux Lundis et dans les Discours au Sénat ? Pavie, D'Ortigue, Cazalès, Collombet, Gerbet

avaient-ils raison d'espérer quand même, ou bien Renan et Taine, de lui prêter leur propre incrédulité ? D'instinct, j'inclinerais à croire qu'il avait dupé les seconds beaucoup plus que les premiers, mais qui se vantera, même après trente ans d'intimité avec lui, de connaître Sainte-Beuve et de le tenir ?

Pourquoi ne distinguerions-nous pas chez Sainte- Beuve, comme chez tout le monde, sans doute, mais bien plus que chez Renan, la raison raisonnante, l'intelligence, et ce qu'on appelle, d'un terme assez impropre d'ailleurs, le sentiment : — d'un côté cette « raison », de l'autre ce « cœur » dont parle certain écrivain, qui ne manque pas d'intelligence » ? Que l'intelligence de Sainte-Beuve ait toujours plus ou moins résisté au dogme catholique, nul ne le conteste, et il l'a souvent avoué lui-même avec une franchise parfaite. Mais, d'un autre côté, n'a-t-il pas dit qu'il faisait fi de l'intelligence, qu'il lui préférait tels autres moyens d'atteindre le vrai, le réel ? « L'intelligence, cette petite chose à la surface de nous-mêmes », il aurait aimé ce mot du jeune Barrès, que l'auteur des Familles spirituelles ne me paraît pas à la veille de rétracter. — Dieu garde ! comme disent les Provençaux. — M'objectera-t-on que le Sainte-Beuve qui demeure, c'est le critique ? Peu importe. Il y a critique et critique : il y a Bayle et Richard Simon, intelligences presque pures ; il y a Fénelon et Joubert, que dirigent d'autres lumières. D'un côté, les savants, les curieux ; de l'autre, les poètes. Où placerons-nous Sainte-Beuve ?

Qu'on me permette une autre façon de poser le même problème. D'ordinaire on coupe Sainte-Beuve en deux :

on oppose le romantique plus ou moins fou des Consolations et de Volupté à l'auteur enfin raisonnable des Lundis : ici, le médaillon de David, ce profil inquiet, frémissant ; là, le crâne je sais tout et bon vivant du Luxembourg. Et l'on choisit selon que l'on a ou que l'on n'a pas la superstition de l'intelligence. M. Barrès, qui naturellement ne voterait pas pour le crâne, a bien marqué,dans sa Méditation sur Sainte-Beuve, ce contraste que, pour ma part, j'incline à ne pas accepter.

Tu pleurais de dépit de n'être pas aimé et de ne pas aimer Dieu.

Dès que le sentiment te parut vain, tu ne t'obstinas pas à te faire aimer, et vers le même temps tu cessas de croire... C'était fini de tes merveilleux frissons, qui te valent mon attendrissement ; tu ne fus désormais que le plus intelligent des hommes...

Son âme inclinait vers la religion : inquiétude d'une jeunesse sans amour, impatiente de notoriété ; vague mécontentement qu'il assoupit plus tard... dans un travail obstiné de bouquiniste... La sécheresse t'envahit... Tu t'es borné à [n'être plus qu'un] Sainte-Beuve com- préhensif.

Sa vieille figure des dernières années, trop grasse et d'une intelligence sensuelle, ne fait voir que le plus matois des lettrés, tandis qu'il est vraiment notre ami, ce jeune homme grave, timide et perspicace, qui a senti deux ou trois nuances profondément.

Résolution : tourner le dos à l'intelligent, au rat de bibliothèque, et ne connaître que le Sainte-Beuve d'avant les Lundis.

Jeune homme, si dégoûté que tu cédas devant les bruyants, ne souillons pas notre pensée à contester avec

les gens de bon sens qui sacrifient ton adolescence à ta maturité.

Cette page étonnante ne me paraît qu'à moitié juste. Si le premier Sainte-Beuve était mort tout entier au lendemain de Volupté, il y a beau temps que ni les fous ni les sages ne liraient plus les Lundis. Die ubi Villemain, ubi Gustave Planche... C'est là du moins ce que je voudrais établir.

En fait et quoi qu'il en soit de ses nombreuses métamorphoses, Sainte-Beuve n'a jamais abjuré le romantisme. Pas de veau gras, répondait-il aux malins du second Empire, qui, pour le taquiner, lui rappelaient les hérésies littéraires de ses débuts, et le félicitaient de sa conversion à la sagesse. « Il faut reconnaître, écrivait-il en 1849, que la forme de l'abbé Lacordaire est neuve et même romantique, si l'on veut ; ce n'est pas nous qui aurions le droit de considérer ce mot comme une injure \ » Plus expressément, dans les dernières années de sa vie, et à propos de Mm) de Staël, un de ses premiers enthousiasmes : « Gardons-nous de défaire sans raison les justes admirations, les religions bien fondées de notre jeunesse s. » On compte d'ailleurs autant de romantismes que de romantiques. Celui de Sainte-Beuve ne fut jamais celui de Chateaubriand. Amaury a pu se croire un instant le frère de René, mais il a bientôt reconnu sa méprise 1.

1. Causeries du Lundi, 1, p. 229.

2. Note ajoutée à la dernière réédition des Portraits de femmes.

3. Comme on le sait, Amaury est le personnage principal de Volupté.

Les écrits tout récents d'un compatriote déjà célèbre ', M. de Chateaubriand, me frappaient plus que ceux de Saint-Pierre,

Paul et Virginie est resté, jusqu'au bout, un des livres préférés de Sainte-Beuve;

et peut-être me charmaient moins, offensé souvent et déconcerté que j'étais de tant d'éclairs. Mais ayant lu, un soir, le bel épisode de René, j'écrivis sur mon cahier de pensées un jugement tumultueux, qui, je m'en souviens, commençait par ces mots : « J'ai lu René et j'ai frémi, je m'y suis reconnu tout entier... » Et pourtant mon mal était bien à moi, moins vague, moins altier et idéal.

Mais non pas moins romantique. Amaury est aussi malade que René, et du même mal, « le besoin inassouvi de sentir » comme il l'a bien défini lui-même 1. Ce besoin ne se nourrit pas des mêmes images, il ne pousse pas aux mêmes entreprises, mais en son fond il ne paraît pas moins passionné, moins insatiable chez l'un que chez l'autre. Distingue-t-on les divers fiévreux d'après les idées qui leur viennent dans leur délire ? Oui, si l'on veut connaître les antécédents, la condition et les dispositions de chacun d'eux ; non, si l'on se borne à définir leur état pathologique. « J'eus toujours le goût des intérieurs », nous dit Sainte-Beuve, mais un goût passionné et qui peut tenir du délire, tout comme le goût des plus folles aventures :

L'Océan appelle ceux-là (Byron) et la vague monstrueuse, vers laquelle ils soupirent du rivage, est pour eux comme

1. Ne pouvant avouer décemment qu'il était né à Boulogne, patrie du trop classique Daunou, Amaury s'était fait naturaliser Breton.

2. Nouveaux Lundis, I, p. 6,

une amante. Dans d'autres, (Chateaubriand) ce sont les forêts sauvages ou les mœurs des vieux peuples qui les poursuivent sans relâche... Oh ! prêtez l'oreille, écoutez- vous !... Priez ! Dieu souvent a parlé en ces suggestions familières. Mais je n'ai pas attendu, je n'ai pas prié... J'avais le goût des habitudes intimes, des convenances privées, du détail des maisons... Un intérieur nouveau où je pénétrais était toujours une découverte agréable à mon coeur ; j'en recevais dès le seuil une certaine commotion ; en un clin d'œil, avec attrait, j'en saisissais le cadre, j'en construisais les moindres rapports. C'était un don chez moi, un signe auquel j'aurais dû lire l'intention de la Providence sur ma destinée l.

Admirable page, et pleinement révélatrice, quand on lit entre les lignes, comme cela nous est malheureusement devenu si facile. Cette nostalgie de l'intime, du foyer, mais nostalgie trouble et vouée à une déception éternelle, c'est toute la poésie de Sainte-Beuve, hélas ! et toute sa prose. Ce goût « des intérieurs », — au pluriel, — vacillant, atrophiant peu à peu le goût d'un intérieur, c'est toute sa vie, souffreteuse et piteuse. Nature « particulièrement sensible, tendrement sensitive et douloureuse, qui avait avant tout besoin de la tiédeur et de l'abri du nid domestique », mais aussi nature inassouvie, vagabonde, sensuelle, grossière même à ses heures. Mieux que personne, parmi ses frères romantiques, il a connu « le charme intime qui naît des habitudes vertueuses et simples d'une vie privée pratiquée obscurément et aimée », mais s'il a su la décrire, il n'a pas su cueillir « la fleur inattendue de poésie qui tout d'un coup se

1. Volupté, p. 35-36.

découvre (dans une telle vie) et la couronne ' ».

Tout se tient ; ce romantisme bourgeois, frileux, valétudinaire ne craint pas le ridicule. Comment s'y prenait Chateaubriand pour éviter le serein sur les bords du Mississipi, nous ne le saurons jamais ; en revanche, nous savons que, dans son pèlerinage aux pays gothiques,

Am:, te souviens-tu qu'en route pour Cologne '...

le jeune Sainte-Beuve ne quittait pas sa calotte 3. Il mande ce détail à Mme Victor Hugo, et dans une lettre pleine de larmes. Il avait du courage ; ses discours au Sénat ne sont pas d'un poltron. Il s'est donc battu en duel, comme tant de gens, mais seul, j'imagine, tenant un parapluie de la main gauche. Humour à la Thomas Morus se précautionnant contre les courants d'air,pendant les trois minutes qui le séparent du martyre ? Non, il veut bien s'exposer à la mort, il ne veut pas se mouiller. Je rappelle ces riens parce qu'ils ont pour moi une valeur de symbole. Dans cette âme, infiniment délicate, on croit discerner parfois une imperceptible nuance de bassesse. Au goût pur et bienfaisant des « intimités », se mêle chez lui,—j'ai recours à des euphémismes, — un arrière-souci de confort, et qui pis est, de confort mesquin. Une sourdine brutale accompagne ses tendresses les plus éthérées. Plus sobre pour ainsi parler, qu'il ne l'eût voulu, je le sais, mais jalousant avec amertune les excès d'autrui. Chateaubriand n'est pas moins

1. Causeries, XI, pp. HOt 132.

2. Poésies complètes (1910), p. 251.

3. Elle était alors de soie : le velours viendra plus tardi

égoïste, mais son égoïsme a plus grand air ; il nous gêne moins, bien qu'il ait causé plus de ravages. —

Lui aussi, le mal aurait-il ses castes, une aristocratie, une roture ? — Mais que l'on a de peine à juger équi- tablement ces créatures d'élite, victimes de leurs propres dons ! Chose bizarre, les ripailles de Gargantua nous choquent moins que les tièdes tisanes, dégustées à petits traits, par le pauvre Amaury, et entrecoupées de sanglots. C'est que délicatesse appelle noblesse.

Or je crains bien que chez Sainte-Beuve, celle-ci n'ait pas toujours répondu à l'appel de celle-là. Par là s'expliqueraient en partie deux de ses fautes mortelles : avoir écrit le Livre d'Amour, n'avoir pas senti la vraie grandeur d'Alfred de Vigny t.

Quoi qu'il en soit, nous comprenons mieux maintenant pourquoi les écrits de Chateaubriand l'ont plus

« frappé », que « charmé ». Les ardeurs d'Amaury ne sont pas moins démesurées que celles de René, mais elles se prennent à des objets beaucoup plus

1. Si la place m'en était laissée, je devrais ajouter ici que, même dans l'ordre littéraire, les préférences instinctives de Sainte-Beuve vont d'abord au « doux » et au modéré, lequel n'est pas exactement le « médiocre 1) des anciens et de Fénelon. Il a le goût féminin et timide. Qu'on relise à ce sujet ses articles sur les poètes. Ses admirations ne franchissent pas, mais elles effleurent les frontières de la romance. Au fond, il préfère Eugénie de Guérin à Maurice. Ainsi encore pour les poètes anglais : il ne fait qu'entrevoir Coleridge, il attendrit, plus que de raison, Wordsworth, et je crains bien que Mrs Hemans ne le touche plus que Shelley. Cowper, un peu moins chaste, le ravirait tout à fait. Mais ce qu il y a chez lui d'admirable, c'est que, très conscient de cette faiblesse, il est arrivé à la vaincre. Pour l'entraînement du goût, il n'y a pas de meilleur modèle. Laborieusement, il n'a pas cessé d'agrandir, de viriliser, d'élever le sien, tant qu'enfin il en est venu à mettre Homère au-dessus de Virgile (Cf. à ce sujet le bel article sur Maurice de Guérin, et le rapprochement lumineux avec Prou- dhon. N L., III). Nous voici loin de Mm. Blanchecotte et de M.' Tastu. (Cf. aussi l'article sur Boissonade. N. L., VI ; et surtout l'article sur Dante. C L., XI.)

humbles. De là vient que ses propres exigences lui semblent moins « vagues », moins enfiévrées ; de là vient que, plus chétives, il les croit plus raisonnables, plus justes. Il demande si peu de chose, un collage, une charmille, un rayon de miel, une jatte de lait, et que M""' Hugo, — ou Mille R... ou Mme d'Arbouville — le préfèrent à leur mari. Comment René ose-t-il se plaindre, lui qui « dévore » tout, Atala, Velleda, tant d'autres ; lui qui règne sur deux mondes, depuis les ajoncs de Combourg jusqu'aux lianes des forêts vierges ? De là vient enfin, si j'ose dire, un nouvel élément de bassesse. A la commune souffrance de tous les cœurs « inassouvis », s'ajoute chez Amaury une je ne sais quelle aigreur sordide, la rage du mauvais pauvre ou du vaincu. Non, pas toujours, il s'en faut de beaucoup. Les misères que l'on vient de dire ne découlent pas nécessairement de ce romantisme moins « altier », qui souvent trouve au contraire, dans le sentiment de ses propres limites, un principe de force morale, d'anoblissement et de salut. Après tout, le cottage est plus sain, pour nous Français, que la forêt vierge, Sainte-Beuve, moins « inguérissable » que Chateaubriand, que Byron. Dans Volupté, dans les Consolations et dans les Lundis, on voit poindre cette doctrine barrésienne de l'acceptation qui épure, qui désenvenime le romantisme, mais sans le tarir. D'autres préfèrent une méthode plus radicale ; ils éteignent la lampe pour l'empêcher de fumer; ce qu'il y a en nous de plus profond, de plus confus, et par là même de plus difficile à gouverner, mais aussi de plus divin, ils le suppriment : ubi solitudinem faciunt, pacem appellant.

Puisqu'il ne dépend ni de Chateaubriand ni de Byron, à qui ferons-nous remonter, bon ou mauvais, bon et mauvais, le romantisme de Sainte-Beuve ? Au Cénacle, à la Muse française ? Non, certainement. Il aurait pu dire de la poésie de Victor Hugo ce qu'il a dit de René : elle l'a ébloui, frappé, mais non pas charmé. On n'imagine pas, en effet, deux génies plus différents l'un de l'autre, plus opposés. Lamartine ? Pas davantage. Les Méditations l'ont ému profondément, mais je crois bien qu'elles l'ont trouvé déjà marqué de la chère empreinte que ses futures « métamorphoses » n'arriveront pas à effacer. Non, le vrai maître de Sainte-Beuve, le plus chéri, sinon toujours le plus avoué, celui enfin qu'il n'aurait pu renier sans commettre une sorte de suicide, c'est Rousseau, « le pauvre Rousseau 1 », « Jean-Jacques, notre grand aïeul s ».

Il l'aime tant qu'il le veut tout nôtre et qu'il l'enlève à la Suisse : « La France, dit-il, sa vraie patrie, celle qui était la plus faite pour le goûter et le comprendre \ » Comment, du reste, ne l'aurait-il pas goûté et compris, comment n'aurait-il pas reconnu un autre lui-même dans cette « âme tendre, jalouse, exigeante, susceptible, dévorée d'un immense besoin de retour 4 » ? En vérité, ils se ressemblent comme deux frères, avec cette différence que, chez l'aîné, le type familial s'accuse davantage, et que l'appare'

1. Causeries, XV, p. 229

2. Nouveaux Lundis, Il, p. 253.

3. Causeries, XV, p. 241.

4. Ib., XV, p. 210.

nerveux résistera moins à la première virulence du ferment romantique. Sainte-Beuve est, si j'ose dire, un Jean Jacques vacciné. Son tempérament plus robuste, sa culture moins concentrée, plus diverse et plus saine lui permettront de se maîtriser ; ou encore, je dois très à contre-cœur le répéter, cette je ne sais quelle vulgarité sensuelle qu'on retrouve sans doute dans la nature de Rousseau, mais bien moins solide. Ajoutez le bienfait d'une formation catholique, Sainte- Beuve, — nous y reviendrons, — n'ayant jamais été attiré vers les protestants. A cela près, nul n'aura plus facilement, plus spontanément que lui « appliqué le précepte que (Rousseau) nous a donné pour le bien lire : « Mes écrits ne peuvent plaire qu'à ceux qui les lisent avec le même cœur qui les a dictés 1. )) Aussi peu « gentilshommes ' », aussi peu virils l'un que l'autre ; passionnés, mais également timides ; ardents à concevoir, valeureux, la plume à la main, mais défaillants dès qu'il s'agit d'entreprendre 3 ; esclaves nés, mais incapables de se river à une seule chaîne \* : bref, deux sensibilités extrêmes, l'une plus riche et plus naïve ; l'autre, prudente, voilée, plus réfléchie et plus consciente.

1. Causeries, XV. p. 228.

2. « Rousseau, dans ses lettres, est aussi peu gentilhomme que possible » i C. L. X V, 243) Et Sainte-Beuve, dans ses lettres à Mm\* d'Arbouville, pour ne donner que cet exemple.

3. « G était toujours la même façon ruineuse de pousser à bout au dedans, de mûrir, de pourrir presque en moi la pensée du mal avant l'acte, d'amonceler mille ferments avant de ne rien produire. » (Volupté, p. 133.) A qui voudrait pénétrer la psychologie déconcertante de Rousseau, je dirais : lisez Volupté.

4. « Amour, naissant amour. Bonheur accordé qui s offrait alors et dont je ne voulus pas. (c Quoi I me fixer, me disais-je, me fixer là, même dans le bonheur » ! Et face à face avec cette idée solennelle, je tressaillis d'un frisson par tout le corps. » Volupté, p. 29.

Cette ressemblance, Sainte-Beuve ne l'a pas seulement subie, il l'a voulue, il l'a cultivée, et si bien que,, dans tel ou tel cas particulier, on ne sait pas si elle tient plus de la nature que de l'artifice. Qu'on relise de ce point de vue l'ouvrage presque définitif que M. Gustave Simon a consacré au roman de Sainte- Beuve et que l'on compare ce roman vécu à la Notivelle Héloïse ; on aura bientôt vu qu'Amaury ne se contente pas de répéter Saint-Preux, comme il est assez d'usage. Il s'en inspire, il le copie, il allume, il rallume sa triste chandelle à ce médiocre quinquet. Enfin, mis à la porte par M. de Wolmar, — je veux dire par Victor Hugo, — il passe de l'Héloïse aux Confessions, et s'en va faire le siège de Mme d'Houde- tot,— je veux dire de Mme d'Arbouville. Il avait alors quarante ans. Je ne m'exagère pas l'importance de ces détails, qui, d'ailleurs, n'ont rien de proprement romantique, mais on avouera, je pense, qu'il n'est pas inutile de savoir que les 30 volumes des Lundis ont été composés par un sosie de Rousseau.

Et sa première ferveur roussellienne ne se refroidira pas avec les années. Non, écrira-t-il en 1861, et, me semble-t-il, pour réagir directement contre le scepticisme qui le guette : « Non, Rousseau a beau user de la méthode des sceptiques, il n'est pas sceptique lui- même, et la méthode se rompt brusquement entre ses mains, au moment où il la poussait à bout ; il en jaillit au contraire l'illumination la plus imprévue, et faite à souhait pour ravir un idéaliste. » Dans ses meilleures pages, « Rousseau est moral lui-même et

1. Causeries, XV, p. 227-228.

religieux ' ». Un an après, il ira plus loin, il osera dire :

« Eh bien ! tout compte fait, Rousseau renferme infiniment moins d'absurdités que Bourdaloue 1 ! » Rage anti-cléricale ? Oui, mais plus encore, anti-universitaire, et anti-Débats. Il se vengeait d'un rival possible,

—J.-J. Weiss, — sur le dos de Bourdaloue, si l'on peut ainsi parler. Son roussellisme de fond est plus intéressant et plus raisonnable. Le voici présenté de maîtresse main : « Si vous-même vous êtes né pauvre et assujetti, si, aux prises avec la vie commune, vous ne rougissez pas d'en nommer les moindres détails. Si...

C'est toute la poésie de Sainte-Beuve et la page entière du reste leur convient également à l'un et à l'autre ; il le savait bien :

Si les souvenirs de l'enfance n'ont pas cessé de vous émouvoir, si l'aspect de la vallée ou de la montagne natale rit en songe à votre cœur, alors vous trouverez votre compte avec Rousseau... Vous lui passerez bien des préoccupations vulgaires en faveur (de son intelligence et de sa raison? Non pas certes, mais) des élans de sensibilité et d'âme par lesquels il les rachète ; vous l'aimerez pour ces accents de cordialité sincère, que toute son humeur ne parvient pas à étouffer. Voltaire aime l'humanité, et il affecte en toute occasion de mépriser le pauvre : Rousseau s'étonne de cette inconséquence et la lui reproche doucement. On n'a jamais à craindre avec lui, même dans ses écarts, DE CES CONTRADICTIONS QUI TIENNENT AUX SOURCES DE L'AMEetqui choquent, dans le lecteur ami des hommes, QUELQUE CHOSE DE PLUS SENSIBLE ENCORE QUE LE GOUT '.

C'est le plus beau mot qu'ait jamais écrit Sainte-

Beuve, et le plus révélateur. Nous avons rappelé sans pitié ses pires misères, mais, avec ses amis catho-

1. Nouveaux Lundis, III, p. 236.

2. Causeries, XV, p. 240, 241.

liques, nous persistons à croire qu'elles ne tiennent pas chez lui « aux sources de l'âme ». Ce raffiné que la moindre faute de goût faisait souffrir comme une brûlure, quand il se trouve en face de Voltaire, quelque chose se révolte en lui « de plus sensible encore que le goût ».

Voici donc Sainte-Beuve au milieu du chemin de la vie, — quarante ans, et il doit mourir à soixante- cinq. Jusqu'ici nous ne découvrons en lui qu'un sen- sitif et qu'un poète. Cela fait deux : si en effet la sensibilité que nous lui connaissons est presque morbide, la poésie qui s'en nourrit, mais qui l'épure, l'anoblit et la dépasse, est ou peut être foncièrement saine et bienfaisante. A cet âge donc, et sous le coup des déceptions sentimentales que l'on vient de rappeler, — Mme Victor Hugo, Mm0 d'Arbouville, — il traverse, de l'aveu de tous, une période critique, au cours de laquelle doit s'achever en lui une de ces métamorphoses dont il nous a tant parlé, quoique toujours avec une demi-franchise, et de manière à se réserver une porte de sortie.

Cette métamorphose, quelle sera-t-elle ? Le sen- sitif va-t-il s'apaiser, le poète, se détruire ? Verrons- nous enfin paraître le Sainte-Beuve uniquement « com- préhensif » que M. Barrès s'apprête à maudire ? Non, pas du tout, et bien au contraire. Obstinément fidèle à sa nature profonde, à ce qui est tout ensemble son meilleur et son pire moi, loin de répudier ses instincts essentiels, il en prend une conscience plus nette, il les réalise, il les accepte et il les maxime. Vous le

croyez sur le point de se convertir à l'Intelligence pure ou à la Raison. Détrompez-vous, il lui signifie un congé définitif. Entre elle et lui, il n'y avait jamais eu beaucoup d'amour perdu, comme disent les Anglais, mais désormais la rupture sera pleinement consciente, solennelle, officielle, en quelque sorte, et délibérément passionnée.

Vous n'attendez pas, j'imagine, qu'enfermé dans le poêle de Descartes, Sainte-Beuve recommence Kant et la Critique de la raison pure. Les poètes ne procèdent pas ainsi ; laissant aux intellectuels leur sèche méthode, ils vont à l'idée générale par le raccourci touffu des sentiments et des images. Encore l'idée ne les intéresse-t-elle pas pour elle-même, mais simplement en fonction de leur propre personne : il faut qu'elle se rapporte au mystère de leur destinée, qu'elle s'illumine de leurs victoires ou qu'elle saigne de leurs défaites. La philosophie de Sainte-Beuve n'est en somme que la projection dans l'absolu des aventures sentimentales de Joseph Delorme et d'Amaury ; elle traduit, elle venge les ambitions déçues de l'écrivain et de l'amoureux ; — elle peut aussi les consoler et préparer les voies à l'espérance chrétienne, mais je réserve pour l'instant ce point de vue. Elle sera donc très simple, presque toute négative, une philosophie de vaincu.

Deux dogmes ; 1\* la survivance en nous de la bête primitive, soit que ce phénomène s'explique par le dogme de la chute, ou de tout autre façon, 2° l'absurdité de l'histoire. La bête, il la connaît d'original, il a écrit un roman pour la décrire et, dans ses autres ouvrages, il ne perd jamais l'occasion de nous rap-

peler qu'elle a la vie dure. Quant au second de ces dogmes, Sainte-Beuve en est lui-même l'incarnation, la vivante preuve. Plus que Victor Hugo, il méritait d'être aimé, néanmoins on ne l'aime pas; autant que Victor Hugo il avait droit aux premiers rôles, et néanmoins, poète ou romancier, la route royale qui monte au Capitole, lui est fermée. « Barré à jamais par les choses », « retranché des hauts-rangs » ; exilé dans « le chœur mystérieux des grands hommes étouffés », enfait d'amour, il n'aura que le fretin, que la « boue »; en fait de sceptre que la férule fdu critique. Suivez là-dessus le travail de sa pensée. Il résulte de ce désastre, — ou plutôt de ces millions de désastres, car le cas de Sainte-Beuve n'est pas unique ; — « qu'il y a bien des virtualités sans exertion... bien des germes pareils qui avortent obscurément, ou s'arrêtent à des degrés inférieurs, faute d'occasion, de fraîche brise ou de soleil », — il en résulte, dis-je, non seulement que l'histoire elle-même, mais encore que la philosophie de l'histoire est de la dernière absurdité. Il se peut qu'il y ait « une loi, un ordre absolu sur nos têtes... Mais, pour nous autres hommes, ces lointains accords sont comme s'ils n'existaient pas. L'ouragan qui souffle sur nos plages peut faire à merveille dans une harmonie plus haute, mais le grain de sable qui tournoie, s'il a la pensée, doit croire au chaos. » La philosophie de l'histoire, celle de C-arlyle par exemple, — ce heroworship que Sainte-Beuve réfute d'avance, — est absurde, parce qu'elle ignore fatalement les héros véritables, et qu'elle attache une importance démesurée aux quelques rares, souvent des fantoches, qui ont réussi. En vérité, « le triomphe humain n'existe pas »,

ceux-là même qui ont triomphé n'ayant rien qui justifie leur bonheur, et qui leur donne le moyen de s'en montrer dignes.

Lorsqu'une fois ils sont arrivés à bon terme, on exagère, on amplifie après coup les hommes; on fait d'eux des trophées ou des mannequins gigantesques; on les affuble d'idées quasi-surnaturelles ; on leur met dans les poches vingt sortes de systèmes, placets des rêveurs et des rhéteurs à la postérité. Niaiserie et mensonge que tout cela. Ah ! bonnes gens, sachez-le bien ; il y a par le monde tel maussade personnage, crotté comme vous peut-être, et tout à fait de même étoffe que vos demi- dieux.

Ainsi trois degrés : faillite personnelle de Sainte-

Beuve ; faillite de tous les génies et dans tous les ordres; faillite enfin de l'intelligence qui, sottement éblouie par les quelques destinées qu'un hasard a portées au faîte, s'obstine à raisonner sur « la prédominance avantageuse des meneurs les plus apparents », et sur « l'influence prétendue gouvernante de telles ou telles voix dans la mêlée 1 ».

Telles étaient, dès avant la « crise », les dispositions de Sainte-Beuve à l'endroit de la raison. Il lui

1. Volupté, p&ssim. — Cette méme idée revenant à toutes les pages du livre, il me parait inutile de donner des références ; il l'est moins peut-être de rappeler que Sainte-Beuve est ici tribulaire de la poésie anglaise, et ne fait en somme que paraphraser, magnifiquement parfois, les strophes les plus fameuses de l'élégie « sur un cimetière de village » — (Ci-git... qui aurait pu être un Homère, un Cromwell, etc.] Voici donc deux étrangers, deux poètes, deux romantiques, Rousseau et Gray, parmi les inspirateurs directs de Sainte-Beuve. Pendant cette période qui a décidé de son évolution, on pourrait le définir : un Saint-Preux à qui Julie a refusé ses faveurs et qui, sous le coup de cette humiliation rumine l'élégie de Gray. D'où l'on conclura qu'il y a dans son cas un peu de « littérature ».

arrache un de ses fiefs les plus vénérables, le seul, du reste, où les poètes aient coutume de s'aventurer, à savoir la philosophie de l'histoire. Ce n'est pas encore la brouille totale, mais celle-ci paraît déjà imminente ; une lecture des Maximes l'aura bientôt consommée '. En effet, quoi de plus simple et comment ne pas appliquer à l'élaboration des divers systèmes philosophiques ce que La Rochefoucauld dit de nos vertus ? En vain nous flatterions-nous d'atteindre à ce désintéressement intellectuel, qu'en 1840 on n'appelait pas encore : objectivité ; puisque c'est toujours l'amour- propre qui nous fait agir, c'est lui aussi qui nous fait penser, nous suggérant les systèmes qui s'accordent le mieux à nos secrets désirs, escamotant les difficultés que présentent ces mêmes systèmes. Nous estimons vrai ce que nous avons un intérêt quelconque à estimer vrai. « Le philosophe ne pratique que l'intérêt et ne prêche que l'idée pure. » Une fois sur cette pente, pourquoi s'arrêter ? Amour-propre ou non, « l'infirmité de l'esprit humain est telle que les impressions reçues des mêmes objets diffèrent selon les personnes, selon les âges et les moments : la forme ou le fond du vase fait la couleur de l'eau ».

#

Concluons que la spéculation n'est qu'un jeu; que tous les systèmes se valent et que « nos opinions en tout résultent de la nature individuelle de notre esprit

1. Sainte-Beuve lui-même nous a dit l'importance qu'avait eue, dans le développement de son esprit, cette rencontre avec La Rochefoucauld. Mon article du 15 janvier 1840, écrit-il, « indique une date et un temps, un retour décisif dans ma vie intellectuelle, etc., etc. : Portraits de femmes (article réuni en 1843) ; la note que je viens de citer est de 1869. Non moins significatifs que l'article lui-même, me paraissent les essais de maximes qui le suivent.

bien plus que des choses 1 ». — Scepticisme donc ? — Non, pas encore, c'est bien en effet de ce côté-là que s'oriente Sainte-Beuve pendant cette année, dite « critique », où il établit le bilan douloureux de sa jeunesse vingt fois déçue, et où, pratiquement, il se détourne de la foi chrétienne ; mais, quoi qu'il en doive dire plus tard, gardez-vous de croire qu'il ait dès lors coupé tous les ponts entre lui et la vérité. Il ne raille et il n'abjure que les lumières de l'intelligence; il met à l'abri, tout au fond du sanctuaire intime, celles du cœur. Logique ou non, comme il vous plaira, mais il est ainsi. Il accepte les Maximes, mais « en les interprétant », voulant dire par là qu'il les accepte, mais seulement jusqu'au point où elles menaceraient sa poésie propre, celle que nous avons tant de fois définie. « Qu'importe, si aujourd'hui j'ai paru y croire. Demain, ce soir, la seule vue d'une famille excellente et unie les dissipera. » « Les Maximes, dit-il encore, ne contredisent en rien le Christianisme, bien qu'elles s'en passent' »; elles n'exterminent que les philosophes. « Lorsqu'au fond l'esprit est droit et le cœur bon, après bien des écarts dans la morale, on revient au virginal amour, au moins pour le contempler4. » Et c'est là tout le dénouement de la fameuse ci ise : bien que vaincu, le romantique, le poète reste sur ses positions; il ne renie point son drapeau, mais désormais il le voilera d'un crêpe et ne le déroulera plus. Toujours poète, aussi passionné que jadis, mais impersonnel en apparence, discret, ne se livrant plus ; poète,

1. Portraits de femmes, maxime, Vil.

2. Ib., p. 304.

3. Ib., p. 303.

4. Ib., p. 311.

mais déguisé en critique et en moraliste ; poète, mais « à la dérobée » et dans une « causerie à mi-voix ». Heureuse transformation, car il était de ceux qui n'ont qu'un seul roman à écrire et qu'un seul volume de vers ; heureuse, puisqu'elle nous donnera les Lundis.

Mais aussi désormais, ce qui n'avait été jusqu'ici que la révolte instinctive du poète contre la raison pure, va devenir l'antipathie réfléchie, voulue, narquoise, implacable, vouée par le moraliste à toute philosophie. Sainte-Beuve nous en avertit lui-même dans une de ces précieuses maximes où il a formulé, sans ambages, les âpres leçons de la « crise ». « Le philosophe systématique et le moraliste sont volontiers mal ensemble. Le moraliste, en souriant, importune l'autre ; il sait la ficelle secrète, et gêne les grands airs du conquérant. Descartes et La Rochefoucauld, s'ils s'étaient vus, auraient pu difficilement se souffrir 1 ».

Ce n'est pas là une boutade, mais un engagement ferme, et qu'il tiendra jusqu'à la fin. On n'a qu'à parcourir de ce point de vue les Lundis, — anciens ou nouveaux, — et l'on verra qu'il ne se lasse point de taquiner les philosophes, qui prétendent n'être que philosophes, les savants, qui se font une religion de la Science, les raisonneurs, les théoriciens, les constructeurs de systèmes, en un mot l'ambitieuse, naïve et morne tribu des « intellectuels », comme nous disons

1. Portraits de femmes, p. 319.

aujourd'hui. S'il admet quelques-uns d'entre eux dans son panthéon, — ce temple du goût, où l'on vénère aussi quelque chose de plus sacré que le goût, — ce n'est qu'après leur avoir imposé les fumigations nécessaires. Ainsi pour Royer-Collard, un intellectuel, si l'on veut, mais qui le fascine par son allure de géant et par son lyrique mépris des médiocres; ainsi pour Joseph de Maistre, plus voisin de Saint-Martin que de Descartes, moins philosophe que mystique, et qu'il a tant admiré ; ainsi pour un autre de ses héros, l'abbé Sieyès, maniaque de spéculation, mais dont « la tête profonde avait conçu avant 89 la reconstitution totale de la société 1 ». Car, soit dit en passant, « la Révolution reste la Révolution ; 89 reste 89 ; le génie de Sieyès a bien vu et a eu raison ' ». Mais aux purs rationalistes, de droite ou de gauche, du spiritualisme ou de son contraire, pas de quartier. S'il est dur à Tocqueville, — trop dur, et il le sent bien, — la placide assurance de Littré, les certitudes violentes, épaisses de Taine, le dogmatisme fourré de Renan ne lui semblent ni plus raisonnables, ni plus aimables. Comme ces derniers se trouvent avec lui du même côté de la barricade, il les flatte, il les caresse, mais toujours de façon qu'un lecteur éveillé ne le croie pas de leur « secte » \ Si vous voulez une bonne définition du barbare cultivé, lisez les trois lundis sur l'Histoire de la Littérature anglaise.

Tous, ils partent du même sophisme ; éternels poseurs de questions, ils répondent triomphalement à

1. Nouveaux Lundis, III, p. 236.

2. Causeries, XV, p. 97.

3. nouveaux Lundis, VI, p. 91. C'est à propos de Flaubert qu'il lâche ce mot ; mais tout se tient.

chacune d'elles, mais sans prendre garde que, dans leur esprit, la réponse a devancé la question 1. M. Taine, par exemple, « est l'homme d'une conception générale, d'un système exact, catégorique, enchaîné, qu'il applique à tout et qui le dirige, jusque dans ses plus lointaines excursions littéraires. Tout y relève d'une idée première et s'y rattache ; rien n'est donné au hasard, à la fantaisie, ni, comme chez nous autres frivoles, à l'aménité pure ' ».

« Les faits passent dans leur esprit comme dans un creuset ; ils nous arrivent tous avec un sens, une signification précise, une raison qui leur semble inhérente 3 » mais qu'on leur a prêtée, imposée d'avance. On fait mine d'interroger les faits, mais comme l'on sait au préalable ce qu'ils doivent dire, on n'écoute même pas leur réponse. Aussi « les sceptiques pourraient bien avoir raison ; cette philosophie des faits, tirée à distance, avec tant d'effort, et qui varie au gré de chaque cerveau, ne prouve guère après tout que la force de tête et la puissance de réflexion de celui qui la trouve 4 ».

Cela est vrai d'Auguste Comte : « Sa prétention à lui, M. Comte », est d' « avoir trouvé la formule précise du développement humain ' ». Vrai de Littré : « Il a son explication de l'histoire, sa loi trouvée ; il applique ensuite sa formule à des cas particuliers. Elle est, en toute rencontre, un peu rigide, cette formule, et arrange quelque peu les choses après coup.

1. Nouveaux Lundis, VIII, p. 79 ; C. L. XV, pp. 104-105.

2. Ib., VIII, p. 77.

3. Causeries, XV, p. 99.

4. Nouveaux Lundis, X, p. 326.

5. Ib., V; p. 234.

On ne voit pas assez ce qui fuit et ce qui s'échappe à travers les mailles du filet \ » Vrai de Renan : « Il s'attache à tirer la formule, l'idée, l'image abrégée de chaque race..., de chaque individu marquant, pour l'admettre à son rang, à son point, dans cette représentation idéale que porte avec elle l'élite successive de l'humanité : c'est ce qu'il appelle la conscience du genre humain », et ce que Sainte-Beuve appelle moins pompeusement « une arche de Noë perpétuelle dans laquelle il ne peut entrer que les chefs de file de chaque race. » On reconnaît là cette « niaiserie » contre laquelle s'emportait jadis le héros de Volupté. Aujourd'hui Sainte-Beuve se contente de hausser les épaules, mais pour le fond il n'a pas changé :

Quand je considère l'histoire du monde, la vanité de notre expérience..., quand je viens à me représenter combien de lacunes en effet dans ce cabinet des types et échantillons, qu'il appelle magnifiquement la conscience du genre humain, combien de pertes irréparables dans ce qui a péri, et ce qui s'est conservé, combien d'arbitraire et de caprice dans le classement de ce qui reste... je serais, je l'avoue, plutôt tenté de trouver que M. Renan porte... une bien haute révérence à Sa Majesté l'Esprit humain 1.

On ne saurait trop le redire : tout Saint-Beuve est déjà dans Volupté, ce livre prodigieux qu'on n'a jamais beaucoup lu et qu'on ne lit plus. Rappelez-vous ce curieux passage : sans y avoir songé le moins du monde, Amaury se trouve avoir mis sur les dents la

1. Nouveaux Lundis, V, p. 243.

2. Ib., 11, pp. 396-399.

police de Napoléon (conspiration de Georges), laquelle lui prête de ce chef le plus savant des stratagèmes. En m'apercevant de leur méprise, dit-il, « j'éclatai tout seul... d'un fou rire... Je pensai qu'il y a sans doute dans l'histoire force interprétations vraisemblables et autorisées qui ne sont guère moins bouffonnes que ne l'était celle-là \ » Même fou rire, n'en doutez pas, bien que plus étouffé, quand il lit Comte ou Tocque- ville, Taine ou Renan. Pascal, à peine plus grave, lui fait écho : « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court... » ; et hier encore, notre Péguy. « Ah ! si Louis XIV eût été à la place de Louis XVI ! — Louis XIV, à quoi bon le déranger ? Lépine ' ». « Hasard, hasard (ou Providence aux voies inconnues), si l'on veut rester vrai on ne fera jamais ta part assez grande, ni l'on ne donnera jamais les coups de canif assez profonds dans toute philosophie de l'histoire 3. » « Le grand Frédéric » ne faisait pas de ces « mystères ». « Si lui, le plus sensé et le plus pratique des esprits..., il est sobre, dans ses Histoires, de longs raisonnements... même de guerre, c'est qu'il savait à combien peu tiennent souvent les plus grandes choses i. » « La nature, dans ses secrets, a de ces jets imprévus qui déjouent singulièrement les combinaisons des prétendus sages. La philosophie en demeure d'abord tout atterrée ; elle en a le nez cassé au beau milieu de son raisonnement, comme Sganarelle. Mais

1. Volupté, p. 119.

2. Rapporlé par R. Johannet, Le Corrcspondan<, 10 septembre 1919.

3. Nouveaux Lundis, VIII, p. 98.

4. Causeries, XV, p. 113. Çf. dans Volupté : (c Si, ce jour de Thermidor, la Commune et Robespierre avaient vaincu, ce qui était matériellement fort possible... qui sait alors la tournure nouvelle...? », p. 82.

vient la philosophie de l'histoire qui arrange et raccommode tout cela après coup... E sempre bene ! » 1

Aussi ne pouvait-il souffrir les prophètes de l'escalier, si l'on peut dire : « Quant à prétendre, comme il (Tocqueville) le fait, qu'à partir de 1771, moment de la création du Parlement Maupeou, la révolution radicale... était désormais inévitable », qu'en sait-il? Pourquoi cette date plutôt qu'une autre, car chacun peut donner la sienne ?... J'admire les esprits philosophiques d'avoir, en telle matière, de ces certitudes. Qu'ils essayent donc de faire application de ces assertions tranchantes sur les faits présents et en cours de développement, ils recevront des démentis à chaque pas '. »

Et encore : « Le XVIIIe siècle..., n'eût jamais pu entièrement prévoir 89 et ses suites. 93 a été une de ces choses qui ne se prévoient pas J. » On voit, du reste, qu'il ne s'en prend pas à telle aberration particulière, mais à la philosophie elle-même occupée « à faire quelque chose de peu ou de rien », et, dans ses prétentions au « vrai », négligeant toujours le « réel » : « fausses sciences, toiles d'araignée \ »

N'exagérons rien toutefois et ne prêtons pas de système à l'ennemi des systèmes. Avec Sainte-Beuve, il faut toujours faire leur juste et large part aux émotions du moment, aux rancunes personnelles, aux agacements de l'homme de goût. Lorsque, par exemple, cette rage le prend de déchirer à coups de canif toutes les philosophies de l'histoire, c'est bien sans doute que

1. Causeries, XV, p. 224.

2. Ib., XV, p. 98-99.

3. Nouveaux Lundis, III, p. 241.

4. Causeries, XI, p. 516.

la plupart de ces philosophies lui semblent puériles, mais c'est encore parce que le style voyant et tranchant de Taine vient de le blesser cruellement, c'est encore parce que, au delà du scientisme de Taine, il vise l'illuminisme de Michelet. De sang-froid, il n'a jamais cru pour de bon que la raison ne servît à rien, mais simplement qu'elle ne servait pas à tout. Dans le domaine assez étroit où elle règne seule, il obéit à ses lois; mais il connaît d'autres ordres, et plus nobles, où il ne la veut que servante. Raisonnable, mais non pas rationaliste, il accepte, comme tout homme sensé, le contrôle indispensable de l'intelligence pure, mais non pas le monopole que les cartésiens lui attribuent. Qu'il ne soit pas cartésien, je veux bien que cela désole les néo-rationalistes d'aujourd'hui ; néanmoins, prenez-y garde : Sainte-Beuve cartésien ne s'en tiendrait pas à Descartes ; il irait bientôt jusqu'au scepticisme le plus absolu. D'autres, que je connais, en feraient autant. Et l'Eglise ne l'ignore pas. Si elle condamne Kant,elle n'a pas encore fait grâce à Descartes ; rien n'annonce qu'elle soit prête à relever les autels de la déesse Raison

Nous avons à ce sujet quelques lignes de Sainte- Beuve, décisives, irréfutables, me semble-t-il, et qui

1. Sainte-Beuve, dans ses bons jours, s'il s'était mêlé de philosopher, aurait pris pour maître Maine de Biran. « Je remarque, disait- il, peu de mois avant sa mort, chez les éminents philosophes, MM. Havaisson et Lachelier. comme un mouvement d'affinité naturelle et un redoublement d'estime pour la large et libre source méditative de Maine de Biran, laquelle me parait supérieure en sincérité et plénitude à ce qui est sorti du côté de l'éclectisme. » (N. L. XI. p. 407). Quel homme surprenant 1 Tout jeune, il devine le premier la vraie portée de Pascal ; sur ses vieux jours, — tout entouré qu'il est de libres-penseurs et pour la plupart sensua- listes, — il salue, avec plus que du respect, l'influence à peine commençante de Biran. Quand trouverons-nous son égal ?

disent tout. « Pourquoi, se demande-t-il, Gibbon, qui a rendu justice à l'âme des Anciens, ne l'a-t-il pas également rendue à l'âme des Chrétiens? » C'est que Gibbon est « plus intelligent qu'élevé ». D'où, par une conséquence nécessaire, passé un certain point, cet homme si intelligent ne comprend plus. « Gibbon ne produit point la parfaite lumière : il s'arrête en deça du sommet où peut-être elle brille 1. » Serrons ces mots de plus près, exprimons-en la philosophie qu'ils renferment ou du moins qu'ils pressentent, et qui va nous aider à définir la critique des Lundis. Cette âme des chrétiens, après tout, Gibbon l'a étudiée aux bonnes sources. Son érudition n'est pas en cause, sa clairvoyance d'historien non plus. Que lui a-t-il donc manqué ? Il lui a manqué, dirons-nous avec Sainte-Beuve, les lumières de l'amour. Il n'éprouve que répugnance à la pensée de ces fanatiques, de ces trouble-fête qui méprisent le confort, qui bouleversent l'ordre légal, qui chantent le cantique anarchiste des humbles glorifiés et des puissances déposées du trône. Ne les aimant pas, il ne saurait les comprendre.—Eh ! quoi ! s'indigne la raison classique, l'amour serait-il intelligence ? Cet aveugle aurait-il des yeux ? Voilà bien la confusion romantique, et, avec elle une libre carrière ouverte à nos affectivités déchaînées ! — J'en suis bien fâché pour la Raison, mais si c'est là du romantisme, — et pour ma part je n'en doute point, — il y a beau temps que la sagesse de l'Eglise a baptisé ce prétendu monstre. « On ne saurait aimer, dit saint Augustin ce que l'on ignore absolument, mais

1. Causeries, VIII, pp. 456, 457.

quand on aime un objet sur lequel l'intelligence ne fournit que de très vagues lueurs, cet amour même nous le fait connaître plus pleinement, plus parfaitement : ipsa efficitur dilectione lit melius pleniusque cognoscatur. » Texte classique et que s'est approprié le « torrent » de la Tradition. Le voici repris par saint François de Sales : Il arrive souvent « que la connaissance ayant produit l'amour sacré, l'amour ne s'arrêtant pas dans les bornes de la connaissance, qui est L'ENTENDEMENT (ou raison classique), passe outre et s'avance bien fort en deçà d'icelle ».

Dira-t-on que l'amour ne produit pas de concepts, et que nous ne connaissons que par des concepts ? Eh! toute la question est là : elle est de savoir, si pour atteindre, étreindre et pénétrer les « réalités » du monde invisible, nous n'avons pas d'autre moyen que l'entendement. Les Pères, les mystiques et les scolastiques répondent tout d'une voix : aimer c'est posséder, et posséder c'est aussi connaître, d'une connaissance à la vérité moins distincte que celle que nous donneraient les définitions des dictionnaires, mais infiniment plus solide, profonde, nourrissante et, par là même, plus compréhensive. D'un côté, l'ombre, la silhouette clairement dessinée, mais vide ; de l'autre, la proie, saisie des deux mains et qui se débat, chaude et palpitante ; d'un côté la connaissance abstraite, de l'autre l'expérience, l'union ; ici le Dieu lointain des philosophes, le Dieu conclusion d'un syllogisme, là le Dieu sensible au cœur, et non pas au cœur de chair, aux facultés affectives, mais sensible à ce que les mystiques appellent la cime de. l'âme, à ce qu'il y a en nous de plus profond et de plus nous-mêmes.

Une étude approfondie de son œuvre critique justifierait, je crois, ces diverses vues. D'où vient la maîtrise, véritablement unique, de Sainte-Beuve ? D'où vient que seul, entre mille rivaux, il ne périra qu'avec la France lettrée elle-même ? La qualité de son style ? Mais il n'est grand écrivain qu'à partir des Nouveaux Lundis. Son érudition ? Elle est fatalement dépassée. Ses doctrines ? Il n'en a pas, et se fait gloire de n'en pas avoir. Reste l'harmonieuse combinaison des trois éléments infra et supra rationnels que voici: une sensibilité « inassouvie », un goût parfait, et l'on ne sait quelles antennes qui lui permettent de saisir les réalités du monde spirituel. Trois hommes en lui : le critique passionné, l'arbitre souverain du goût, le révélateur d'âmes. Que cette division tripartite n'épouvante personne ; quelques mots et j'aurai fini.

a) Le critique passionné. La recherche des vérités générales, de l'abstrait, ne lui a jamais mis le cerveau en feu ; la simple curiosité non plus, ou très rarement. Amaury n'est pas mort en Amérique. Il rôde encore inquiet, avide, frémissant dans la maison aux mille bouquins de la rue Montparnasse. Jadis tel article de lui cachait une lettre d'amour ; le grave lundiste, devenu sénateur, n'a pas changé de méthode. Amaury toujours, et toujours Saint-Preux, mais réduit, quand il les veut de bon ton, à chercher sa ou ses Julies dans le passé et parmi les ombres. Celles-ci auront moins de préjugés que Mme d'Arbouville. Il est vrai qu'elles sont mortes. Mais qui sait ? Flattées des

caresses que leur prodigue ce rare pinceau, peut-être se décideront-elles à envoyer leur procuration à quelque aimable Française du second Empire. Et qu'on n'aille pas se méprendre sur « l'espèce de sentiment » qu'il attend d'elles, en retour de ses lundis. C'est « un sentiment épuré de toute sensualité, n'impliquant qu'une tendre, fidèle et éternelle reconnaissance, pour le contemporain qui fut, à une heure décisive, le bienfaiteur de notre esprit ou de notre âme, pour un révélateur chéri ». Il abandonne Julie à son époux, M. de Wolmar, mais il attend que ressuscite pour lui cette charmante Mme de Verdelin, la sœur maternelle de Jean-Jacques. Lui encore ! « Alexandre de Humboldt, dans ces dernières années, recevait, de tous côtés, des offres de dévouement... Il écrivit, dans les journaux, une lettre un peu railleuse, pour remercier en bloc toutes ces obligeantes correspondantes qui avaient soif d'être... ses sœurs de charité. » Le rustre ! « S'il avait été un peu plus poète, il aurait été touché... C'est là une des récompenses du génie, et, tout rabattu, la plus douce encore, s'il a un cœur. » Nous n'en manquons pas. Suit un appel chaleureux aux Antigones. Qu'une au moins lui écrive : « Faites un signe... je viendrai », et qu'elle lui donne ainsi « la plus chère conscience de lui-même et sa plus belle couronne 1 ».

L'appétit irascible, comme disent les scolastiques, n'a pas été non plus sans l'inspirer constamment. Dans ces Lundis de sereine apparence, que de rages sourdes, que de révoltes étouffées ! Mais qui révélera

1. Nouveaux Lundis, IX, pp. 389-401.

tous ces dessous à nos neveux ? Le temps presse, la tradition va mourir. Il faut que l'Académie, que la Sorbonne ou quelque autre puissance, commande à une équipe de chercheurs une nouvelle édition des Lundis, mais avec les clefs. Que de rancunes, que de vengeances ! Ne vous indignez pas. On a mis trop de temps à lui rendre justice. On lui préférait Villemain ; on lui égalait Gustave Planche, et de moindres sires. Ils sont allés jusqu'à l'appeler : Sainte-Bévue. Et ne craignez pas que, pour être passionné, son jugement critique s'égare. La passion n'a jamais faussé que les esprits déjà faux ; elle décuple la clairvoyance, elle aiguise la justesse des autres. Soit par exemple le charlatanisme de Cousin. La sensibilité meurtrie de Sainte-Beuve a flairé la chose ; son intelligence, dûment stimulée, a trouvé le mot, attisant à son tour par là la sensibilité divinatrice, laquelle réciproquement aiguillonnait de nouveau l'intelligence, et ainsi de suite. Rappelez-vous le vers trop peu connu d'un grand romantique :

Avant donc que d'écrire, apprenez à sentir.

Le vieil Amaury n'avait plus à l'apprendre, et de là vient en partie l'excellence de sa critique, laquelle est d'abord et toujours passion.

b) L'arbitre du goÛt. — Précurseur en ce point des néo-rationalistes, M. de Laprade, écrit Sainte- Beuve en un jour de colère, « en veut au goût de ce que son nom est emprunté au moins noble de tous les sens... Il ne sent pas que c'est, au contraire, en vertu d'une analogie exquise que ce mot de goût a

prévalu chez nous sur celui de jitgen2ent. Le jugement ! Je sais des esprits qui l'ont très bon et qui, en même temps, manquent de goût, parce que le goût exprime tout ce qu'il y a de plus fin et de plus instinctif dans le plus confusément délicat de nos organes 1 ». Ce beau texte nous vient à souhait. « Instinctif », est, en effet, la dernière injure adressée par les néo-rationalistes à qui n'a pas la superstition de la raison classique. Eh quoi ! imaginent-ils donc qu'il n'y ait rien de spirituel dans le goût, et que l'instinct d'un Jules Lemaître ressemble de tous points à celui d'un scarabée ? En tous cas, on les défie bien d'identifier le goût avec leur raison classique. Sainte-Beuve nous l'assure, on peut raisonner le mieux du monde et manquer de goût.

Méditez et reméditez le Discours de la mélhode ou la Logique de Port-Royal. Si par là vous apprenez à saisir le charme de La Fontaine, je me confesse battu. Il y a plus. Non seulement le goût n'est pas la raison, mais encore il semble narguer cette suffisante ; il la traite comme une esclave ; il exige qu'elle lui donne raison, ou, si elle n'y arrive pas, qu'elle se taise. Sic volo, sic jubeo. Ce qu'il a décidé en moins d'un éclair, l'intelligence doit ensuite, more suo, lourdement, le justifier, aussi docile aux oracles irraisonnés, confus, de cet « instinct » que les théologiens à l'autorité des Pères ' : « En France, disait

1. Nouveaux Lundis, 1, p. 12.

2. Tout ceci est jeté et demanderait de longues explications. Il n'y a pas d'opposition foncière entre la raison et le goût : je crois même qu'il y a peu de cas, — il y en a pourtant, — où une vive intelligence, appuyée sur une expérience consommée des choses morales, serait incapable de motiver par de bonnes raisons les jugements spontanés du goût. C'est qu'en effet, cet instinct a

encore Sainte-Beuve, c'est le sentiment immédiat qui décide 1 » et non la « raison classique ».

c) Le révélateur d'âmes. — Un rare théologien, le R. P. L. de Grandmaison, parle quelque part de ces « états naturels, profanes, où l'on peut déchiffrer les grandes lignes, reconnaître l'image et déjà l'ébauche des états mystiques » proprement dits. Pourquoi pas? Les mystiques sont des hommes comme nous, et leurs sublimes expériences doivent s'adapter au jeu normal de nos facultés, la grâce ne faisant en eux qu'exalter les meilleures tendances de la nature et que les combler. L'inspiration du poète ou l'enthousiasme qu'excite en nous le passage du drapeau seraient, par exemple, des états mystiques naturels ; les sympathies, certains pressentiments, le tact, le goût, seraient des expériences mystiques. Je sais bien que, pour les néo-rationalistes, mysticisme et bolchevisme, cela ne fait qu'un ; mais, désaffecté, sali de la sorte, ce mot, un des plus vénérables de la langue religieuse, nous fait penser, nous chrétiens, à une église transformée en écurie. Quoi qu'il en soit, les experts définissent ainsi l'expérience mystique fondamentale, celle d'une sainte Thérèse ou d'un saint Jean de la Croix : elle est, disent- ils, — je cite un savant professeur de Louvain, le R. P. Maréchal S. J., — « le sentiment direct de la présence de Dieu, l'intuition de Dieu présent. » Dans l'ordre profane, l'expérience mystique fondamentale

été enrichi, affiné en nous par l'exercice même de la raison. Celle- ci, toutefois ne contribue pas seule à ces apports mystérieux, incessants qui nourrissent les sources du goût. Rappelez-vous les mots fameux de Vauvenargues, de Joubert. Tout ce qui développe en nous la vie morale, la vie religieuse, tend normalement à développer aussi le goût.

1. Causeries, IX, p. 297.

serait donc le sentiment direct d'une présence quelconque, l'intuition d'une personne, présente.

En effet, remarquez-le, la raison paraît absolument impuissante à établir un contact direct, réel, intime, d'âme à âme, entre nous et une personne vivante — ou qui a vécu. Les sens n'y réussiraient pas davantage. La raison démontre l'existence de Dieu, mais nul syllogisme ne nous rendra Dieu présent, « sensible au cœur » ; le témoignage de l'histoire m'assure que Bossuet n'est pas un mythe, mais nul document ne me rendra sensible le vrai Bossuet; mes yeux, mes oreilles m'attestent la réalité de ce « monsieur qui passe », mais ni l'ouïe la plus fine, ni l'œil le plus vif, ni les conjectures les plus subtiles ne perceront le mur de glace qui me sépare de cet étranger. Qu'il s'agisse de l'ordre naturel ou surnaturel, d'êtres visibles ou invisibles, si une puissance particulière, distincte de la raison et des sens, très mystérieuse, d'ailleurs et que, de ce chef, nous nommons mystique, n'intervient pas, nous ne parvenons jamais à un « sentiment de présence ». On voit bien que [cette apparente digression ne nous a pas fait perdre de vue notre mystique profane des Lundis, Sainte-Beuve, révélateur d'âmes.

Ici encore, le développement demanderait un volume d'ailleurs inutile. Si nous aimons tant Sainte-Beuve, qui doute que ce soit avant tout parce qu'il nous a rendu présentes une légion d'âmes, au lieu que la plupart des critiques ne nous montrent que des êtres de raison? Un bel exemple fera saisir ce contraste. Vers 1860, Scherer, — mystique lui aussi, mais démissionnaire, — avait écrit sur Joseph de Maistre une

étude, toute de raison, de dialectique, et qui laissait « le grand théocrate » apparemment fort diminué. Sainte-Beuve, incapable de lutter à armes égales contre un « ferme et froid » théoricien, ne voit pas « ce qu'en vérité on pourrait répondre ». « Et pourtant, conti- nue-t-il, l'homme, en Joseph de Maistre, me paraissait supérieur à ce qui ressortait de cette exacte analyse. Cet homme que j'ai tant lu, et, je puis dire, tant connu autrefois..., je viens de l' enteiitli-e; la Correspondance qu'on publie me l'a rendu au complet, vivant et parlant... Et je me suis senti de nouveau sous le charme, sous l'ascendant. Est-ce faiblesse de ma part, incertitude de jugement? J'aime à croire que non, car le fond de mon opinion est le même. »

Il veut dire : j'adhère au jugement de Scherer, mais abandonnant à ce philosophe les idées, la surface de Joseph de Maistre, ce qui peut se résumer en un tableau synoptique, ce qui n'a jamais eu vie, par delà tout cela, je vais droit à l'âme. « J'aime tout ce qui est de l'homme, quand l'homme est distingué et supérieur ... Avant de la juger, je ne pense qu' à le comprendre et qu'à en jouir, quand je suis en présence d'une haute et brillante personnalité. »

Puis se tournant avec plus de vivacité vers l'éditeur de la Correspondance, un philosophe lui aussi, mais que Sainte-Beuve n'avait pas à ménager comme Scherer : « En nous présentant Joseph de Maistre, (M. A. Blanc) le passait préalablement dans je ne sais quelle teinture de philosophie de l,histoire, il nous le préparait moyennant des recettes qui ont cours apparemment dans la patrie de Vico comme dans celle de Hegel. Quand vous voudrez nous donner du Joseph

de Maistre... ne vous mettez pas en travers et devant nous, en guise d'écran, avec votre opacité philosophique. Laissez parler l'homme1. »

Cette « opacité philosophique », c'est précisément la voie du discours, du raisonnement, opposée à l'intuition directe des mystiques. Il va sans dire que cette intuition « ne dispense pas des méthodes armées et précises \* », mais, en revanche, aucune méthode ratio- nelle n'atteindra jamais le vivant, l'essentiel, cette « certaine partie inexpliquée..., le don individuel, le principal ressort, le moteur inconnu, le centre et le foyer de l'inspiration supérieure ou de la volonté, la monade inexprimable 3 ». Ainsi parle Sainte-Beuve; les mystiques disent d'un mot : « la cime de l'âme ».

Après quoi, si d'aventure il s'amuse à nous conter qu'il prépare de longue main une « histoire naturelle des esprits », nous nous garderons de le croire. Sainte- Beuve métamorphosé en Taine, ne craignons pas ce désastre. Il n'y a pas de science de l'individu, et les trente volumes des Lundis nous montrent assez que Sainte-Beuve ne s'intéresse qu'aux âmes, dans ce qu'elles ont d'incommunicable, d'unique. Il n'est pas question pour lui de comprendre à la manière abstraite du philosophe ou du savant, mais uniquement de sentir et à la manière des mystiques. Ou, pour mieux dire, « comprendre », « sentir », sous la plume de Sainte-Beuve ont le même sens. « J'ai aimé Mme de Staël et je l'aime encore : elle a été un des cultes de ma jeunesse... Je désire m'occuper d'elle, parce qu'il

1. Causeries, XV, pp. 67-70.

2. Nouveaux Lundis IX, p. 85.

3. lb., IX, pp. 10-71.

me semble que je la sens et la comprends autant que personne1 ».

Ainsi le critique-poète des Lundis continue le poète des Consolations et de Volupté, ce « goût des intérieurs » où se ramène toute la poésie de Sainte-Beuve n'étant pas simplement le goût du coin du feu, mais des intimités, mais des âmes. Sa vraie devise n'est donc pas, comme il le dira plus tard pour flatter une génération scientiste : Le vrai, le vrai seul — devise du savant et du philosophe, — mais bien : le réel, le réel seul. Connaître ne leur suffit pas, ils veulent aimer. Concevoir, raisonner, savoir, à quoi bon ? Les âmes d'abord, mais avec le désir confus d'atteindre aussi, en les possédant, la seule réalité qui puisse pleinement nous satisfaire. Et c'est pourquoi, sur ses vieux jours, Sainte-Beuve, presque tout incrédule, gardait encore le contact avec les âmes qui possèdent Dieu. Il disait en 1864 de l' Imitation : « Cet admirable petit livre... renferme des obscurités, des énigmes pour moi dans plusieurs de ses parties, et ce n'est qu'à celles où le cœur suffit pour tout entendre que je m'adresse et que je reviens sans cesse' ». Reconnaissons dans ces quelques mots l'adhésion persistante de ce cœur « inassouvi » au principe même du romantisme éternel : « Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, dit saint Augustin, et notre cœur n'aura de repos que dans le sentiment de votre présence. »

1. Nouveaux Lundis, II, p. 291.

2. ?

II. — SAINTE-BEUVE ET LE CATHOLICISME

A en croire ses dernières confidences, Sainte-Beuve n'aurait jamais été chrétien, sauf pendant une période trouble de sa jeunesse, où il ne s'appartenait vraiment pas. Ni chrétien, ni même déiste. Dès avant sa vingtième année, il n'a plus la foi. Daunou, Tracy, Lamarck, « la physiologie » surtout, lui ont révélé, ont fait sortir son « fond véritable », le matérialisme ou plutôt l'agnosticisme; sa vocation impérieuse : « Je ne suis qu'un investigateur, un observateur sincère, attentif et scrupuleux. » A vingt-quatre ans, il se prend d'un vif amour, longtemps naïf 'et platonique, pour la femme de son ami Victor Hugo. Comment la séduire? Pauvre, laid, gauche, il n'a que ses larmes, mais intarissables. Celles-ci ayant échoué, s'il essayait de triompher de cette fervente catholique, en lui donnant la joie de le convertir? Néophyte donc, mais trop habile pour ne pas faire traîner la partie. Comme Adèle s'obstine à ne pas même comprendre, il essaie de l'épouvanter en jouant au Saint-Simonien ou au cynique. Elle s'alarme en effet, elle redouble de tendresse maternelle ; elle lui impose un catéchiste d'élite, son propre confesseur, M. de Lamennais. Il se laisse gentiment faire et prend des airs d'enfant de chœur. Deux charmes au lieu d'un maintenant, car Lamennais est un convertisseur încomparable. Le jeu devient

sérieux. A force d'aimer la jolie chrétienne et le grand chrétien, Sainte-Beuve a presque la foi. Son « fond » néanmoins revient au galop et le demi-converti a bientôt laissé la place au simple curieux, au savant. Nul besoin toutefois de rompre dare-dare avec les milieux croyants; ne vaut-il pas mieux, au contraire, puisqu'on les a sous la main, les « regarder de près », les soumettre à « une série d'expériences », commencer sur eux « ce long cours de physiologie morale » qu'on n'achèvera qu'avec le dernier des Nouveaux Lundis ? Et puis, on a bon cœur; on est homme, femme un peu ; on ne quitte donc pas sans peine cette aimable société, peu raisonnable assurément, mais par cela même assez émouvante, des amis de Dieu. On « n'adhère » certes pas, ou plus ; on se borne à « côtoyer », mais avec une sympathie dont plus tard on rougira presque. Vient enfin l'année critique (1842) où l'on s'émancipe tout à fait et sans retour. Bref, la crise de mysticisme n'a été pour Sainte-Beuve qu'une rougeole, qui a passé vite et sans le marquer.

Telle est l'image que, dans ses dernières années, il s'est laborieusement appliqué à nous laisser de lui- même, la nuançant de vingt manières, et parfois l'avilissant à plaisir. Il osera dire par exemple à cette effrontée d'Hortense Allart, que sa prétendue conversion ne fut en réalité qu'un stratagème de comédie : « J'ai fait un peu de mythologie chrétienne en mon temps, elle s'est évaporée ; c'était pour moi, comme le cygne de Léda, un moyen d'arriver aux belles. » Mais, quoi qu'il en soit de ces grossières outrances, d'ailleurs significatives, le thème de ses déclarations reste le même : mis à part un épisode tout sentimen-

tal et qui ne doit pas compter dans l'histoire d'une pensée, Sainte-Beuve aurait commencé et continué, comme il a fini, par une incrédulité raisonnée, savante, sereine, nullement agressive du reste, indulgente même à l'illusion chrétienne, mais congénitale ; — « son fond véritable », mais invincible.

Il le dit, il le répète, et néanmoins depuis ses premiers biographes, jusqu'à M. Michaut, auteur d'une solide thèse : Sainte-Beuve avant les lundis, je ne sache pas un seul bon esprit non prévenu qui ait accepté cette insoutenable légende. Sans doute, écrivait, il y a près d'un demi-siècle M. d'Haussonville, dans un livre noble et pénétrant qui n'a pas vieilli, « sans doute la flamme s'est éteinte avec les aliments qui l'entretenaient, mais elle n'en a pas moins brûlé quelque temps sur l'autel. » Ainsi M. Michaut, M. Victor Gi- raud, M. André Pavie, mieux renseigné que personne sur l'ami intime de Victor Pavie ' ; ainsi encore M. La- treille, à qui nous devons la précieuse correspondance entre Sainte-Beuve et le catholique lyonnais Zénon Collombet ; ainsi enfin avec plusieurs autres, l'insigne philosophe suisse, Charles Secrétan, en qui nous entendons Vinet lui-même, et qui, du reste, semble avoir connu de près Sainte-Beuve pendant le fameux cours de Lausanne.

Entendons-nous pourtant, explique ce dernier, — et nous avec lui, une fois pour toutes — je ne prétends pas qu'aucun de ses livres (d'avant les Lundis) semble d'un chrétien converti [au sens fort du mot; c'est un protestant qui parle], moins encore d'un chrétien conséquent ; je ne

1. Voir dans le Correspondant du 25 janvier 1905 : La tristesse d'âme de Sainte-Beuve.

dis pas même qu'ils attestent un esprit convaincu, qu'ils soient l'œuvre d'un croyant ou de quelqu'un qui voudrait passer pour l'être ; non, mais ils manifestent de constantes préoccupations chrétiennes, le désir de croire et l'espoir de trouver dans la foi, moins le pardon du passé qu'un secours présent, une force pour se vaincre soi-même, pour lutter contre une tentation naïvement, peut-être indiscrètement, mais très humblement confessée

On ne saurait mieux dire et c'est là, pour moi, la vérité même, comme je tâcherai de le montrer dans les pages qui vont suivre. Toutefois je voudrais aller plus avant, et soutenir aussi que Sainte-Beuve, même après le cours sur Port-Royal, même pendant les Causeries du Lundi, même sénateur, est resté plus attaché au christianisme qu'on ne le croit d'ordinaire. Bien que de moins en moins nourrie, de plus en plus vacillante, la flamme dont parle M. d'Haussonville, peut- être ne s'est-elle jamais éteinte. Dans les profondeurs de l'église, peu à peu et très lentement désaffectée, peut-être est-il resté jusqu'au bout une place pour l'autel. Sainte-Beuve a beau faire, son « fond véritable » l'empêchant d'atteindre à une incrédulité complète et sereine, on doit toujours le distinguer des soi- disant disciples qu'il tâche péniblement de suivre, Taine et Renan par exemple. C'est qu'aussi bien il n'appartient pas à la même famille d'esprits : il ne va pas au vrai ou au faux par les mêmes voies. Qu'il

1. Un peu faussé d'ici de là par le préjugé protestant, ce travail de Secrétan, le meilleur à mon avis qui a été fait sur ce sujet, se trouve dans les Essais de philosophie et de littérature, Paris, 1896. Ce chapitre, trop peu connu chez nous, a pour titre : Sainte-Beuve et le Christianisme, d'où le titre que j'ai cru devoir choisir pour bien marquer la juste nuance : Sainte-Beuve et le Catholicisme.

adhère au catholicisme, qu'il le côtoie ou qu'il s'en détourne, il ne se laisse pas conduire par les lumières de l'intelligence pure, mais par les « raisons du cœur ». « Chrétien par le sentiment » et incrédule, s'il le fut jamais, par absence de sentiment. Nous l'avons établi déjà, et nous le verrons mieux encore : avec Sainte- Beuve, nous n'avons pas affaire à un savant, à un philosophe, à un « intellectuel », mais à un poète. Sa vocation de « sage », de « physiologue » est un trompe- Poeil; son « histoire naturelle des esprits », un mythe. Faut-il répéter que ces deux ordres de connaissances ne se combattent pas nécessairement et qu'en principe, ils ne demandent qu'à s'accorder ? Vous aimeriez mieux sans doute que Sainte-Beuve eût été poète et phil sophe tout à la fois, mystique et savant, comme saint Augustin ou comme Pascal. Nous aussi, mais qu'y pouvons-nous?

Dans un monde saturé de christianisme, le cas de Sainte-Beuve, sans être banal, se présente assez fréquemment. Video meliora proboque, deteriora sequor ; entendez par meliora le programme d'une vie profondément chrétienne et même parfaite. Assez noble pour concevoir et aimer cet idéal, Sainte-Beuve n'a pas assez de volonté pour s'y conformer, en punition de quoi il descend au lieu de monter : « Hélas ! hélas ! écrivait-il en 1847 à Victor Pavie, cette belle nature (de Lamartine) s'est corrompue et il n'est pas pire corruption que celle des mystiques. » Ne lui dites pas qu'il est injuste, il le sait bien ; ne lui dites pas davantage que ce cruel jugement s'appliquerait à lui-même

beaucoup plus qu'à Lamartine ; il le sait mieux encore. Deux accidents compliquent son aventure ; ce mystique manqué souffre du même mal que Rousseau, quoique à un degré plus bénin ; il est de plus homme de lettres, et, pour ne pas dire le mot propre, tout pétri de « littérature ». Et ainsi de très bonne heure. Son premier double, Joseph Delorme, de quoi se plaint-il sans cesse ? De sa pauvreté, qui l'humilie certes, mais aussi qui l'empêche d'acheter des livres. Cette raison seule suffirait presque à lui conseiller le suicide ! Curiosité, dira-t-il plus tard ; oui, mais d'abord mimétisme passionné. Ce cœur impuissant et inassouvi essaie de se persuader qu'il fait siennes, non pas tour à tour, mais tout ensemble, la vie ardente d'un saint Augustin et celle de l'amant de Julie. Illusion, mais qui du moins rassasie, en quelque manière, cet affamé. Ses misères physiologiques, ses défaillances nerveuses, le poussent dans le même sens. Je laisse aux médecins d'en dire plus long, mais adoucissez le mot autant que possible, il y a du « simulateur » chez Sainte-Beuve, comme chez Rousseau. Aussi avons- nous beaucoup de peine à le saisir dans sa vérité nue. Quand il se raconte ex professo, défions-nous. Même sincère, il n'est pas vrai. On devrait retenir uniquement de lui pour le peindre ce qu'il a écrit sans consulter l'image composite et d'ailleurs changeante qu'il aspire à reproduire ; ou encore les sentiments qui reviennent spontanément sous sa plume, à vingt ou trente ans d'intervalle, comme sa pitié pour les malheureux, comme ces thèmes religieux que nous indiquerons tout à l'heure.

Prenons-le à la première de ses confessions qui

nous soit connue. C'est une des moins romancées. Il a vingt ans (1824), il sait ce qu'il vaut. Etudiant en médecine, il rêve d'une autre carrière qui lui permette d'arriver plus vite à l'objet confus de son ambition, et il vient offrir ses services à son ancien professeur de rhétorique, aujourd'hui fondateur du Globe, l'excellent, l'éminent M. Dubois :

De confidence en confidence, nous dit celui-ci, le Joseph Delorme que nous avons connu se révéla tout entier : une sombre mélancolie, une volupté toute sensuelle et triste dans ses satisfactions, une imagination suscitée par l'élan lyrique de tous les grands poètes... Les doctrines d'Hel- vétius et de Hobbes dévoraient cette jeune âme... Ma philosophie déiste, puisée dans Rousseau, habituée à l'optimisme et à la résignation chrétienne, s'attendrit et attendrit en même temps l'élève qui se confessait à son ancien maître.

Sur quoi, faisons trois remarques. A cette date, Sainte-Beuve n'aime pas encore M-':" Victor Hugo, qu'il n'a jamais vue. Nous ne le croirons donc pas si plus tard il lui plaît d'attribuer à ce grand amour déçu le vague ennui qui le ronge. Les causes en sont plus profondes, point romanesques, physiologiques plutôt, comme Dubois l'a fort bien senti. Quant à ce précoce matérialisme, ne le prenons pas au tragique. Il a suffi pour l'exorciser de quelques paroles paternelles, de quelques variations émues sur la Profession de foi du Vicaire Savoyard. Un vrai philosophe ne se rendrait pas pour si peu. Ajoutez qu'à ce confesseur laïque, Sainte-Beuve cache jalousement la moitié de son secret, je veux dire cette enfance croyante et fervente

dont le souvenir ne ces -e pas de l'obséder. Il se montrera plus franc, lorsqu'il mentionnera les « élans pieux » de Joseph Delorme, ou encore lorsqu'il évoquera son enfance dévote dans les Consolations et dans Volupté ; enfin et surtout dans ses lettres à l'abbé Barbe, son condisciple. D'un côté la grâce qui l'assiège, de l'autre cette « volupté... triste » et plus sensuelle que sentimentale, nous tenons déjà les deux ferments principaux qui le travaillent. La crise mystique s'annonce et Mme Hugo n'a pas encore paru.

La voici tout à point pour réveiller cette foi à peine endormie. Il est seul ; beaucoup plus jeune que son âge, le cœur avide et pourtant noué, si j'ose parler ainsi. Orgueilleux et timide, il se voit méprisé. Il n'a pas connu son père ; pas d'autres tendresses jusqu'ici que celles d'une vieille mère inquiète et morne, d'une vieille tante. Seul, dans les rues de Paris ou dans sa pauvre mansarde. Deux très bons amis, généreux, simples, sans façon, l'accueillent à bras ouverts : elle et lui, — car n'oublions pas que Victor Hugo s'est employé, lui aussi, à le convertir ; la chose est certaine. Des arguments, des conférences à la Frayssi- nous ? Pas le moins du monde. Simplement une place au coin du feu ; l'apologétique de l'amitié, du bonheur révélé, offert soudain. Il n'en faut pas davantage à ce prétendu philosophe. On a été bon pour lui, et il a cru. « Ce pauvre Joseph, dira-t-il plus tard, en brouillant un peu les dates, s'était trop amolli dans ses propres larmes ; sans doute, il en était venu à chérir ses amis et à reconnaître Dieu ; mais c'était chez lui amitié domestique et religion presque mystique ; c'était une tendresse de solitaire... et un mouvement de piété mona-

cale vers le Dieu intérieur1 ». Non, c'était la foi. Et n'y cherchons pas plus de malice. Ancune malsaine équivoque, au moins pour l'instant. Pas même une idylle, faute d'amoureux. Il mettra un temps prodigieux, non pas à s'apercevoir qu'il aime, mais à se persuader, pour certaines raisons de lui connues, qu'il se doit d'aimer cette grande sœur et de se faire aimer d'elle. Avant de me trouver naïf, relisez lentement les Consolations. Et quoi ! serait-ce donc la première fois que la fragile incrédulité d'un jeune homme aurait fondu à la douce chaleur d'un foyer chrétien ? Une autre amitié et merveilleusement tendre, Lamennais fera le reste. On ne doute pas de la conversion de Chateaubriand ; celle de Sainte-Beuve ne me paraît pas plus contestable. Durable ou non, je crois même qu'elle a été en quelque manière plus sérieuse, plus profonde. A nous en tenir à l'ordre littéraire, le seul après tout qui relève de notre compétence, il y a plus de « christianisme » dans les Consolations et dans Volupté que dans le Génie.

Naturellement prédisposé à goûter la poésie chrétienne dans ce qu'elle a de plus sérieux et de plus exquis, cet ami des livres, dès que la grâce l'eut touché, était allé droit aux vrais maîtres de la vie intérieure : saint Augustin, l'auteur de l' Imitation, saint François de Sales. Servabit odorem testa diu. Il avait accès à la bibliothèque de Lamennais, très riche en ouvrages dévots. J'ai trouvé, sur les quais, un exemplaire de M. Hamon, le plus suave et le moins janséniste des écrivains de Port-Royal. Sur la feuille de

1. Article du Globe sur Joseph Delorme. Cf. Simon, le Roman de Sainte-Beuve, page 75.

garde, une main pressée a gratté le nom du propriétaire, laissant le prénom : Félicité. C'est peut-être l'exemplaire que Lamennais aura fait lire au jeune Sainte-Beuve, et d'où serait venue à celui-ci la première idée du Port-Royal. Littérature ? Oui, sans doute, mais que les meilleurs contemporains ont jugée foncièrement religieuse. Il a « l'intelligence du christianisme, disait Vinet ; une pensée chrétienne, chrétienne de part en part, a présidé », aux trois ouvrages que lui inspira sa crise mystique, commençante et déclinante : Les Consolations, Volupté, les deux premiers volumes du Port-Royal. Sainte-Beuve, disait encore cet insigne chrétien, « est le seul qui ait nommé, tantôt par leur nom, tantôt par leur substance et leurs effets, les éléments distinctifs du christianisme, le seul chez qui la conscience, la grâce et l'humilité apparaissent comme conditions d'une religion vraie ; le seul, par conséquent, dont l'accent soit véritablement sérieux et pénétrant ». Même impression du côté catholique. A propos de Volupté, Zénon Col- lombet, — le traducteur de Sidoine Apollinaire et des Lettres de saint Jérôme, le biographe de saint Jérôme et de sainte Thérèse, l'historien des Églises de Lyon et de Vienne — allait jusqu'à dire : « Ceci va tout à fait se placer à côté des Confessions de saint Augustin 1 ». Il exagère, mais comme je le comprends ! Délesté d'une cinquantaine de pages plus que fâcheuses, Volupté serait un des chefs-d'œuvre de notre littérature religieuse. Parmi tant et tant d'écrivains modernes qui nous ont raconté leur conversion, je ne

1. Textes cités par M. Latreille dans l'introduction à la correspondance de Sainte-Beuve et de Collombet.

connais rien de pareil. Encore un témoignage fort curieux et qu'un autre hasard m'a fait rencontrer dans un recueil peu familier, je crois, aux bibliographes, l' Abeille chrétienne de Toulouse (numéro de février 1832). C'est un article anonyme sur la Poésie sacrée chez les modernes. Ayant d'abord établi que « la vraie religion est la seule qui remue l'âme dans ses dernières profondeurs », et, par suite, la plus « poétique », l'auteur passe en revue, assez longuement, les poètes chrétiens d'Allemagne et d'Angleterre. Puis viennent les Français. Deux seulement, Lamartine, dont les « extases, cherchant le Créateur, ne l'atteignent jamais », parce qu'il ignore de plus en plus « la religion de la conscience..., la seule qui personnalise Dieu », Lamartine donc et après lui Sainte-Beuve :

Il y a, je crois, une grande confusion, une grande incohérence dans les idées religieuses de M. Sainte-Beuve. Toutefúis, il a de temps en temps, abordé les idées de cet ordre avec la conscience. L'idée du péché, de l'imputation ne lui est pas étrangère. A-t-il saisi celle de la grâce ? J'en doute. [L'auteur ne connaissait encore que les Consolations.] S'il la saisissait jamais, il nous donnerait de très beaux cantiques. Il a de l'intimité ; il connaît le fort et le faible de la vie et la poésie des choses communes ; il pourrait moduler des chants pour les âmes simples ; mais il n'a pas pris encore assez de leçons chez l'Ami des simples.

Cette Abeille s'y entendait. Pour mieux comprendre la sympathie qu'elle témoigne au poète catholique des Consolations, écoutons le bourdonnement d'une grosse mouche libre-penseuse, que scandalise le romancier catholique de Volupté. C'est une

des jeunes recrues du Journal cles Débats, Cuvillier- Fleury, lourde antithèse de Sainte-Beuve, qu'il a toujours vigoureusement détesté. — Encore un qui ne compte plus. — Il critique et avec une facile justesse les graves défauts du roman, « son titre, la crudité de ses peintures... Cette odeur (parfois) de sacristie et de carrefour », mais ce faisant, il laisse trop voir le bout de l'oreille et l'ultime raison de ses répugnances :

J'ai signalé précédemment la situation catholique à laquelle appartient suivant moi, l'ouvrage de M. Sainte- Beuve. Je dirai aujourd'hui : je ne crois pas au succès d'une réaction catholique. Ceux qui entreprennent contre le siècle une croisade religieuse, sont assurément, et M. Sainte-Beuve à leur tête, gens de cœur et d'esprit mais ils échoueront. Ils veulent remonter le courant du siècle et le siècle les emportera ; il est plus fort qu'eux.

Et cela vaut mieux ainsi, car ledit siècle est quasiment une perfection :

Ni présomptueux, ni désespéré .. Il sait que les barbares sont encore loin [c'est la peur des barbares qui explique la conversion du monde romain au christianisme]. Jeune siècle [18351 mais déjà sérieux et rassis comme les jeunes gens d'aujourd'hui. Il n'a rien gardé du passé, ni ses croyances, ni ses préjugés, ni ses belles manières, ni ses mauvaises mœurs. [Allusion élégante au snobisme religieux du siècle de Louis XIV]. Mais il a toutes les qualités d'une époque qui a quelque chose à fonder, qui a sa fortune à faire : l'intelligence, l'activité, le bon sens, la persévérance et point d'enthousiasme...

Il est égoïste et calculateur (point sensuel). Notre génération est sortie du creuset des révolutions, plus éprouvée, plus grave, plus morale aussi.

M. Sainte-Beuve retarde ; il croit au péché originel, à la misère de l'homme sans Dieu ; il ne voit pour la vertu d'autre soutien que la discipline catholique. Doctrine énervante et dangereuse ; le christianisme achève d'expirer, la morale ne doit pas mourir. N'enchaînez donc pas l'éternelle jeunesse de celle-ci à l'agonie de celui-là :

Relevez (plutôt) la conscience, fortifiez l'âme ; montrez-lui, en dehors des religions dominantes, une règle morale non moins gravée au fond du cœur humain que les plus saints dogmes sur le parvis sacré des temples. Que l'âme apprenne à trouver sa force en elle-même ; qu'elle puise la morale à ce foyer naturel où germent toutes sortes de vertus,

Est Deus in nobis ; agitante calescimus illo.

C'est là aussi une source divine !...

Le grand défaut... d'une discipline exclusivement religieuse, c'est qu'une fois la morale établie sur cette base, si la foi chancelle, si elle croule, la morale croule avec elle. Il faut une morale pour les cœurs que la foi délaisse, pour les âmes que la religion ne saurait remplir ; cette morale nous l'avons tous au fond du cœur... (Que l'homme prenne) confiance dans les lumières de sa raison naturelle... (qu') il se relève en n'empruntant sa force qu'à lui-même Relevez-vous donc, Amaury.. Sursum corda !... Votre âme (est) assez forte, à elle seule, pour vous sauver

1. Je cite d'après une plaquette qui doit être rare : Critique littéraire, par C. FI. Extrait du Journal des Débats, Paris 1835.

Je jure que je n'invente rien, pas même le sursum corda. Bachelier ès lettres, M. Homais n'écrirait pas autrement. Quand on vous dira qu'il n'y a plus de goût en France, relisez, pour vous consoler, quelque vieux numéro des antiques Débats, et comparez-les à ceux d'aujourd'hui. Avouez toutefois que, du point de vue religieux où nous nous plaçons ici, l'ineffable prose de Cuvillier-Fleury n'est pas moins à l'honneur de Sainte-Beuve que les pages parallèles de Vinet et de Collombet. Amaury, du reste, avait d'avance répondu à la tirade rationaliste des Débats : « Nous ne sommes rien sans vous, ô mon Dieu ! La charité, sans le canal régulier de la piété, est comme une fontaine dans les sables qui vite y tarit \ »

Et n'allez pas le chicaner sur la pauvreté philosophique des raisons qui l'ont ramené pour un temps à la foi, ou plutôt à la ferveur de son enfance. « Après une quinzaine heureuse, dit encore Amaury, quelle lucidité ! quelle paix ! quelle facilité de vaincre !... Je croyais en ces moments à la grâce d'En-haut 1 ». Eh ! quoi demanderont les intellectuels purs, une trêve de bonheur, qu'est-ce que cela prouve contre les arguments de Hobbes, d'Helvétius ou de la « physiologie » ? Rien, sans doute, dans l'ordre spéculatif ; mais s'il était déjà tout chrétien, s'il n'avait point cessé de l'être, qu'avait-il besoin de preuves, comme il nous le dit lui-même dans une page trop peu connue, parfaitement belle, plus bienfaisante encore, et qu'on ne

1. Volupté, p. 328.

2. Ib., p. 331.

me reprochera pas de transcrire ici malgré sa longueur ?

Mes études et mes lectures se faisaient chrétiennes de plus en plus. Mais ce n'était pas une étude dogmatique, une démonstration logique ou historique que je me proposais ; je n'en sentais pas principalement le besoin. La persuasion du christianisme était innée en moi et comme le suc du premier allaitement. J'y avais été infidèle avec révolte dans mon juvénile accès philosophique ; mais ensuite, ç'avait été ma vie, bien plutôt que mon esprit et mon cœur, qui en était restée éloignée. Toutes les fois que je revenais à bien vivre, je redevenais spontanément chrétien.

Est-il sincère, est-il vrai ? Pour moi, je n'en doute pas ; mais si vous résistez à ce qui me paraît l'évidence même, si vous jugez plus digne de foi l'odieuse fable qu'il doit conter un jour à Hortense Allart et que nous avons rappelée plus haut, je n'essaierai pas de vous convaincre. C'est ici un des cas où l'intuition décide en dernier ressort.

Si je voulais raisonner sur quelque haute question d'origine ou de fin et d'humaine destinée, c'était dans cet ordre d'idées que je me plaçais naturellement , c'était cet air de la Montagne sainte que je respirais, comme l'air natal. Du moment que les choses invisibles, la prière, l'existence et l'intervention reprenaient un sens pour moi et me donnaient signe d'elles-mêmes... le christianisme dès lors me paraissait vrai invinciblement. Il est, en effet, le seul côté visible et consacré par lequel on puisse embrasser ces choses, y adhérer d'une foi permanente, se mettre en rapport régulier (rite) avec elles... Il est

l'humain support de toute communication divine... Dans mes lectures, les questions théologiques, quand je les rencontrais, m'inquiétaient peu ; je m'appliquai pourtant à les saisir et à les étudier, Mais les contradictions apparentes, les excès des opinions humaines mêlées à la pure doctrine, ne me troublaient pas. Il se faisait une séparation naturelle dans mon esprit, un départ de ce qui n'était pas essentiel... La chute primitive, la tradition éparse et l'attente des Justes avant le Messie, la rédemption par l'Homme-Dieu, la perpétuité de transmission par l'Eglise, la foi aux sacrements, étaient des points sur lesquels mon esprit ne contestait pas.

Nous voici loin du Vicaire Savoyard ! C'est qu'en matière de religion, le roussellisme de Sainte-Beuve est inopérant. Ni déiste, ni protestant, quoique prétendent ses amis suisses. Pour lui, point de route moyenne entre l'incrédulité absolue et le catholicisme intégral. Quant aux objections particulières aucune ne l'arrêterait. Il dirait volontiers avec Newman : « Mille difficultés ne font pas un doute. »

Le reste, qui faisait embarras, s'ajournait aisément ou s'aplanissait encore, à l'envisager avec simplicité et seulement au fur et à mesure du cas particulier et de la pratique effective. Je ne me construisais donc pas de système. D'ailleurs les faits de science et de certitude secondaire [notez ce mot], les vérités d'observation et de détail ne me paraissaient jamais pouvoir être incompatibles avec les données supérieures; je croyais beaucoupplus de choses conciliables entre elles qu'on ne se le figure d'ordinaire, et j'étais prêt à admettre provisoirement chaque fait vrai, même quand le lien avec l'ensemble ne me semblait pas manifeste.

Descartes admettait « provisoirement » la religion ; Sainte-Beuve, « provisoirement » et si j'ose dire, sous bénéfice d'inventaire, les faits qui d'abord sembleraient contredire les « données supérieures de la foi. » Je n'ai pas besoin de souligner l'intérêt de ce contraste. Non pas, encore une fois, qu'il oppose des vues de l'esprit à des vérités de fait. Poète, moraliste et mystique, il ne s'intéresse qu'aux faits ; mais, pour lui, le fait chrétien prime et effacerait au besoin tous les autres. Il sait, par expérience, que la foi seule rend l'homme heureux, qu'elle nous élève seule au- dessus de notre corruption naturelle :

Je remarquais que tout ce que qu'il a de vraiment heureux ou de bon moralement dans les actes et dans les hommes, l'est juste en proportion de la quantité de christianisme qui y entre. Examinez bien, en effet, et ce qui semble peut-être d'une vérité vague dans l'énoncé général, deviendra pénétrant dans le détail. Cette vérification que j'aimais à faire sur les grands hommes du passé, ou, plus directement encore, sur les hommes mes contemporains, et sur ceux que j'avais familièrement observés, équivalait pour moi à de bien laborieuses démonstrations historiques de la vérité chrétienne

Obligé de courir, je l'arrête bien à regret, mais j'aurai du moins rappelé à l'historien futur du romantisme catholique ce chapitre mémorable. On oublie trop en effet que l'auteur de Volupté est tout mennai- sien. Ces vues religieuses qu'il s'est assimilées si profondément, et que son expérience propre lui a rendues plus évidentes, ce n'est pas à Mm! Victor Hugo qu'il

1. Volupté, p. 331-336.

les doit, c'est à Lamennais, c'est à Gerbet. Rappelez- vous par exemple les lignes de ce dernier qui ont servi d'épigraphe à une pièce des Consolations : « Pour moi, je prête l'oreille aux sons que rendent les âmes saintes, avec plus de respect qu'à la voix du génie. » Mais Sainte-Beuve ne s'est pas contenté de faire sienne la pensée de ses maîtres. Le premier, je crois, il a su découvrir et mettre en lumière les affinités par où l'apologétique mennaisienne se rattache à l'apologétique des Pensées Lamennais, Gerbet et leurs disciples d'un côté, Pascal de l'autre, s'il est vrai, comme j'en reste persuadé, que, depuis un siècle bientôt, et n'en déplaise aux rationalistes, notre renaissance catholique s'alimente à ces hautes sources, comment ne pas admirer la clairvoyance cordiale, le sens religieux, l'action bienfaisante du chrétien, d'ailleurs débile, qui a servi de trait d'union entre Lamennais et Pascal ? Ceci encore demanderait un long développement qui m'est défendu ; je me bornerai donc à citer une courte page des Lundis, où le lecteur retrouvera de lui-même l'inspiration mennaisienne de Volupté :

Je conseille, écrivait-il en 1852, aux esprits sérieux simplement et aux cœurs droits, de ne pas prétendre trop pénétrer dans le Pascal particulier et janséniste..., de se tenir avec lui au spectacle de la lutte morale... et de cette passion qu'il ressent pour le bien et pour un digne bonheur. En le prenant de la sorte, on résistera suffisamment à sa logique quelque peu étroite, opiniâtre et absolue; on s'ouvrira cependant à cette flamme, à cet essor, à tout ce

1. Je n'ai pas besoin de dire qu'il faut distinguer l'apologétique mennaisienne de la doctrine philosophique de Lamennais que l'Eglise a condamnée. Le seul nom de Gerbet le rappelle assez.

qu'il y a de tendre et de généreux en lui ; on s'associera sans peine à cet idéal de perfection morale qu'il personnifie si ardemment en Jésus-Christ...

Que de paroles perçantes ! Que de vérités sensibles à tous ceux qui ont souffert, qui ont désiré, perdu, puis retrouvé la voie et qui n'ont jamais voulu désespérer... On n'a jamais mieux fait sentir que lui ce que c'est que la foi ; la foi parfaite, c'est « Dieu sensible au cœur, non à la raison 1 ».

Après tant de textes, quand l'un des secrétaires de Sainte-Beuve, Jules Levallois, regrettera la « religiosité parasite... factice, artificielle » qui traverse et gâte les Consolations, Volupté, les premiers volumes du Port-Royal, nous hausserons les épaules ; et quand Sainte-Beuve lui-même essaiera de nous persuader qu'il luia été impossible d'entrer dans le christianisme « autrement que pour le comprendre ' », nous lui répondrons qu'il se calomnie ou bien qu'il joue sur les mots. N'a-t-il pas dit lui-même et répété qu'en matière religieuse surtout, « on ne comprend que ce qu'on croit; on ne comprend que ce qu'on aime 3 ».

A-t-il jamais cessé de croire ? Je n'en sais rien, mais je suis presque sûr que, sauf dans les toutes dernières années de sa vie, — et encore ! — il n'a jamais cessé d'aimer. Amour inefficace et de plus en plus déclinant,

1. Causeries V, p. 537-539. (A propos de l'édition Havet). Ou encore : « L'apologétique de Pascal doit porter la défaite au cœur même de l'incrédule ». Ibid., p. 524.

2. Port-Royal, VI. Conclusion.

3. Ibid., II, p. 122.

qui le nie ? mais enfin amour. Un suprême vestige d'amour, ce n'est pas rien, disait Térence : Extrema linea amare haud nihil est. Combien cela n'est-il pas encore plus vrai, quand il s'agit de cet amour que seul fait naître la grâce et que seule elle entretient ? Sainte- Beuve veillait jalousement sur cette dernière flamme. Il écrivait en 1852 à Victor Pavie : « Quand il passe tant de choses et tant d'idées à la minute dans un cerveau, il n'y a ni place ni temps pour des choses bien différentes. Le cœur se contente de mettre sous clé ses souvenirs et de se dire : je les conserve. » Aussi voulut-il rester fidèle à ses amis catholiques, compagnons ou témoins de son passé croyant et fervent. Il serait, entre leurs mains, comme un otage; entre lui et l'Eglise, ils maintiendraient une sorte de contact. « Réservez-moi le trésor, tout indigne que j'en suis... Le passé m'est cher, mais il ne l'est pas avec douceur. Je suis plutôt tenté de l'ensevelir avec un deuil moral et obstiné. Croyez cela, cher Pavie, croyez tout excepté à l'indifférence de quelqu'un qui apprécie tant... ces trésors en vous de délicatesse morale que d'autres, hélas ! ont dissipés. » Ces anciens amis étaient les seuls à qui l'on pût demander « de ces bonnes paroles de foi, qu'on aime à trouver comme consolation au cœur des amis quand on n'en a pour soi que le désir ou le regret ». Leur amitié était pour lui « une chose meilleure, comme ayant sa racine dans son meilleur passé 1 ».

Toutes les marques d'estime et d'affection qui lui venaient de chez nous le touchaient profondément. Il

1. André Pavie, La Tristesse de Sainte-Beuve, article déjà cité, passim.

écrit, par exemple, à Collombet : « J'ai déjà vu combien vous avez été aimable pour moi dans le volume du Pape..., j'en suis fier, tenant plus qu'à tout à être cité de ce côté catholique, comme un écrivain le plus sincèrement respectueux \ » De lui à Collombet, c'est un échange incessant d'attentions affectueuses. De Lyon, Collombet lui envoie de belles cravates. Il collabore très activement au Port-Royal, aux articles sur les de Maistre. Sainte-Beuve lit vaillamment les ouvrages religieux que ce provincial lui recommande ; il les signale au grand public. A Paris, il a dû revoir, et souvent peut-être, l'abbé Edmond de Cazalès, « riche esprit, cœur plus riche encore ». Il se brouillera plus tard avec le Correspondant, quand la grande Revue catholique aura pris parti contre l'Empire, mais il témoignera jusqu'au bout d'une sympathie réelle pour Wilson. (Un des premiers collaborateurs du Correspondant) : « Cet homme de bien si uni, si modeste, si indulgent pour ceux qu'il avait une fois rencontrés et vus venir sur un terrain de confiance et d'honnêteté. » Il se défendra de trop égratigner Louis de Carné « esprit consciencieux », Franz de Champagny, « jouteur sincère; un élève de Tacite qui eut été chrétien ' ». Il rencontre L. Veuillot « chez M. Bonnetty, à la suite d'un dîner où l'on avait réuni l'abbé Gerbet, non encore évêque, l'abbé de Cazalès, etc. 1 » Mais de tous, le plus cher, après Victor Pavie, c'est l'admirable, l'unique Gerbet, « la sainteté ..., l'onction..., la grâce mêlée à la science et un pieux sourire », le moins « empressé », le moins

1. Latreille. op. cit., p. 148.

2. Nouveaux Lundis, IV. p. 424-428.

3. Causeries, XI, p. 527.

« bruyant » des prêtres qui tiennent une plume, celui enfin qui ferait le plus d'honneur à l'Académie française. Avant d'écrire sur lui, il est allé le revoir à l'évêché d'Amiens, chez Mgr de Salinis, un mennai- sien lui aussi, « égal et tendre, tout conforme à la belle et fidèle nature » de Gerbet. Sainte-Beuve raconte cette visite, ce pélerinage, avec une joie presque enfantine, et pour cette fois, le feuilleton du Constitulionnel ressemble à un article de Semaine religieuse \ Et que dis-je pour une fois ? Qui n'a remarqué le sérieux, le tact, la respectueuse tendresse de Sainte- Beuve, toutes les fois que, dans ses Causeries du Lundi, il aborde ou il rencontre un sujet chrétien ? Comparez-le de ce chef à tels autres profanes, Lemaî- tre, Faguet, par exemple. Aucune malveillance chez ces derniers, mais un sans-façon qui eût fait crier Sainte-Beuve, et que pourtant certains des nôtres, bien qu'impitoyables au « libéralisme », ont l'air de trouver tout naturel. S'il répète, et non sans tristesse qu'il ne croit plus, il ne manque pas une occasion de dire les douceurs et les bienfaits de la foi. Après avoir cité le beau passage de Buffon sur le pain, il ajoutera : « Quelle noble pensée morale ! Il n'y manque, pour la compléter, que ce que Buffon n'avait pas assez... le rayon, l'humble désir qui appelle la bénédiction d'en- haut sur l'humaine sueur et qui fait demander le pain quotidien » Ou encore, et à propos de Gerbet : « L'auteur a pour but de démontrer qu'au point de vue chrétien et catholique, la communion crue et acceptée dans sa plénitude, la communion fréquente et bien

t. Causeries, VI, p. 378, sq.

2. /jb., X., p. 73.

faite, quand on a le bonheur d'y croire, est la plus sûre, la plus efficace et la plus vive méthode de charité 1 ». Ou bien, et comme pour inviter ses amis catholiques à ne pas craindre de l'importuner par leurs instances, il dira de M116 Necker et de Gibbon : « Elle avait à l'occasion, sur ce sujet du christianisme et du monde invisible, des paroles amies et délicates, que Gibbon du moins ne repoussait pas j. »

L'insistance vraiment dévote avec laquelle il se plaît à parler de la sainte Vierge ne donne pas moins à réfléchir. Il écrira par exemple au début de son Lundi sur Gerbet : « Voici un sujet que je m'étais proposé depuis longtemps pour un jour de fête, pour une Fête-Dieu ou pour une fête de Marie. » Et l'article est ainsi daté : « Lundi, lendemain de l'Assomption, 16 août 1852 3. » Deux ans après : « N'est-ce donc rien, comme signe charmant de douce influence regagnée et socialement établie, que cette image de la Vierge envoyée hier par l'Empereur à nos flottes4 ? » Tout rallié qu'il fût à la politique impériale, on n'attendait certainement pas de lui cette nuance de zèle. Aussi bien, voici beaucoup mieux, dans ses fameux articles sur Cowper et la poésie familière, entendez, sur la poésie même de Sainte-Beuve. Après avoir raconté les scrupules morbides et la folie de ce poète protestant, il ajoute sans plus de respect humain : « Une pensée se présente naturellement à l'esprit, dans l'étude de cette maladie religieuse de Cowper : c'est qu'il eût été à souhaiter pour lui qu'entre un Dieu si

t. Causeries, VI, p. 386

2. Ib., VIII, p. 469.

3. Ib., VI, p. 378.

4. Ib., X., p. 75.

puissant et la créature prosternée, il eût sut voir encore et se donner quelques points d'appui rassurants, soit dans une Eglise visible, ayant pour cela autorité et pouvoir, soit dans des intercesseurs amis, comme le sont pour les âmes pieuses la Vierge et les saints. » C'est beaucoup, semble-t-il, et l'esprit n'en demanderait pas davantage. Le cœur néanmoins n'est pas satisfait. Sainte-Beuve relit son article, il trouve qu'il n'a pas opposé suffisamment la tendresse de la poésie catholique à la froideur protestante. Justement il avait cité une ballade de Cowper à son amie Marie Unw in : My l'fary. Il reprend la plume et pour ajouter cette note :

En lisant ces vers à Marie, on ne peut s'empêcher de penser à cette autre Marie par excellence, la Vierge, celle dont il est dit dans la Divine Comédie... par la bouche de Béatrix : « Il est au ciel une noble Dame qui se plaint si fort... qu'elle fléchit là-haut le jugement rigoureux ». C'est la confiance en cette Marie qui a manqué à Cowper. Cette dévotion de plus... l'aurait secouru et peut-être préservé. « 0 Dame, dit encore Dante..., tu es si grande et tu es si puissante que vouloir une grâce et ne point recourir à toi, c'est vouloir que le désir vole sans ailes 1 ».

Après cela, croyez, si vous le pouvez, qu'il ajouta cette note pour décider enfin son pieux ami, le prince Jérôme, à le faire nommer sénateur 1 ...

1. Causeries, Causertes,Xl, p. 151, 192.

2. Et même dans les Nouveaux Lundis. Ainsi N. L. II, p. 281. « Heureux... qui sait le chemin qui mène à la statue de la Vierge, dressée au sommet du rocher 1). Ceux qui ont lu Volupté connaissent cette chapelle ; ainsi encore, N. L. 111, p. 415, à propos du Mystère de la Passion.

C'est bien en revanche son dévouement quand même à la politique changeante de Napoléon III qui explique jusqu'à un certain point l'anticléricalisme, tour à tour patelin ou violent, des Nouveaux Lundis (1861-1869). Cette métamorphose soudaine et rageuse est toute de surface, et, du point de vue qui présentement nous intéresse, elle n'a que peu d'importance. L'anticlérical improvisé force d'autant plus la note que la mission qu'il se donne répugne davantage à ses vrais instincts. Il affectera, par exemple, de voir un danger sérieux dans le « parti clérical », — il l'appelle aussi « néo-catholique » — « avec son organisation, sa presse si bien servie, son mot d'ordre si vite accepté et répété par tous ses organes, son injure facile, aisément calomnieuse, avec la difficulté où l'on est de l'atteindre dans le vif, en respectant, comme il convient, le religieux en lui et en n'attaquant que le clérical 1 ». Le mennaisien d'autrefois sonne le tocsin gallican : « Il semble, par moments, que l'inspiration d'une moitié des Français ne soit plus en France et qu'elle vienne d'au delà des monts... Rome est plus proche de nous que ne l'était autrefois Avignon \* ». Non que son « fond véritable », indifférent jusqu'ici aux questions de cet ordre, se passionne maintenant pour elles ; mais ayant, l'un des tout premiers, donné à l'Empire des gages un peu trop bruyants, et que beaucoup ne lui ont pas encore pardonnés, il saisit volontiers l'occasion nouvelle qui s'offre à lui de redoubler son

1. Nouveaux Lundis. IV, p. 431.

2. Ibid.

ralliement et de le venger. Il reprend son article maladroit, mal élevé, des Regrets, mais contre l'Eglise.

En vérité, il en veut moins aux ultramontains, —

Gerbet, Veuillot, — qu'à l'opposition plus ancienne des catholiques libéraux, coalisés avec les autres vaincus du 2 décembre Il paraît aussi fort scandalisé de voir les catholiques accueillir sans répugnance des concours assez imprévus et recruter des auxiliaires

« jusque dans la jeunesse dorée ou dans le monde bohême ». Colère de l'homme de parti, mais encore, je dois le dire, réaction instinctive de l'homme de goût qui ne peut souffrir aucun snobisme, et du chrétien qui, même très émancipé, entend néanmoins que l'on prenne l'Evangile au sérieux : « Autrefois, tous les pirates, corsaires, forbans et écumeurs de mer étaient mécréants... Maintenant une bonne partie de ces nouveaux barbaresques s'est retournée, si ce n'est con-

1. Cf., par exemple, l'article sur la Réception du Père Lacordaire (G. L. XV) et les Nouveaux Lundis qui ont pour titre ; Le Père Lacordaire ; les quatre moments religieux au XIV. siècle (N. L. IV). La candidature de Lacordaire à l'Académie et sa prise de séance, — deux manifestations, comme l'on sait, contre l'Empire, et la seconde, en présence de l'Impératrice, — l'avaient mis très en colère. Mais ici, comme toujours avec lui, la cause apparente n'explique pas tout. Au fond, il n'avait jamais eu de goût pour Lacordaire, bien qu'assez lié avec lui pendant quelques temps. (On sait qu'un des chapitres de Volupté, — Amaury à Saint-Sul- pice, — est de Lacordaire). Littérairement, ils sont à l'antipode l'un de l'autre. Admirateur fervent de Duguet et de Gerbet, Sainte- Beuve ne pouvait naturellement pas souffrir Marie-Madeleiner-y Quand ses papiers étaient encore entre les mains de M. de S. de Lovenjoul, j'ai lu, dans le petit dossier Lacordaire, une lettre de Sainte-Beuve à je ne sais plus quelle grande actrice qui lui avait demandé une carte pour la réception de Lacordaire. Il s'excuse de n'avoir pu satisfaire au désir de sa correspondante et l'assure qu'elle n'a rien perdu à ne pas être de la fête. En fait de déclamation, elle a beaucoup mieux de l'autre côté dp. la Seine. J'ignore si l'on a publié depuis cette lettre, qui d'ailleurs, n'ajouterait pas à la gloire de Sainte-Beuve. Moins d'amitié encore à l'endroit de Montalembert. Il le traite presque aussi méchamment qu'il a traité Vigny, et peut-être pour les mêmes raisons.

vertie... Ils portent la croix et, entre deux aventures de chronique scandaleuse..., ils se donnent les gants de guerroyer pour la divinité de Jésus-Christ i ». Ou . bien, à propos de la conversion discrète de Ch. Ma- gnin : « Il y avait alors, non loin de lui, des savants, des convertis aussi dans leur genre, qui faisaient de leur conversion grand bruit et qui embouchaient la trompette à la porte du temple ' ». Ajoutez mille comptes personnels à régler que nous ne connaissons pas tous, des antipathies, des rancunes anciennes ou récentes, beaucoup de fiel en un mot, et qui ne demande qu'à s'épancher.

En ces temps lointains, il arrivait parfois aux journalistes catholiques d'oublier les règles élémentaires de la charité et de la justice. Sainte-Beuve l'avait appris à ses dépens, et j'ai déjà dit qu'il était particulièrement sensible à tout ce qui lui venait de ce côté- là, injures ou bons procédés. Gœthe, dit-il quelque part, « n'est pas le seul des poètes critiques que des adversaires de secte et de coterie aient accusé « d'être plus qu'un esprit sceptique, d'être un cœur sceptique; de n'avoir ni enthousiasme, ni amitié, de faire vanité de n'aimer qui que ce soit, quoi que ce soit au monde, etc. ». Nous connaissons ces injures pour nous avoir été dites ». Et en note : « C'est un écrivain qui passe pourtant pour honorable, M. Nettement, qui, sans me connaître, sans m'avoir jamais rencontré ni

1. Nouveaux Lundis, VI, p. 13, 23 (1863). — Entre plusieurs autres qu'il y aurait à identifier, il doit faire ici allusion à B. d'Aurevilly, duquel il avait déjà écrit : « Cet écrivain, qui a le catholicisme le plus affichant et le moins chrétien, et qui ose se croire « des droits sur J. de Maistre ». Ce dernier « serait certes plus étonné que personne de se voir un tel disciple ; il en serait honteux » (C. L. XV. p. 69).

2. Ib., V, p. 253.

vu, m'a prodigué ces aménités 1 ». Eh ! de quoi Nettement allait-il se mêler ? Le cœur de Sainte-Beuve n'était pas de sa compétence. Il me rappelle un des passages les plus touchants, les plus vrais, de Volupté, l'apostrophe d'Amaury à cette parente qui aurait tant voulu le revoir avant de mourir. « Qu'avez-vous pu penser de moi, ô vieille amie de ma mère ? Qu'avez- vous pu lui dire au ciel en la rejoignant ? M'avez-vous cru véritablement ingrat et gâté de coeur ? M'avez- vous jugé plus fier et plus dur avec l'âge, et devenu soudainement méprisant pour ceux qui m'aimaient... Ame bienfaitrice, au sein des joies de Marie, m'avez- vous pardonné 3 ? »

Je laisse une rencontre assez chaude avec Pont- martin qui se termina le mieux du monde. Assez maltraité dans les Jeudis de MmB Charbonneau, Sainte- Beuve avait répondu par une de ces exécutions félines où il excellait, et que beaucoup d'autres, moins beaux joueurs, n'auraient pas eu la noblesse de pardonner. Dont acte : « Galant homme... il l'est et me l'a bien prouvé par son procédé personnel, mêlé de bonne grâce et d'indulgence \* ». — Donnons au moins un s upir à ces mœurs antédiluviennes.

Sans malice, mais très étourdiment, Veuillot, se montra moins généreux. En 1862, Sainte-Beuve avait profité de la suppression de /' Univers pour célébrer la maîtrise du journaliste et les mérites de l'homme. Deux beaux articles \*. Le geste ne manquait pas d'élé-

1. Nouveaux Lundis, III, p. 296, 297.

2. Volupté, p. 109.

3. Causeries, XV, p. 349.

4. Je ne sais pourquoi 1 on nous fait croire aujourd'hui que les contemporains de Veuillot ne lui ont pas rendu justice. Lemaitre,

gance. Veuillot, gendelettre à ses heures et qui, du reste, admirait fort Sainte-Beuve, en avait été ravi. On entend bien que ce présent de l'ennemi n'enchaînerait pas sa plume, le jour où il aurait à défendre contre la critique des Nouveaux Lundis une cause plus sacrée que la sienne propre. Néanmoins, il y a la manière, et Veuillot, ce jour-là, ne sut pas la trouver. Il s'agissait (1867) de Renan, nommé, par M. Rou- land, professeur d'hébreu au Collège de France.En plein Sénat, le comte de Ségur d'Aguesseau avait dénoncé cette « nomination scandaleuse », et Sainte-Beuve avait relevé le gant. Sur quoi Veuillot : « M. Sainte-Beuve a eu des peurs bleues, je veux dire rouges... Ce fut après février 1848. Il se crut impopulaire ; il s'exila. En ces passes lugubres, toute la France s'amusa un moment de son hégire à Lausanne... Il craignit Caus- sidière et Sobrier, mais il ne craint pas Jésus-Christ. » Vulgaires potins, « autant d'erreurs que de mots1 ». Au surplus, rare maladresse. « L'amour de la vérité est un, répond Sainte-Beuve, et celui qui ment sans vergogne pour mieux faire ses gorges chaudes aux dépens

dit-on, aurait eu le premier, parmi les profanes, le courage de l'admirer. Rien n'est moins exact. Ces deux Lundis le montrent plus que suffisamment. Je viens justement de dénicher dans la Libre parole, — c'est un livre de Claretie et qui fut publié en 1868, — un article sur Veuillot où il est dit : « Si nous parlons de talent, le grand journalisme le réclame » ; « Immense talent... qualités éminentes de styliste ». etc., etc. Dès 1857, Arsène Houssayel'appelait à un des 41\* fauteuils (Histoire du 41' fauteuil, p. 31).

1. Causeries, Xl, p. 528-529 — bainte-Beuve n a pas quille fans après février 1848. On l'a vu se promener dans les rues aux pires moments. Ayant donné, pour des raisons parfaitement honorables, sa démission de bibliothécaire à la Mazarine, et n'ayant point do ressources, il quitta Paris six mois après, le 24 lévrier, « et sous le régime relativement fort pacifié du général Cavaignac », ayant accepté, « pour vivre de sa littérature », une place de professeur, non pas, juste ciel ! à Lausanne, où il avait enseigné en 1837, mais à Liège. Pour ignorer ce fameux cours de Lausanne et celui de Liège, dans quel monde vivait donc Veuillot ?

d'un honnête homme, son contemporain, nous montre qu'il ne doit pas être bien scrupuleux, ni difficile en preuves quand il s'agit de ses saints et oracles dans le passé1 ». Certes, il exagère à son tour, mais enfin il a mis son insulteur en assez fâcheuse posture, et celui-ci l'avait bien voulu. Quoi qu'il en soit, il reste permis, je crois, de préférer aux grossières pauvretés que l'on vient de lire, ces mots charmants d'un autre ultramontain, d'un jésuite : « M. Sainte-Beuve homme aux aperçus si fins qu'il aurait pu dire le dernier mot sur les querelles du Formulaire, s'il avait eu ce qu'un homme du monde n'a pas toujours, autant d'orthodoxie que d'esprit. » Quand le P. Cahour écrivait de la sorte, la campagne anticléricale des Nouveaux Lundis était déjà commencée (1863).

Il ne semble pas non plus que l'on doive prendre pour argent comptant les déclarations d'incrédulité qui reviennent périodiquement dans cette même série des Nouveaux Lundis, comme, par exemple, ce curieux portrait du « sage », si travaillé, si léché, où Sainte- Beuve oppose son tranquille ignorabimus aux certitudes dogmatiques de Guizot : « Le sage et le critique qui a d'avance purgé son esprit de toutes les idoles et de tous les fantômes... poursuit solitairement des vérités hautes, mais imparfaites... Un de ces esprits qui dorment peu et qui, dans leurs veilles comme dans leurs songes, se passent d'être amusés et consolés ' ».

1. Nouveaux Lundis, IX. p. 104-107.

2. lb., IX, pp. 104-107.

De son propre aveu (en note), le modèle est encore loin du portrait. Ou encore ce curieux passage, beaucoup plus hésitant et, par suite, beaucoup plus révélateur, sur Tocqueville, lui aussi considéré, si je puis dire, en fonction du critique lui-même :

Il n'a point échappé à la crise inévitable des nobles esprits, au doute ; mais il s'en est tiré en l'éludant, en composant : il amis quelques vérités à part... une portion de christianisme... Il se refuse à pousser à bout le libre examen... Il n'y a pas eu pour Tocqueville, comme pour d'autres [il veut certainement dire : comme pour moi], émancipation complète, décisive, réaction violente contre son passé et séparation, avec déchirement, de la première souche, morale et religieuse. A ces esprits si distingués, il manque d'avoir fait le tour entier des vérités et des réalités. Il est, dans la sphère humaine, des couches profondes qu'il faut avoir visitées et traversées, qu'il faut sans cesse oser pénétrer du regard, sans quoi l'on n'est jamais un philosophe achevé...On n'en est quelquefois que plus estimable moralement pour n'être point allé jusque-la

Amaury n'est pas mort ; il se cramponne à l'apologétique mennaisienne au moment même où il fait mine de la renier. Ailleurs, il oscille : « Heureux l'émancipé !... Heureux le croyant '! », laissant assez voir qu'il n'est tout à fait ni l'un, ni l'autre. D'autant plus crâne qu'il est en vérité plus gêné. Tel autre jour, il endosse bravement ce manteau du philosophe qui lui va si mal: « (Les) esprits sensés... n'ont que le moins possible de croyances proprement dites ; ils ont des

1. Nouveaux Lundis, X, p. 294.

2. Ib., II, p. 280, 281.

convictions ou des opinions résultant de l'examen \ » Des convictions ? Sainte-Beuve ! A d'autres ! Des opinions, ou pour dire le mot juste, des impressions, il n'a que cela. Quant à ce « tour entier » qu'il aurait fait « des vérités et des réalités » ; quant à cet « examen » qui lui aurait démontré la vanité de ses anciennes croyances, je n'en vois aucune trace dans ses livres Mais laissons parler un homme du métier, Charles Secrétan.

Sur l'impossibilité de concilier les sciences naturelles et le théisme, [j'ajoute : sur l'impossibilité de concilier la critique et l'Évangile 1], Sainte-Beuve n'a jamais rien dit d'original, de clair, de précis, rien qui soit à lui. Ses objections sont d'emprunt; elles ont été les bien accueillies sur la foi de leurs autorités, lorsque le cœur s'est porté vers elles,parce que, depuis longtemps, la glace en avait étouffé les gémissements, et que la nature exigeait enfin un accord tel quel entre la théorie et la pratique... Sur l'art en général, il n'a pas de vues propres [disons plutôt : de doctrines], moins encore sur la politique et sur la philosophie , quoiqu'il puisse au besoin parler de ces choses assez dignement... en s'inspirant des auteurs. Il est entré dans un courant, puis dans un autre, en obéissant à des impulsions toutes personnelles, où la question de vérité (je dirais : ou la critique du philosophe) ne joue qu'un rôle bien accessoire, et ni dans sa première période, ni dans la seconde, il n'est arrivé à se former un ensemble de con. victions raisonnées, de sorte que, sympathisant tantôt avec les chrétiens, tantôt avec les athées, il est réellement toujours resté incertain, faute de virilité mentale, bien plutôt que par une suite de cette étendue d'esprit qui fait

1. Nouveaux Lundis, II, p. 337.

2. Sainte-Beuve voyait en RichardSimon un précurseurdeStrauss. Pour ceux qui savent, cette confusion en dit long.

d'un coup d'ceil le tour de tous les systèmes et discerne le faible de toutes les solutions possibles. Ses opinions résultent de son histoire, et son histoire est un produit de son tempérament t.

Tout cela est assez bien vu, sous cette réserve néanmoins que la « virilité mentale » de Secrétan ignore fatalement les dessous, les rectitudes instinctives et persistantes, les ressources infinies d'une intelligence et d'une sensibilité féminines. « Philosophe barbare », dit encore Secrétan qui n'était pas de chez nous. C'est trop ou trop peu. Il n'était pas philosophe du tout, mais fidèle à ses dons de nature et de grâce, il ne serait pas arrivé moins sûrement que les philosophes, ou que les esprits « virils » au vrai, au réel. Les femmes y arrivent bien et par des chemins où nombre d'hommes passent aussi. Que, du reste, la « philosophie » proprement dite de Sainte-Beuve soit toute « d'emprunt », rien ne me paraît plus évident. Dans cet ordre, il ne dépasse pas le niveau d'un amateur disert, mais primaire. Encore une fois, cet ordre n'est pas le sien. Les morceaux de bravoure que nous venons de rappeler, manifestes superficiels et ingénus, il les a écrits sans doute un peu dans le dessein de se justifier à lui-même son attitude morale, mais beaucoup plus pour se mettre à l'unisson de la jeune élite incrédule et savante qu'il voyait grandir autour de lui : Taine, Renan, Havet, Schérer.

Leur sérénité et la hardiesse de leur méthode le gênaient et le fascinaient tout ensemble '. Puisqu'ils

1. Secrétan, op. cil., pp. 316, 323.

2. Il y aurait un long chapitre à écrire sur ce sujet. Havet, intellectualiste pur, esprit rectiligne, vigoureux, d'ailleurs très noble, lui inspirait beaucoup d'estime. Contraria contrariis trahuntur. J'ai

se disaient ses élèves, il s'entraînerait à les suivre.

Efforts impuissants vers un scepticisme qui eût mis fin, pensait-il, à de vieux remords mal guéris ; respect humain ; besoin de sympathie ; simple coquetterie de femme, — incapable de leur ressembler, du moins essaierait-il de parler comme eux. Il écrivait à Schérer au sujet du Port-Royal remanié, déchristianisé du mieux qu'il avait pu : « Vous n'avez cessé de m'être présent à l'esprit pendant toute cette longue révision. Vous satisfaire était mon ambition et mon vœu. Avec deux ou trois autres, vous faisiez ma tête de public et je me disais : « Ce sont mes juges 1. » A tant de bonne volonté, comment n'auraient-ils pas applaudi ? Il savait bien toutefois et, à l'occasion, il ne se privait pas de rappeler que cette unanimité n'était que de surface :

Tout récemment, écrit-il un an avant sa mort, M. Claveau, un de nos meilleurs critiques, discutant sur le degré

déjà dit qu'entre lui et Taine régnait un vaste chaos. Il l'admirait, il l'enviait même, tout en réalisant d'une manière confuse la supériorité par trop évidente de son propre génie. Il préférait Schérer, plus voisin de lui, et qui, lui aussi, avait commencé par la Il dévotion Il. Peut-être lui savait-il quelque gré d'écrire mal, car il craignait toujours qu'on ne l'éclipsât. Un Schérer artiste eût été pour Sainte-Beuve un rival beaucoup plus dangereux que Taine. Mais, de tous, c'est Renan, me semble-t-il, qui l'a le plus intéressé, et qui a eu sur lui le plus d'influence. Il ne le goûtait certes pas tout entier, et il en a bien vu les défauts. Renan, sous cape, se gaus- sait un peu de Sainte-Beuve, tout en le mettant à profit. Il devait le trouver vieux-jeu, naïf, et, bien entendu, ignorant (il ne savait ni l'allemand, ni l'hébreu et il ne s'occupait que des littératures parfaites, c'est-à-dire décadentes). Quoi qu'il en soit, un Sainte- Beuve, philosophe et « viril Il eût été un autre Renan, et plus franc du collier. Il a du reste renanisé tant qu'il a pu ; sa conclusion du Port-Royal est d'une perfection renanienne, si l'on peut dire, que Renan n'atteindra jamais. Littérairement c'est là un phénomène bien curieux : Sainte-Beuve se modelant, pour écrire cette conclusion mémorable, sur un Renan qui n'était encore qu'ébauché, mais qu'il avait merveilleusement deviné ; et Renan, de son côté, se modelant sur ce beau morceau, qui achève de le révéler lui-même à lui-même.

1. .Correspondance, II, p. 229 (nov. 1867).

de croyance ou d'incrédulité de l'auteur de Childe Harold a montré qu'il y a bien des fluctuations chez lui et du va-et-vient. « Après tant d'épreuves, dit-il, il en était revenu à son point de départ ; ou plutôt il ne s'en était jamais éloigné; il n'avait pu dépasser, dans le blasphème et la révolte, ce qu'on peut nommer l'étape des poètes. Quand leur raison essaye de la franchir, leur imagination et leur cœur les y ramènent, leur sensibilité les y attache; ils sont religieux par leur instinct le plus sincère; toute poésie croit en Dieu,» — Il y a bien du vrai dans cette remarque, et l'étape des poètes est bien trouvée. On pourrait en faire des applications à nos grands poètes du jour\*, et à Sainte-Beuve tout le premier ; il l'entendait bien ainsi. Me permettra-t-on d'inviter les critiques catholiques à méditer cet épisode ; la joie du vieux Sainte- Beuve lisant ces nobles lignes qui lui rappellent que, malgré tout, son « coeur » n'est pas encore « gâté ». Voilà ce qu'il faut lui dire et lui redire, à lui et à tant d'autres qui lui ressemblent ; ce qu'il attend qu'on lui dise et ce que, du côté catholique, on ne lui a pas assez dit. « M. Sainte-Beuve a eu des peurs bleues... des peurs rouges. » A ces plates méchancetés que gagne- rez-vous sinon de le rejeter vers « l'étranger qui passe », comme parle Newman, et qui, du moins, lui sera plus frère que vous? « M. Sainte-Beuve ne craint pas Jésus-Christ », dit encore Veuillot. Eh ! qu'en savez- vous? Rappelez-lui plutôt qu'il n'a pas cessé de l'aimer. Que risquez-vous ? Si ce n'est plus vrai, vous le rendrez vrai peut-être, rien qu'en le disant.

Mais c'est encore vrai. Je disais en commençant cet article que Sainte-Beuve n'a eu que deux dogmes :

1. Nouveaux Lundis, XI, p. 411.

le péché originel, l'absurdité de l'histoire. II en a un troisième et que je me réservais pour finir : la divinité du Christ, la nouveauté, le caractère vraiment unique du christianisme. Lisez, mais comme il faut lire Sainte- Beuve, son Lundi du 7 septembre 1865, sur le Jésus de Renan, et, sous les concessions apparentes, vous sentirez les résistances, les invincibles répugnances d'une demi-foi persévérante : « Il touche, il intéresse, même lorsqu'il étonne ; il se fait lire jusqu'au bout, même de ceux qui régimbent et se cabrent à certains endroits. » N'en doutez pas : il est de ceux-là. Il fait parler un croyant, lui-même encore, le meilleur lui- même; « Si c'est là le dernier mot de l'incrédulité, il faudra désormais autant et plus de foi pour croire à ces conséquences dites philosophiques ou historiques, à ces conjectures écloses et nées d'un seul cerveau, qu'à nous, chrétiens, pour continuer de croire à la tradition, à l'Eglise, au miracle visible d'un établissement divin toujours subsistant, au majestueux triomphe où l'évidence est écrite. » Et il ajoute ex cathedra cette fois : « Il y a bien du vrai » là dedans. La théorie renanienne « des sincérités graduées » et des « malentendus féconds » le choquent. « Artiste et chimiste consommé », M. Renan ne pouvait cependant qu'échouer dans le récit de la Passion : « Le cinquième acte, humanisé comme il l'est, et dépouillé de son mystère, est nécessairement un peu découronné \ » Intel- ligenti pauca. Mais pour que nul n'en pût ignorer, Sainte-Beuve n'avait qu'à renvoyer à son article de l'année précédente sur les Saints-Evangiles :

1. Nouveaux Lundis, VI, 9.

Du jour où, dans une province de Judée, éloignée de Jérusalem..., au milieu d'une population de pauvres..., le Nazaréen.... simple particulier, sans autorité visible, nullement conducteur de nation, ne puisant qu'en lui-même le sentiment de la mission divine dont il se faisait l'organe inspiré, comme un fils l'est par son père, se mit à parler de cette sorte (Sermon sur la montagne), de cette manière, pleine à la fois de douceur et de force, de tendresse et de hardiesse..., un nouvel âge moral commençait. Avait-on auparavant ouï dans le monde de tels accents..., une telle forme de prière et d'oraison familière adressée au Père qui est dans les cieux...? N'était-ce pas là véritablement une révélation, et, si l'on y joint ce qui ne saurait se séparer, l'ensemble d'une telle vie passée à bien faire... n'est-il pas exact de dire que ç'a été un « nouvel idéal d'une âme parfaitement héroïque » ? Que vient-on nous parler de Mythe, de réalisation plus ou moins instinctive ou philosophique de la conscience humaine, dans un être qui n'aurait fourni que le prétexte et qui aurait à peine existé ? Quoi ? Ne sentez-vous pas la réalité, la personnalité vibrante, saignante et compatissante ?

Et qu'on n'aille pas nous apporter Socrate, Platon,

Cicéron, Sénéque, Marc-Aurèle.

Tout cela, exemples ou préceptes, tout ce qui, chez les Anciens, fait de la très belle morale sociale et philosophique n'est pas le christianisme même vu à sa source, et dans son esprit et dans sa racine. Autre chose d'ailleurs sont les doctrines auxquelles on n'arrive... à grand effort que par quelques intelligences d'élite... et celles d'où l'on part et où l'on plonge habituellement,par le milieu même et le fond d'une société tout entière. Mais il y a mieux, et les doctrines, malgré des ressemblances et des rencontres de pensées, ne sont pas du tout les mêmes... Le principe d'inspiration est

différent, si même il n'est contraire; les chemins peuvent se rencontrer un moment, mais ils se coupent. Et c'est cet idéal délicat de dévouement, de purification morale, d'abandon et de sacrifice continuel de soi, respirant dans les paroles et se vérifiant dans la personne et la vie du Christ, qui fait l'entière nouveauté comme la sublimité du Christianisme pris à sa source.

Il finit en s'appropriant, de tout son cœur, de tout son esprit, ces paroles d'un des amis de Pascal: «Quand il n'y aurait point de prophéties pour Jésus-Christ, et qu'il serait sans miracles, il y a quelque chose de si divin dans sa doctrine et dans sa vie qu'il en faut au moins être charmé, et que, comme il n'y a ni véritable vertu, ni droiture de cœur sans l'amour de Jésus- Christ, il n'y a pas non plus ni hauteur d'intelligence, ni délicatesse de sentiment, sans l'admiration de Jésus- Christ. » — « Lui seul, avait-il dit plus haut, Lui seul et pas un autre au monde 1 ! »

A propos d'un bel alexandrin, égaré dans une page de prose, Alfred de Musset adressait à Sainte-Beuve cet impromptu, un peu oublié aujourd'hui, et sur lequel nous finirons :

Ami, tu l'as bien dit : en nous, tant que nous sommes, Il existe souvent une certaine fleur,

Qui s'en va dans la vie et s'effeuille du cœur.

Il se trouve en un mot chez les trois quarts des hommes, Un poète mort jeune en qui l'homme survit.

Tu l'as bien dit, ami, mais tu l'as trop bien dit.

1. Nouveaux Lundis, III.

Tu ne prenais pas garde, en traçant ta pensée,

Que ta plume en faisait un vers harmonieux,

Et que tu blasphémais dans la langue des dieux.

Relis-toi ; je te rends à ta Muse offensée,

Et souviens-toi qu'en nous il existe souvent

Un poète endormi, toujours jeune et vivant.

Il y a quinze ans, M. André Pavie appliquait au

Sainte-Beuve, jadis chrétien, la première de ces deux strophes : Un mystique mort jeune, écrivait-il, en qui l'homme survit. — Aujourd'hui, retenant de préférence la seconde strophe, nous avons essayé de rendre à l'Eglise, sa vraie mère, ce mystique, endormi sans doute et plus qu'endormi, mais encore vivant 1.

1. J'ai laissé de côté le « banquet du Vendredi-Saint ", auque Sainte-Beuve assista en compagnie de quelques libres et « joyeux » penseurs, parce qu'il ne me semble pas que cette déplorable aventure gêne les conclusions que je propose. Nous savons en effet, qu'il n'y avait pas eu préméditation sacrilège. Sainte-Beuve sentait fort bien, du reste, qu'il n'aurait pas dù se trouver là, mais le respect humain l'emporta chez lui. Et puis, je me suis interdit, autant que possible, pour bien des raisons, de parler de sa vie privée, et notamment du problème très spécial sur lequel M. Bar- thou vient de nous apporter des lumières nouvelles (Les amours d'un poète : documents inédits sur Victor Hugo, Paris, Conard, 1919) Retenons toutefois des inédits publiés par M. Barthou ces quelques lignes de Sainte-Beuve, qui ne sont pas pour nous déplaire : « J'étais venu (dans cette église), il y a quatorze ans, avec des émotions bien vives et bien tendres..., j'étais très pieux dans ce temps ; c'était la première année de mon arrivée à Paris. J'avais un regret navrant de mon pays et de ma mère..., tout le temps que je ne travaillais pas..., je le passais à pleurer, mais c'était surtout à l'église que ces pleurs me venaient. Il y a dans les livres de messe un psaume que je relisais particulièrement : Super flumina Babylonis » pp. 92-93).

TABLE DES MATIÈRES

Pages

CHAPITRE I. — La Légende de Boileau .... 1

CHAPITRE II. — Lamennais et les origines du romantisme catholique .... 31

CHAPITRE III. — Le romantisme conservateur .. 65

§ 1. — Walter Scott

§ 2. — Maurice Barres 99

CHAPITRE IV. — Sainte - Beuve ou le romantique impénitent —1-35

§ 1. —Sainte-Beuve et l'intelligence',J ;N- § 2. — Sainte-Beuve et le catholicisme. 212